

Gabriel-Pierre Ouellette

IL Y A LA MER

ROMAN

POLICIER

GAY

Édité pour la première fois

2016

© GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

Il y a la mer. Qui donc la desséchera?

Clytemnestre, avant de tuer son époux
dans *Agamemnon* d'Eschyle, v. 958

As queer cultures and communities mature, we have to face up to the fact that we can't have heroes without monsters. We're not all baddies, but we're not all goodies, either; we're infinitely more complicated than gay-affirmation culture allows us to be. We can't take credit for Sappho, lesbian poet, without taking responsibility for Andrew Cunanan, gay serial killer.

Dan Savage, dans le magazine OUT, août 1998

AVANT-PROPOS

Au cours d'une période qui va de 1987 à 2004, j'ai écrit au moins huit versions du roman que j'appelais en 1987, à Samos et à Patmos, mon *policier gay*. Je publie, ici, le texte de 2002. Je considère cette version comme la plus importante, sinon la meilleure, parmi celles qui la précèdent et la suivent. De plus, c'est elle que j'ai déposée à la signature du contrat, avec une disquette, le 2 mai 2001, à la maison d'édition. Le 23 mai 2002, je recevais une lettre de l'éditeur, dont je cite quelques paragraphes, pour me faire part de l'annulation de ce contrat.

... j'ai le regret de vous confirmer que j'ai pris la décision de ne pas publier votre roman Il y a la mer (précédemment intitulé J'ai vu le jour en Bavière et L'extrême-Occident) aux éditions (...) et cela, après avoir pris connaissance de deux rapports de lecture négatifs et d'un avis unanime de mon comité éditorial. (...)
En somme, à tort ou à raison, nous n'arrivons pas à adhérer à ce projet romanesque. Je dis à tort ou à raison car je ne prétends pas détenir la vérité en cette matière et il est fort possible qu'un autre éditeur lui trouve d'autres qualités et se sente mieux à même de le défendre.
(...) La présente lettre de refus met donc un terme à cette entente. Veuillez recevoir, Monsieur Ouellette, mes salutations respectueuses.

Après le roman, dans une note de plus de quarante pages, on peut lire l'historique des versions qui ont jalonné son écriture, de 1987 à 2002-2004, de même que la relation de certains événements qui ont ponctué cette période.

JUDE M'ENVOIE SES PREMIÈRES PAGES

Les bagages défilaient sans fin sur le carrousel à l'aéroport d'Istanbul. Ils passaient et repassaient devant lui, et sa valise n'apparaissait jamais. Inquiet, il a demandé des explications. Elle était restée bloquée à l'escale de Paris. On l'appellerait à son hôtel dès qu'on la retrouverait. Découragé, il a regretté d'être venu en Turquie.

La longue traversée l'avait épuisé. Depuis Montréal, incapable de s'allonger les jambes, il avait cherché en vain une position qui l'aurait détendu. Il n'avait dormi que deux ou trois heures. Sa consolation était d'avoir rangé dans son sac de cabine, avec ses papiers et son billet, un

pantalon blanc, une chemise noire, son rasoir électrique et un nécessaire de toilette. Il avait ajouté un appareil photo. De le voir là, à côté du téléobjectif, au fond du sac, lui a donné de l'assurance. Faute de valise, il pourrait prendre les clichés du temps qui court.

Un chauffeur de taxi à moustache s'est approché et lui a demandé, en anglais, s'il était François Froiban, le professeur Froiban. Oui, il s'appelait Froiban.

- C'est le Hilton qui m'envoie.

Si l'hôtel montrait tant de prévenance, il ne s'en plaindrait pas. Le chauffeur a pris le sac noir et s'est présenté.

- Je m'appelle Greg. Mon nom est Mohammed Ibn-el-Ashemi, mais appelez-moi Greg.

Il l'a précédé jusqu'à l'extérieur de la gare et ils sont montés dans la voiture. Une Plymouth 1956.

À travers les vitres, il découvrait une ville recouverte de poussière, décrépite. Mais il voyait mal; il avait les yeux irrités et ses lentilles collaient à la cornée. Il a vérifié s'il avait emporté la solution pour les nettoyer et il a aussi touché ses lunettes dans la poche intérieure de sa veste de coton.

Le ciel était à peine bleu. Un soleil de plomb écrasait les minarets qui semblaient bouger dans la lumière à mesure que le taxi s'en éloignait ou s'en rapprochait en suivant les courbes de l'avenue sur les côtes de la mer de Marmara. Ils ont traversé la Corne d'or. Deux militaires, la mitrailleuse à la main, arpentaient le pont. Des carcasses de navires se rouillaient sur les quais. Quelques ferry-boats et deux pétroliers grecs ou panaméens bougeaient dans une eau huileuse.

De la poussière. Rien que de la poussière sur les décombres modernes de l'ancienne Byzance. Il regardait du ciment; des murs délabrés; des affiches décollées.

Ils ont contourné la place Taksim, où il a aperçu des arbres, et emprunté la rue Cumhuriyet. C'était la rue de son hôtel; il avait étudié le plan d'Istanbul.

On attendait monsieur Froiban. Étonné qu'il n'ait pas de valises, on s'est regardé. On l'a écouté raconter ses déboires et ses recherches éperdues dans l'aéroport, puis on ne s'est plus regardé. On a regretté ce contretemps et souhaité que sa valise arrive sur un vol de la soirée. Tout cela en français.

La chambre était climatisée. François a rangé le contenu du sac noir dans les tiroirs de la commode et sur une tablette de verre, au-dessus du lavabo. Il s'est déshabillé et nu, enroulé dans des draps presque trop frais, il s'est endormi pour de bon.

Il a fait un cauchemar. Il essuyait des éclaboussures de sang autour d'un évier, autour d'un bain. Une porte se fermait. Le sang réapparaissait. Au coeur d'une verrue dans sa main droite des têtes noires, rétractiles, allaient lui crever les yeux. Il s'est réveillé.

En sueur, il a allumé et s'est jeté sur le sac de cabine qu'il avait laissé ouvert avant de se coucher. D'un coup, il a agrandi l'ouverture au point d'en déchirer les coutures, en a d'abord sorti son appareil-photo qu'il a jeté sur le lit et, en y replongeant les mains, il en a extrait, rassuré, un téléobjectif. Il a dévissé la lentille et un objet enroulé dans du cuir est presque tombé par terre; c'était un couteau avec des initiales gravées sur le manche : C. G.

Son téléphone a sonné. Il était 18h00 à l'hôtel américain. On l'appelait de la réception. Sa valise serait à l'aéroport, à 19h30. Il devait s'y rendre pour en prendre livraison.

- Je déteste les aéroports, a marmonné le professeur.

- En Turquie, a-t-on répliqué, il faut aller chercher soi-même sa valise pour la présenter aux douaniers.

Il s'est donc habillé mais cette fois, tout en blanc. Il a remis la chemise qu'il portait dans l'avion et au lieu du pantalon noir, il a passé celui qu'il avait apporté dans son bagage à main. Une heure plus tard, il prenait l'ascenseur dont un pan était couvert de miroirs. Le cou tiré, il a vérifié si le col de sa chemise n'était pas trop sale ou fripé - il la portait depuis presque vingt-quatre heures - et si son pantalon moulait bien ses fesses. Content de sa silhouette, il s'est fait un sourire.

Il s'est rengorgé et, ragaillardisé à l'idée de retrouver sa valise, il allait monter dans un taxi, quand le portier de l'hôtel s'est approché, lui a pris le bras et l'a informé, cette fois en anglais, qu'un chauffeur l'attendait depuis dix minutes.

- Monsieur, vous devez être à l'aéroport dans une demi-heure, à 19 h 30.

Froiban, en respectant la langue de rigueur, a opposé un refus net.

- Je n'ai pas demandé de taxi.

Le portier le poussait, le tirait vers une voiture rouge. C'était la Plymouth 1956, le taxi du matin. D'abord interdit, il y est enfin monté en demandant comment il se faisait... Greg l'a rassuré. Il était passé à l'hôtel et on lui avait dit que le Canadien avait reçu un appel de l'aéroport. Voilà, rien de plus.

Ils ont retraversé les ruelles, les ponts et la poussière de l'ancienne capitale, mais cette fois dans une lumière dorée qui annonçait le plus agréable des crépuscules. Sortis d'Istanbul, ils ont refait la route dans le plus grand silence. Ils se regardaient quelquefois l'un l'autre dans le rétroviseur. À quoi songeaient-ils donc? Ils étaient arrivés. François a relevé sa mèche de cheveux pour demander à Greg si... Greg avait déjà décidé qu'il l'attendrait à la sortie de l'aérogare.

Le Canadien a quitté la voiture au pas de course et est entré dans l'aéroport en coup de vent. On a vérifié avec son passeport le document attestant la perte de ses bagages et il s'est dirigé vers la salle des carrousels. Selon le message reçu à l'hôtel, sa valise détournée vers Bruxelles arrivait par un vol de Sabena. Quand il a franchi les portes, les bagages s'avançaient déjà, raides sur le tapis roulant, et disparaissaient dans les mains de leurs propriétaires. De petites et de grandes valises, des sacs, des boîtes mal ficelées, des porte-bagages, des mains et des passeports s'entre-mêlaient à des jambes et à des bras d'hommes et de femmes quand personne ne jouait du coude ou du pied. La foule s'est dispersée et il n'est resté que trois valises rangées sur le sol à côté du carrousel. Abandonnées. Sans voyageur pour les réclamer. Aucune n'appartenait à François Froiban.

Comme si sa valise était sa raison d'être, il s'est mis à crier en levant les bras. Quand un policier s'est approché, il a cru qu'on l'arrêtait, qu'on le prenait pour un fou! Il a exigé qu'on le fasse sortir au plus vite de ce désert de valises! Deux autres officiers sont venus à la rescousse du premier. Ils se sont regardés.

Qui étaient-ils, ces gorilles? On voulait le faire coffrer! Le pauvre homme était aux cent coups! Les hommes en uniforme lui ont redemandé son passeport. Il était en règle. On le lui a remis. Le martyr qui se voyait croupir dans les prisons turques s'est retrouvé à la sortie de l'aéroport et enfin dans le taxi. Le chauffeur l'a reconduit à l'hôtel en souriant dans sa moustache.

À neuf heures du soir, François s'est présenté à la salle à manger. Au milieu de son repas, un couple s'est installé à une table non loin de la sienne. La femme semblait n'avoir que seize ans, mais quand il a vu les yeux du jeune homme, il est resté pantois, subjugué par ce regard noir qui brillait sous des paupières à demi fermées. Il était à sa merci. Ma foi, il se serait laissé assassiner.

Il a demandé l'addition, et leurs regards se sont à nouveau croisés. En passant près de leur table, il a eu l'audace de s'arrêter et de saluer très bas la jeune fille.

- Bonsoir, Madame... Pardon! Mademoiselle!

Il s'est redressé.

- Bonsoir, Monsieur, a-t-il ajouté d'un ton presque craintif.

Il s'est hâté vers la sortie, sans regarder leurs réactions¹, et s'est engouffré dans l'ascenseur.

- J'ai perdu la tête! se disait-il tout haut en croisant une vieille dame dans le couloir des chambres.

Elle s'est arrêtée et l'a dévisagé. Il a rougi, s'est excusé et s'est empressé d'insérer la clef dans la serrure. Il avait de la difficulté à la faire tourner. Aurait-on fouillé son sac, la commode, la salle de bain? Tout

semblait en ordre. Par précaution, il a placé sous l'oreiller le couteau qu'avant le repas il avait dissimulé sous un journal américain.

* * *

Le lendemain, il portait le pantalon blanc, mais une chemise propre, la noire. D'une poche secrète du sac de cabine, il a sorti une fausse ceinture où il a introduit le couteau, son argent, son passeport et les clefs de la valise perdue. On ne prend jamais trop de précautions. On dit les foules si dangereuses à l'étranger!

Au Grand bazar, il n'a eu l'occasion de se défendre contre personne. Au Topkapi, plusieurs salles étaient fermées aux visiteurs. Il a jeté un oeil sur les bijoux de la couronne et leur a préféré les anciennes cuisines avec leurs toits en coupole et leurs gigantesques cheminées en forme de cônes au-dessus des fours et des foyers éteints.

Le soir venu, sans nouvelles de la valise, il a pris deux verres de scotch au bar de l'hôtel. Ses vacances commençaient pour de bon. Revenu dans sa chambre, il n'a pas allumé la télévision. Il a enlevé ses lentilles dans la salle de bain et s'est couché. Il n'était pas allé draguer dans les jardins ombragés de l'hôtel. Ses sens étaient en paix, et son sommeil des plus sereins.

* * *

Le troisième jour, avec les vêtements de la veille et le couteau fourré dans la fausse ceinture, il a pris l'appareil photo et s'est dirigé, à travers les vieux quartiers, vers Aghia Sofia.

Sainte-Sophie était vide. Dans la nef centrale, des échafaudages de bois. On restaurait. Quelques mosaïques : des morceaux d'or dans des coins de voûtes mal éclairées. Il s'est promené sous la plus haute des

coupoles où un lustre descendait jusqu'à sept pieds du sol. Une grille de fer ouvré se découpait dans la lumière grise. Il l'a photographiée et un jeune homme, qui s'était mis à tourner autour de lui en traînant ses sandales, s'est placé tout à coup dans le champ de l'objectif avec un regard tragique.... François a pris une photo de son visage et a ébauché un geste pour lui faire admettre qu'il n'avait pas protesté. Et il l'a vu venir vers lui, toujours aussi secret, frôler son bras de sa main nue, s'emparer de l'appareil et d'un signe de tête, lui indiquer de se placer devant la grille. Une jeune fille surveillait la scène sans avoir l'air d'y croire et François s'est laissé viser à son tour. Il ne souriait pas. Avait-il affaire à un voleur? Une aventure serait-elle possible avec cet homme? Il n'était pas laid. Des cheveux d'un noir brillant, une peau foncée, des joues plates et lisses sous des yeux à demi fermés. Son audace ne lui déplaisait pas; il s'est approché, mais le garçon s'est dirigé d'un pas rapide vers l'autre côté de la basilique en passant sous la coupole. Avec l'appareil photo en bandoulière.

Comment dire au voleur! en pays étranger? Il a cherché à se faire comprendre en le suivant de près et en lui répétant des c'est à moi, it's my camera. Le voleur s'est retourné, l'air grave. Par des signes de tête et des abaissements de paupières, il a montré qu'il le savait et d'un doigt, lui a demandé d'attendre une minute. Il s'est avancé, l'a pris par le bras et l'a placé dans un rayon de lumière. Il voulait prendre une autre photographie. Froiban, rassuré, a pris une pose d'homme sérieux pour deux ou trois photos. L'inconnu semblait heureux de l'avoir rencontré et il a même accepté de poser contre un mur jaune, à la sortie. Dans le cadre du viseur, son corps s'amenuisait, s'allongeait; la chemise s'ouvrait davantage sur la poitrine nue; les mains touchaient à peine les hanches; et un sourire

glissait sous le visage émacié. Un jeune cadavre. Froiban avait abordé un ange déchu. L'archange s'est alors nommé.

- Je m'appelle Gabriel.

Prononcé dans un très mauvais français, ce nom a illuminé les murs de l'ancienne mosquée. Et pour le rassurer encore plus, Gabriel s'est penché et de ses cheveux lui a effleuré la joue.

- How do you do? a-t-il murmuré près de son oreille.

Il a rougi à peine : personne ne semblait les avoir vus; la jeune fille était disparue. Il s'est nommé à son tour, mais au lieu de prononcer François, il a dit s'appeler Sanfrois. Il s'est repris et, avec de grands sourires, ils ont échangé une poignée de main. Et c'est en anglais que la mort allait fortifier ses racines dans le ventre du porteur de couteau.

Gabriel a été d'une rapidité étourdissante. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils ont traversé la grille, failli renverser un cireur de chaussures et trouvé un taxi sur la place où il n'y en avait pas un seul, une heure avant. Cela aurait pu intriguer François, mais dans un tel moment, qui ne croirait pas posséder le coeur du pays entier!

Gai! Gai! Gai! Dessus le quai!

Le taxi traversait le pont de Galata. Froiban a demandé à Gabriel de dîner avec lui le soir même. L'étudiant en relations internationales a interrompu son monologue sur l'université d'Istanbul, lui a touché la main et a répondu par un jeu sur le lapsus de Sanfrois.

- Tout ce que vous voudrez, Coldblood.

Ainsi démasqué, l'assassin aurait dû se récrier, mais sa nature mise à nu l'a laissé bouche bée. Il a repris difficilement son sang-froid...

Ils sont descendus de voiture de l'autre côté du pont et dans une sorte de silence religieux ils ont pris des rues sombres, franchi des jardins, traversé des venelles jusqu'à une rue escarpée où François était passé quelques heures avant. D'un côté, au milieu de pierres et de broussailles, des maisons de bois aux volets fermés; de l'autre, des terrains vagues et en contrebas, une partie des vieux quartiers bordés par la Corne d'or avec, au-delà, une mosquée et ses flèches de pierre. Il n'y avait personne. Ils étaient ailleurs. Il était deux heures de l'après-midi. Un bateau a fait entendre le son rauque de sa corne de brume.

Gabriel a poussé une porte grise et est passé le premier. Il fallait descendre quatre ou cinq marches, traverser un sol de terre battue et dans la pénombre monter un long escalier. Trois portes donnaient sur le palier. Il a ouvert celle de droite et fait entrer Froiban. Il habitait une pièce au plancher de ciment. Un lit contre un mur de planches couvert jusqu'à mi-hauteur de rayons bourrés de livres et trois chaises autour d'une table aux pieds de métal doré. L'étranger a frissonné dans l'humidité qui tombait d'un coup sur les épaules. Un bras de Gabriel autour de son cou, et son visage qu'il a approché du sien l'ont un peu réchauffé, mais François ne s'est pas pressé contre lui; il aurait trouvé étrange l'objet dur qu'il portait à la ceinture; il aurait pu s'apercevoir qu'il s'agissait d'un couteau, s'alarmer et le prendre pour un assassin de sang-froid. En déposant son appareil photo sur la table, il a demandé où étaient les toilettes. Parce que la façon de s'y rendre n'était pas des plus simples, l'étudiant lui a proposé l'évier du coin cuisine dissimulé par un rideau. Avant d'y aller, comme par défi, Froiban lui a ordonné de se déshabiller. Tout en urinant, il a déboutonné et enlevé sa chemise pour y envelopper la fausse ceinture avec

le couteau; il inventerait une explication, s'il le fallait, ou la remettrait sans être vu. Quand il a relevé le rideau, Gabriel encore habillé et debout, souriant, le regardait s'avancer torse nu avec sa chemise noire dans les mains. Il a levé la main droite à la hauteur du visage de François et a glissé l'index, puis le majeur sur ses lèvres entrouvertes.

- Tu ne veux pas tout enlever?

Ses doigts n'ont pas pénétré la bouche, encore moins touché la langue.

- J'aimerais te voir nu, a-t-il insisté.

Froiban a commencé par enlever d'une main son pantalon blanc, gardant de l'autre la chemise où se cachaient les objets, et il a entouré de ses bras Gabriel qui s'était mis à l'embrasser sauvagement. Au moment où il a ouvert les yeux, la tête aux cheveux noirs mordillait son cou, ses épaules; les veines saillaient sous la peau brune; un peu de sueur brillait dans le creux de la clavicule. L'oeil gauche, noir, s'est ouvert et l'a regardé par en dessous. Froiban avait laissé tomber sa chemise, mais non la ceinture de toile. Il a ouvert la fermeture-éclair, empoigné le manche du couteau et mis la lame contre l'oreille de Gabriel. La pointe a pénétré sous le lobe. À mesure que le sang coulait sur l'épaule, la mince et étroite plaque de métal glissait derrière le menton, à l'intérieur du cou. Elle tirait des râles de la gorge et de longs regards de ces yeux si profonds pendant que le ciel se couvrait d'un nuage.

De sang-froid, en anglais comme en français, François Froiban tuait. C'était sa façon de résoudre le seul problème philosophique vraiment sérieux : le corps de l'autre, ou la beauté d'un homme qui s'abandonne. Il

aimait tuer. Sa victime était morte. Il l'a laissée tomber à côté de sa chemise noire.

Avec une éponge trouvée sur l'évier de la cuisine, il a lavé le sang qu'il avait sur les mains, sur la poitrine, et essuyé le couteau qu'il a remis dans la ceinture. Il s'est rhabillé. Par bonheur, aucune tache sur sa chemise ni sur son pantalon. Comme au cinéma, il a effacé les empreintes possibles avec son mouchoir et il est sorti au soleil où comme souvent dans la vie, il n'y avait personne. Il est passé inaperçu. C'est à pied qu'il est rentré à son hôtel. Avec son appareil qui avait gardé des images de Gabriel. À la réception, on n'avait aucun message pour lui.

Il a dormi deux ou trois heures et à son réveil, dans la lumière du soleil couchant, il a décidé de faire la fête.

- Ce soir, je bois! a-t-il dit. Assez haut pour qu'une femme de chambre l'ait entendu.

Après sa douche, il s'est habillé en noir: il a donc remis la chemise noire et enfilé le pantalon qu'il portait dans l'avion. Il est descendu au bar de l'hôtel à 21 heures. Il a avalé coup sur coup deux doubles scotches sous les yeux d'un barman aux yeux de braise et s'est retrouvé aux toilettes. Un garçon qui se prétendait du Liban l'avait suivi. Les yeux et le sourire lui ont plu, malgré un parfum par trop insistant. Il lui a souri à son tour. Il passait de l'ivresse calculée à l'ivresse consentante.

De retour à sa table, la conversation s'est transformée en contrat de service. La somme demandée était si minime qu'il a cédé encore plus facilement aux charmes qu'on lui offrait. Quand le jeune transfuge a proposé les jardins, Froiban, en homme prudent et avisé, est remonté dans sa chambre pour y laisser son passeport et ses chèques de voyage

qu'étrangement il n'utilisait pas pour renouveler sa garde-robe. En ressortant, il a aperçu des fleurs dans un vase. Sur la carte de visite, il a déchiffré un nom, *Nokad*, et une note à la machine qui rappelait qu'ils s'étaient salués à la salle à manger deux jours auparavant. Il a hésité un moment. Sans plus.

La tête frisée l'attendait à l'entrée des jardins où les bosquets illuminés rendaient la nuit plus sombre. Au bout de quelques minutes, il embrassait le corps qu'il avait égorgé sans bruit avec son couteau. Il avait pris son arme à notre insu dans sa chambre.

Avant de se coucher, il a lavé la lame avec du savon et l'a remise dans la corbeille à papier. Il s'est endormi trop ivre pour s'interroger sur la chance qu'il avait de tuer sans trop d'effusion de sang. C'était le début de sa troisième nuit dans l'ancienne capitale. Il avait même oublié de changer l'eau des fleurs.

* * *

Les premières pages que j'ai reçues de Jude se terminaient par ces deux assassinats. Il avait rencontré Froiban, un professeur de géographie, dans un autocar entre Istanbul et Izmir et il avait été fasciné par lui. Quelques jours plus tard, il avait appris qu'on accusait le professeur de crimes crapuleux. Jude avait alors décidé d'écrire la genèse et le récit de ces meurtres. Il ne m'expliquait pas pourquoi.

Plus tard, le 10 mars 1991, il m'écrivait de l'île de Kos. Il avait lu comme nous tous de longs traités qui l'avaient convaincu que se repaître d'un meurtre commis sur la scène, à l'écran ou dans les pages d'un livre désaltérait l'esprit et le purgeait de ses passions; que succomber aux charmes de la violence dans les artifices de la fiction valait mieux que de

prendre une arme et tuer ses ennemis. Il avouait aussi un soulagement moral quand le fait sanglant répondait à un sentiment de vengeance. Cependant, il s'étonnait de ne ressentir aucune angoisse, aucun malaise en commettant avec son personnage, par l'écriture, des crimes qui s'avéraient des actes gratuits que personne ne pouvait justifier par la pauvreté, l'abus des drogues ou une famille désunie. Jude n'avait pas plus de remords que son meurtrier.

Quel homme était-il donc pour écrire un premier roman comme s'il avait toujours vécu un couteau sous la main? De quelle source coulait cette fascination? À quel dieu du mal devait-il ces offrandes?

LE DEUXIÈME CHAPITRE DE JUDE

À six heures du matin, encore endormi, Froiban est allé à la salle de bain. Il n'avait rien allumé. Il a entendu qu'on glissait une feuille de papier sous sa porte. Il ne l'a pas ramassée; il a dû croire à une publicité ou à un nouveau menu pour le petit déjeuner. Il s'est recouché.

À huit heures, le cri strident d'une sirène l'a fait sursauter. Il est resté dans son lit à songer, l'air content. De quoi ou à qui souriait-il ? Il allait se rendormir. Le hurlement d'une autre sirène de police lui a rouvert les yeux. Il les a frottés de ses deux index, les a clignés plusieurs fois, a pris ses lunettes sur la table de nuit, s'est levé, a ébouriffé encore plus ses cheveux bruns et s'est dirigé vers sa brosse à dents, le savon, le shampoing, sa brosse à cheveux, son rasoir et le miroir où après sa douche il a essayé de faire tomber sa mèche à gauche, mais elle était trop rebelle, il l'a laissée retomber, à droite, sur son front. Il n'a pas regardé son corps nu : superstition, sans doute. Il est sorti de la salle de bain. Les fleurs que lui avait offertes ce monsieur Nokad décoraient toujours la chambre; il a déchiré la carte, les a jetées dans la corbeille et vidé l'eau dans le lavabo. Il a remis le vase sur le guéridon entre les deux fauteuils, près de la fenêtre. En se retournant, il a aperçu le morceau de papier, à terre, entre une chaise et la porte.

C'était une étroite coupure de journal. On y avait écrit à la main : *le Devoir*, 1990. L'article était signé M. P. François est allé le lire à la lumière du jour.

25 MILLIONS \$ D'HEROÏNE DANS UNE VALISE

Un homme de 30 ans porteur d'un passeport anglais émis à Hong-Kong a été appréhendé mardi à l'aéroport de Mirabel avec 5,4 kilos d'héroïne blanche, pour une valeur de plus de 25 millions \$, dissimulés dans le double fond de ses valises.

Les 16 minces briques d'héroïne trouvées par un membre de l'escouade anti-drogue des douanes canadiennes avaient été habilement cachées dans les deux valises du suspect, dont l'itinéraire n'a pas manqué d'attirer les soupçons des inspecteurs.

(...) arrivait de Londres après avoir séjourné d'abord à Bangkok, en Thaïlande, et ensuite à Singapour. Le suspect serait retourné à Bangkok avant de gagner l'Angleterre, et de là Montréal.

Selon Jean Gagnon, chef des opérations de répression de la contrebande à Douanes Canada, il affirmait être venu au Canada rendre une courte visite à des parents. Il disposait d'un billet ouvert pour retourner dans la capitale britannique.

(...)

L'homme était en possession d'une importante quantité d'argent lors de son arrestation. L'intérieur de ses valises exhalait par ailleurs une forte odeur de parfum. Selon M. Gagnon, il s'agit d'un stratagème souvent utilisé dans le but de déjouer l'odorat des chiens détecteurs de drogue.

Les briques étaient emballées minutieusement dans une pellicule de cellophane marquée du nom «Embassy». Les enquêteurs, a indiqué M. Gagnon, n'écartent pas la possibilité que ce nom désigne un réseau de trafiquants.

(...)

Il a retourné le papier. On avait griffonné *Au plaisir de vous revoir*.

C'était signé Nokad.

- Nokad..., a-t-il prononcé tout bas.

Il a senti l'odeur de la feuille découpée. Il l'a relue encore une fois et l'a placée sur le bord d'une serviette blanche qu'il avait étendue par terre. Il a fait une dizaine de push-up; sa tête s'éloignait et se rapprochait de cette colonne de texte qui sentait encore l'encre; tantôt ses lignes de caractères noirs ne se détachaient plus les unes des autres, tantôt un seul mot accrochait l'oeil et le fait divers se résumait à un homme qui avait plusieurs valises et 25 millions. Il s'est relevé pour exécuter d'autres mouvements. Plusieurs fois, il s'est tenu debout sur la coupure de journal. À la fin, il l'a chiffonnée et déchirée en petits morceaux qu'il a jetés dans la cuvette des toilettes.

Il a remis ses vêtements noirs. Il ne semblait pas vouloir en acheter d'autres ni laver ou faire laver sa chemise blanche. Il espérait donc des nouvelles de sa valise.

Il est descendu pour déjeuner. Vers 9 heures et demie, il sortait de l'hôtel. Il a repris le chemin de la rue escarpée où habitait Gabriel. Il s'est buté à des barrages de police. Un garçon prenait des photos; il avait un t-shirt aux couleurs du drapeau québécois avec d'énormes fleurs de lys et parlait avec une rousse qui portait des lunettes de soleil à monture verte. François s'est approché d'eux, assez pour les entendre raconter à un Américain qu'on avait découvert un cadavre; c'était un meurtre; on avait égorgé un homme; la police croyait à un règlement de compte dans une guerre de gangs; ils avaient fouillé et mis à sac la maison de plusieurs suspects; l'une d'elles, plus bas dans la même rue, avait été détruite; il n'en restait plus que trois murs; un bulldozer avait écrasé les planchers, les escaliers, les cloisons...

François a préféré s'éloigner. Il est descendu vers l'ouest et a traversé le pont Atatürk. Il s'est arrêté devant un passage étroit qui donnait accès au mausolée du sultan Soliman. À un jeune vendeur qui claironnait ses brioches et ses pains, il a acheté une miche en la payant avec un billet de 10,000 écus. Le garçon lui a demandé par signes une plus petite coupure. Devant l'hésitation de Froiban, il a fourragé ses pains, lui a pris le billet des mains, l'a jeté dans sa corbeille, lui en a donné d'autres qu'il a aussitôt repris en lui tirant les mains dans un coin du panier, presque dessous les brioches comme s'il voulait lui subtiliser de l'argent. C'était à n'y rien comprendre. Le jeune Turc en voulait à ses écus. Froiban, en anglais ou en français, on ne sait plus, s'est mis à crier qu'il se faisait voler. Le garçon lui a remis aussitôt l'argent, mais ce ne semblait pas la somme exacte. Des hommes en noir ont accouru. Le jeune avait l'air peiné. Le muezzin ou l'imam parlait l'anglais. Le Québécois tentait de s'expliquer, mais semblait de moins en moins sûr de ce qu'il avançait. L'imam ou le muezzin questionnait; le jeune niait. Le saint homme menaçait; le jeune pleurait. Froiban ne savait plus s'il avait raison. Il ne voulait pas faire punir le garçon. Il a demandé à l'homme de cesser son interrogatoire : il s'était peut-être trompé. Il l'a remercié et est allé manger son petit pain contre une balustrade qui donnait sur une grande avenue.

Midi. Il faisait chaud. Il s'est presque affaîssi. Le soleil et la chaleur étaient accablants. Il ne tenait plus debout. Il vacillait. En s'appuyant sur les murets de pierre, il est descendu dans la rue et a hélé un taxi. C'était Greg, mais François a fait comme si de rien n'était. À moins qu'il ne l'ait pas reconnu. Rentré à l'hôtel, il s'est enfermé dans sa chambre. Il était à peu près onze heures et demie du matin. Étendu sur le lit, il s'est endormi.

Il s'est réveillé vers cinq heures de l'après-midi. Sans aucune hésitation, il est allé s'asseoir devant la table de toilette - ma coiffeuse, disait sa mère - . Il a ouvert l'écritoire, au bas du miroir, et il a écrit deux phrases sur une feuille blanche. Comme si elles lui avaient été dictées durant sa longue sieste.

Je les approche et aussitôt je veux les oublier, ne plus les voir.

Leurs airs de brouillard ambulants me crèvent le ventre.

Et il a posé le stylo. Sans se relire.

Après sa douche, il s'est allongé sur une serviette de ratine blanche, étendue à même le tapis comme au matin. Quand la chair fonctionne comme une ventouse éventée, à quoi pense-t-on?

* * *

Au bar de l'hôtel. Dix-neuf heures. Il était le seul client. Il a commandé un scotch. Sans glace. Il observait les jardins dont les bosquets s'illumineraient dans deux ou trois heures. Le barman, revenu avec le drink et des canapés, l'a regardé de façon inhabituelle.

- Monsieur, a-t-il dit, narquois, en s'inclinant.

Et il s'est éloigné. Presque au même moment, des policiers en uniforme et des civils sont apparus dans les jardins; ils se dirigeaient vers un fourré. Froiban a bu une deuxième gorgée de son scotch.

- Tu bois pendant que pourrit ce garçon!

- Pardon?

Le serveur, derrière son bar, lui avait parlé en anglais. Il a répété sa question. Froiban n'a pas répondu. Il a pris une troisième gorgée. Il n'avait pas demandé de verre d'eau.

Quand le barman s'est approché, il s'est levé, son verre à la main. Sur la défensive. Mais il ne le regardait pas; il était attiré par ce qui se passait dans les jardins. Arrivé tout près, l'autre lui a dit à l'oreille qu'il était là, la veille, quand il s'était payé le Libanais, et il est disparu du lounge.

Il avait obtenu son effet. François, après un moment de réflexion où il clignait des yeux à une vitesse affolante, les mains crispées sur le verre, est devenu blanc, a fait cul sec, et réussi à se ressaisir. Il a déposé lentement le verre vide sur la table et s'est levé. Il est sorti sans regarder derrière lui. Il ne voulait pas donner l'impression de paniquer.

Dans l'ascenseur, un client portait un appareil photo en bandoulière. François l'a fixé. Cette fois, il a paniqué. Il a couru à sa chambre, fermé la porte à double tour, sorti l'appareil d'un tiroir de la commode, presque fait sauter les boutons-pression de l'étui et poussé, tiré les trucs à déclic pour éjecter le film de Sainte-Sophie qu'il a déroulé, des larmes de rage aux yeux. Il y a mis le feu au-dessus du bain et l'a regardé se tordre, se réduire en cendres et en lambeaux qu'il a jetés dans la cuvette.

Il a tourné en rond pendant quelques minutes. Il a commencé à rassembler ses affaires, mais il a tout remis en place. Vers 21h00, il avait repéré l'adresse d'un restaurant dans l'annuaire et pris son carnet de chèques. Il sortait quand le téléphone a sonné. Il a hésité. Était-ce la police?

Il a décroché.

- Allo?

Une voix grave lui a répondu. Elle lui souhaitait bonsoir dans un français qui a d'abord paru impeccable; elle l'appelait monsieur le

professeur; elle s'excusait à l'avance de ne pouvoir écouter ses questions; elle disait s'appeler Nokad, celui des fleurs et du restaurant. Il devait aller au plus pressé. D'ailleurs il l'appelait d'un endroit bruyant; des parasites brouillaient la communication. On bouclait le quartier de l'hôtel pour procéder à des fouilles, maison par maison; le professeur, sans hésiter, devait régler la chambre dans dix minutes. Nokad lui a indiqué une auberge près de la gare d'autobus. Il le rejoindrait dans une heure, lui dirait comment quitter Istanbul sans problème mais monsieur Froiban ne pourrait pas lui refuser un service. Il avait hâte de le rencontrer, lui parler, le revoir. Il devait raccrocher, le nombre de militaires avait doublé dans les rues, il allait sauter dans une voiture qui s'approchait...

Froiban a entendu un bruit sourd, puis du verre qui se brisait, se désagrégeait, et plus rien. La voiture avait-elle frappé la cabine? À moins que le récepteur ne lui soit tombé des mains et qu'une balle ait fait éclater la vitre! François a replacé le combiné sur l'appareil noir, et il a presque souri. D'où lui venait ce contentement mal retenu? De la voix grave qu'il avait trouvée suave ou de cette attention imprévue, et salutare, que lui portait un homme à peine entrevu?

Il ne s'est pas posé ce genre de questions. Il fourrait déjà dans son sac le peu de vêtements qu'il avait et ramassait le coupe-ongles, les clefs de la valise, la brosse à cheveux, le rasoir électrique, le nécessaire de toilette et les flacons pour ses lentilles.

Tout à coup, il est devenu rouge comme s'il étouffait. Il a sorti du sac le couteau qu'il avait rangé avec la ceinture dans les plis de l'autre chemise et il a déboutonné celle qu'il portait, la blanche. Il a éteint la lumière. Dans la couleur bleutée des réflecteurs du jardin, il s'est coupé à

la taille, là où se vaudrait une douleur qui le rendait hagard. Avec des mouchoirs en papier, il a épongé le sang et a léché la lame. Tant bien que mal - il n'avait que dix minutes -, il a cicatrisé l'incision rouge au milieu du ventre avec son eau de toilette. La brûlure l'a comme enhardi. Il était prêt. Il s'est fait un pansement avec des sparadraps trouvés au fond du sac. Il les a collés les uns à côté des autres, le long des lèvres de la plaie. Par-dessus les bandes de plastique rosé, il a attaché la ceinture de toile qui contenait le couteau fraîchement lavé.

Il est sorti de la chambre en y jetant un coup d'oeil et s'est dirigé vers l'ascenseur, le dernier qu'il prenait à l'hôtel américain. Il allait retrouver dans quelque bouge un étranger qui l'avait impressionné, dans la salle à manger, le premier soir, et qui bouleversait maintenant sa vie sans dire pourquoi. Ces gens savaient que François tuait comme il respirait; il était facile d'imaginer qu'on voulait se servir de lui. Serait-il enfin utile à quelque chose? À quelqu'un?

Neuf heures du soir.

Il a réglé sa note en signant des chèques de voyage. On ne lui a pas posé de question. Un agent de police était de faction près du comptoir. François s'est approché et en chuchotant lui a demandé pourquoi on n'avait pas interrogé les clients de l'hôtel sur les assassinats dans les jardins; il a même ajouté qu'il avait conversé avec la victime quelques heures avant le meurtre! Le policier n'a pas eu l'air surpris et, paternel, l'a rassuré; l'enquête suivait son cours; il pouvait continuer son voyage en paix. Un groom lui a proposé un taxi. C'était inutile; il voulait marcher; il n'allait pas très loin... Mais le garçon s'est emparé du sac de cabine et François s'est retrouvé dans une voiture qui cette fois n'était pas celle de

Greg. Au bout de deux cents mètres, elle s'est arrêtée le long du trottoir devant un gros homme cravaté d'une trentaine d'années, qui a ouvert la portière et lui a demandé en anglais s'il était bien monsieur Froiban. Il n'a pas attendu la réponse et l'a poussé au milieu du siège en lui braquant dans les côtes le canon d'un revolver. Un autre est monté à sa gauche. Les portières ont claqué et la voiture a redémarré avec ses quatre occupants.

Durant cette ballade nocturne où personne ne faisait les frais de la conversation, on a détaché sa fausse ceinture pour y prendre son couteau, puis son gros voisin lui a empoigné une main qu'il a plaquée au milieu de ses cuisses flasques et il lui a fait sentir comment cela devait bouger. Avec l'air de celui qui sait, depuis qu'il a tété à la mamelle, que les pédés, faute de la sucer ou de la pomper dans leur cul, ne pensent qu'à toucher une queue, fût-elle celle d'un homme bien fourré, bien gras, qui les enlève en plein Istanbul!

Froiban a reconnu le pont Atatürk. Le taxi ne l'a pas traversé. Il a obliqué plusieurs fois vers la droite et ils se sont retrouvés sur un quai désaffecté dans une odeur de rouille. On lui enfonçait toujours dans le côté droit le canon d'un Beretta.

- Beretta, Beretta...! que le paysan lui disait.

Froiban tirait du bout des doigts sur un pan de sa chemise qui lui collait à la poitrine : une tache poisseuse sur le blanc du tissu. Les étrangers écoutaient *New-York*, une cassette de Lou Reed.

*Let's not be sorry after the fact
and let the past become our fate...*

Un des hommes a lancé qu'ils étaient *on the waterfront* et le professeur assassin s'est retrouvé, nu, dans la cale d'un navire, au milieu

des poutres et des traverses métalliques. Les bruits se répercutaient en ondes brisées sur les parois rouillées. Une lampe à acétylène brûlait en sifflant et en soufflant. Elle éclairait les mentons et les narines de cinq visages à l'air buté : les trois ravisseurs du taxi et deux autres qui l'avaient déshabillé à son arrivée et tenté de le violer, mais l'homme au Beretta leur avait dit d'amener la tantouse à l'endroit qu'on avait débarrassé des caisses de clous et des madriers qui l'encombraient. Sous ses pieds, de la poussière de métal et du bran-de-scie. Sur ses épaules, un air humide tombait d'une trappe de chargement, béante sur la nuit. Au loin, la sirène d'une auto de police, des klaxons.

Un autre homme a surgi de derrière des caissons à claire-voie. Un couteau à la main. La lame a brillé contre un amas de ferraille. C'était le barman de l'hôtel. Il s'est arrêté devant Froiban, qui n'a pas eu le temps de s'étonner. Le Beretta man lui a lancé son couteau, celui où étaient gravées, sur le manche, les lettres C. G. Il lui a dit, toujours en anglais, qu'il serait tué par le frère de celui qu'il avait égorgé deux jours avant

Gabriel, vengé par son frère! François avait l'explication de son enlèvement. Frondeur ou grand seigneur, il a répliqué qu'il les aurait tous les cinq. Tous les cinq ont éclaté d'un rire gras qui s'est répercuté sur les parois du navire inutile.

- Si tu n'as pas la gorge tranchée dans cinq minutes, je me crève les yeux, a juré une voix à l'accent espagnol.

Et elle s'est étouffée de rire.

Ils ont fait silence. Froiban ne bronchait pas. Toujours nu devant ces étrangers en veste et en blouson de cuir. Dans la lumière crue de la lampe.

On percevait à peine leur regard au creux des orbites. L'un d'eux portait des lunettes de soleil : un faux jeton ou un imbécile vaniteux.

Celui qui était nu et l'autre qui était vêtu se déplaçaient comme autour d'un cercle, le couteau à la main. Le frère de Gabriel tenait son arme de la gauche, la pointe tournée vers le bas, le poing levé très haut; l'assassin la gardait dans sa main droite, pointée devant lui. Des klaxons. Le bruit mat de leurs pieds. Le long appel d'une sirène de navire rappelait le fleuve, tout près et qui sait? des cadavres dans ses eaux grises et jaunes. En un éclair, la lame s'est abattue sur les doigts de Froiban. Il avait été trop lent. Le couteau qu'il n'a pas lâché, s'engluait de sang. Il l'a jeté dans sa main gauche qui s'est serrée sur le manche. Il s'est lancé sur le barman qui l'attaquait pour le frapper sous le menton. Froiban l'a arrêté au poignet avec sa main droite en sang et de l'autre l'a éraflé au côté, avec sa lame. Ils se sont regardés. Le frère lui a craché à la figure. D'un coup de genou, François l'a repoussé, mais sans le faire tomber.

Imaginons l'impossible : Greg ou Nokad le sauveront-ils de ce guet-apens?

Does anyone need another faulty shuttle

blasting off to Moon, Venus or Mars...

Les deux tueurs avaient l'allure d'esclaves déchaînés. Les cinq hommes autour d'eux restaient immobiles. Une fine poussière les enveloppait pareille à la fumée au-dessus des rings dans les films en noir et blanc. Froiban, nu, en sueur, blessé aux doigts comme à la poitrine, deux entailles à la cuisse droite. La chemise du barman était déchirée; du sang coulait le long de son cou ou y collait comme de la glu. On piétinait. On se menaçait. On faisait des moulinets de parade avec les couteaux. On

retardait le dénouement. On tournait sur soi-même sans bouger les bras; on suivait des yeux l'autre qui tentait un encerclement impossible. Pour augmenter la tension ou pour souffler un peu. On ne savait plus comment attaquer. Froiban tenait bon. Il avait été touché plusieurs fois, mais avait détourné les coups des régions du coeur, du sexe ou des yeux : c'étaient surtout les yeux que Simple attaquait. Il s'appelait Simple. On avait dit son nom, deux ou trois fois.

Tout à coup, Simple a reculé contre une pile de poutres métalliques et il a élevé sa main gauche, paume ouverte, sans arme, à la hauteur de ses yeux; dans l'autre main, il faisait rouler le couteau entre ses doigts. Il s'est élancé. Après deux ou trois pas, il s'est arrêté. Le couteau de nouveau dans sa main gauche, la pointe entre le pouce et l'index, il a visé les yeux. Les muscles de son corps bandés des pieds jusqu'aux poignets, la lame a sifflé vers la tête en sang. Étourdi, vacillant, Froiban s'est précipité par terre, le visage au sol. Le couteau s'est fiché dans le coeur de l'homme au Beretta qui s'était levé quand Simple feignait de reculer. En recevant le coup, pendant des secondes interminables, il a déchargé son revolver sur la lampe qui a volé en éclats dans une explosion de lumière. Et tout a été noir dans la cale. François ne voyait plus les visages ni les corps qui l'entouraient. La lampe ne sifflait plus.

*There's a funeral tomorrow at St.Patrick's
the bells will ring for you...*

Ils luttèrent à bras-le-corps, sans arme. Froiban avait perdu son couteau; on l'avait entendu tomber. Simple lui avait accroché la mâchoire et la frottait comme un morceau de viande dans la sciure métallique. La peau du visage, écorchée vive, était cousue de limaille de fer. On voyait

par intermittence. À la lueur des allumettes qui craquaient à tout moment. Froiban a perçu un reflet sur une lame, la sienne, plus loin dans le noir. Mais l'autre le traînait vers le cadavre du Beretta man où son couteau s'était planté. Une autre flamme en a éclairé le manche. Un des quatre qui restaient l'a arrachée du corps raide et a crié Simple!

Le barman a lâché prise. Il était armé. Son adversaire, par terre, devait percevoir le danger jusque dans ses mains devenues inutiles. Il s'est relevé. Aucune flamme. Seule, une des ombres à l'affût avait un couteau. Elle aurait raison de l'autre.

François était toujours nu. Dans le noir. Le sang lui obstruait les yeux. Mais sa chair diminuée était taraudée et portée par le meurtre, son seul instinct de vie. Il marchait à côté de lui.

Un bruit de métal sur le ciment. Son pied avait touché le couteau. Il a râlé comme s'il allait mourir et s'est laissé tomber. Les quatre hommes ont fait craquer une allumette presque en même temps. Simple s'est élancé contre François, aux aguets de la mort. Au moment où il s'abattait pour lui enfoncer le couteau dans la gorge, Froiban s'est tourné sur le dos et lui a donné un coup de pied au ventre qui l'a renversé. Il a ramassé son couteau et s'est redressé.

D'autres allumettes s'allumaient à celles dont la flamme allait mourir.

Simple s'est relevé à son tour et se jetait encore sur l'assassin quand il a été aveuglé par une lumière puissante. Il a détourné les yeux, et Froiban l'a égorgé.

Avec une torche, surgis de nulle part, deux inconnus ont fouillé le noir pour s'arrêter sur un autre visage : ils ont tiré. Ils ont éclairé les yeux

d'un deuxième qui sortait son arme : ils l'ont tué. Le seul qui restait, a visé et touché celui qui portait la lampe. Le gars s'est écroulé, le visage dans le rayon de lumière. Froiban a assommé le tireur contre un pilier et, en relevant les yeux, a cru reconnaître Nokad dans l'un des inconnus, un silencieux à la main. Il s'est effondré. L'autre, plus jeune, avait été touché à l'abdomen. Il disait que ce n'était pas grave. Nokad a ramassé les vêtements de François et l'a pris dans ses bras. Comme dans un monde de cauchemar, avec le couteau et le sac de cabine resté dans le taxi, ils ont monté dans celui de Greg.

Ils avaient allongé François sur la banquette arrière; Nokad était resté près de lui. L'autre blessé, qui s'appelait Slim, était à l'avant. François posait des questions. Où était le cinquième homme? Nokad lui a dit de se reposer, d'attendre. Il saurait tout.

Où l'emmenait-on? Ils ont stoppé devant une maison basse pour faire descendre Slim dont le ventre saignait de plus en plus; ses parents feraient venir un médecin. Quelques minutes plus tard, le taxi est entré dans une rue étroite, bordée de deux ou trois lampadaires et de murs élevés. Des entrepôts ou des ateliers, avec de larges fenêtres grillagées. Les vitres qui reflétaient une lumière grise, paraissaient dépolies.

Trois coups de klaxon. Une porte de tôle épaisse et cloutée a basculé vers le haut et la Plymouth rouge s'est engouffrée dans un garage éclairé au néon. Vide. Greg a chargé François sur ses épaules pour monter les trois sections d'un escalier de fer accroché à la paroi de briques; Nokad portait les armes et le sac noir. Par une porte, elle aussi grillagée de haut en bas, ils sont passés dans un bureau presque nu, à part deux chaises et une lourde table en bois. Nokad a soulevé un rideau qui cachait une

chambre exiguë et ils ont allongé le blessé sur le lit. Il perdait du sang. Le chauffeur est descendu; il voulait savoir ce qui arrivait de Slim; il reviendrait le lendemain matin. C'étaient les allées et venues, et les gestes de sympathie que créent les drames.

Cinq minutes plus tard, François avait ouvert les yeux. Il allait s'en sortir. À la lumière d'une faible ampoule, Nokad lavait ses plaies plus sanglantes que profondes, les nettoyait avec le peroxyde et l'alcool qui restaient d'une trousse de premiers soins; il prenait l'eau et des serviettes dans une salle de bain qu'il rejoignait en traversant le bureau. Il lui a fait des pansements avec le matériel de fortune et l'a couvert d'un drap. François s'est endormi.

Vers deux heures du matin, il s'est réveillé. Il a regardé autour de lui.

- Je suis là, a dit Nokad qui avait approché du lit une chaise de métal.

Tout va bien maintenant.

- Où sont-ils?

- Ils sont partis. Tu t'en es tiré.

- Je l'ai tué...

Il ne posait pas une question. C'était un constat. Désabusé. Nokad a ajouté l'évidence.

- Avec ton couteau.

- Je pourrai retourner à Montréal?

- Oui... Repose-toi. N'y pense plus.

Deux hommes qui ne se connaissaient pas et qui se parlaient comme de vieux camarades. Si l'un d'eux tuait sans raison, que faisait et que voulait l'autre qui ne tuait pas moins ? François continuait à parler. Il racontait sa nuit dans la cale; il divaguait; il boxait dans le vide.

- N'y pense pas. Dors, disait le Turc.

Avant de se rendormir, François a demandé si ses yeux étaient rangés dans leur étui. Oui, on s'était occupé de ses lentilles. Nokad a éteint. Tous les deux dormaient quand le blessé s'est réveillé en sursaut. Il a secoué les genoux de Nokad affalé sur sa chaise. Il lui demandait comment il avait appris que Simple le tuerait dans la cale du navire. Son sauveur a rallumé et raconté en peu de mots la belle aventure, ô gai!

Greg passait souvent en voiture devant l'hôtel; c'était un ordre de Nokad; il dirait pourquoi à François, plus tard; Greg a vu le taxi où François était monté, qui s'arrêtait pour prendre deux hommes un peu plus loin sur le trottoir d'en face; il les a doublés, les a reconnus; des Cubains, des trafiquants; à un feu rouge, il a ralenti pour les suivre. Quand ils ont pris la direction du port, il a éteint ses phares et les a filés jusqu'au navire. Quand il a vu qu'on le déshabillait, il a compris; ce n'était pas la première fois que cette bande s'attaquait à cinq ou six contre un; Greg, seul, n'y pouvait rien et n'avait pas d'arme; il est remonté dans la ville pour se rendre à l'auberge où Nokad devait attendre François; il l'a pris au moment où il arrivait avec le garçon qui vendait des pains à la mosquée, Slim. Le matin même, Slim, un jeune Turc voulait laisser un message de Nokad à François, mais le Canadien n'avait pas compris. Ce n'était pas grave. Voilà comment les trois étaient intervenus à temps. Et la suite se déroule en temps réel sous les paupières de François. Le taxi de Greg arrive tous feux éteints. Nokad saute de la voiture sur la berge, suivi de Slim. Un autre taxi est garé près du navire en cale sèche. Ils hésitent. Ils entendent des pas. Une ombre sort de la falaise de métal. Elle va vers l'auto des Cubains. Nokad tire le garçon contre lui, derrière un amas de

câbles enroulés. Avec son revolver, il met l'homme en joue. Ils le regardent ouvrir une portière et fourrager dans le coffre à gants. Il trouve ce qu'il cherchait. Il referme la portière et s'éloigne en éclairant sa route avec une puissante lampe de poche. Un rayon dans la nuit. Nokad fait un signe à Slim qui se lance en travers des jambes de l'homme, lui fait perdre l'équilibre et Nokad le tue avec le silencieux. Slim éteint la lampe. Des lueurs apparaissaient au bas d'une fracture entre la proue et la poupe du navire. Ils s'y engouffrent. François connaissait la suite. Nokad s'est endormi assis sur le lit, le dos appuyé contre le mur, un bras sous la tête de François.

* * *

Greg les a réveillés à sept heures. Les pansements avaient été efficaces : les entailles ne saignaient plus. La joue était tuméfiée, mais les onguents avaient calmé la brûlure. Il n'était pas question de laver la chemise blanche, presque en lambeaux; Froiban l'a jetée dans un coin et pris dans son sac la dernière qui lui restait, la noire. Tout haut, il tenait des discours sur les chemises et les pantalons qu'il aurait dû acheter avec ses chèques de voyage; sur sa fatigue qui l'empêchait de voyager; mais il ne pouvait pas rester à Istanbul; encore moins ici, chez vous, disait-il. Il lui a demandé s'il demeurait là, dans cette chambre, mais Nokad, dans le bureau, n'entendait pas. La seule solution que voyait François était de partir, de toujours repartir, d'obéir à ses instincts... Il parlait tout seul, en sale tueur qu'il était. Surtout ne pas obéir à la paresse. Un assassin avait des droits mais pas tous, disait-il.

Nokad est revenu dans la chambre; il avait envoyé Greg chercher des cafés et quelque chose à manger. Il le laissait parler. Il a refait quelques-uns des pansements. François continuait de se convaincre à voix haute.

- Il faut que je quitte Istanbul. Je finirai mes vacances dans les îles grecques, à Samos, Patmos...

L'étranger qui lui avait sauvé vie, se taisait. François lui a déclaré qu'il l'aimait bien. Nokad n'a rien dit.

- Vous ne dites rien ? a demandé François.

- Qu'est-ce que vous avez dit ? Je pensais à autre chose.

- Ah!

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Rien.

Et comme s'il n'était de rien, Nokad a parlé de l'autocar que François prendrait pour aller à Kushadasi et de là, dans les îles. L'assassin n'écoutait plus. Il a pris un air abattu. Il ne pouvait pas partir; il n'avait pas sa valise. Le Turc a rangé la boîte de premiers soins et lui a demandé de le suivre dans le bureau; il avait quelque chose à lui proposer et même, à lui demander. François a voulu savoir où étaient ses lentilles. Nokad ne le savait pas; oui, il se rappelait qu'il en avait été question la veille, mais il croyait qu'elles étaient en sûreté; Greg le saurait; il ne fallait pas s'alarmer. François a cherché ses lunettes dans son sac; elles étaient en miettes. Il s'est rassis, les larmes aux yeux. Il est inutile de pleurer, lui disait Nokad qui commençait à s'énerver. Il passait de la chambre au bureau pour se donner l'air de chercher les lentilles, mais aussi à cause d'autre chose qu'il aurait voulu régler le plus tôt possible. Mais vous me voyez, non ? a-t-il demandé à Froiban. Oui, il le voyait. Une forme

humaine, un homme avec des cheveux noirs, une peau bronzée, pas grand chose de plus. *En tout cas, pas plus que je sais qui vous êtes, d'où vous venez...* Sans lentilles, il voyait mieux de loin que de près; il est allé vers la petite fenêtre pour se prouver que les mosquées de la ville lui apparaissaient plus claires que le lit, tout proche.

- Vous pourriez vous en acheter d'autres, si vous m'écoutez, François.

C'était la première fois que Nokad l'appelait de son prénom. Aussi curieux que cela puisse paraître, il l'en a remercié, lui a serré la main et l'a suivi dans le bureau où il s'est assis sur la chaise de métal, devant la table en bois. Nokad n'a pas pris le fauteuil de l'autre côté. Il s'est approché de François, l'a regardé, lui a mis les mains sur les épaules et s'est penché vers lui.

Un bruit de scie à métaux s'est fait entendre.

- Si je vous disais que moi aussi, j'ai tué, et ce n'était pas pour sauver des vies...

François a relevé la tête, les yeux avides, tout près du visage, au-dessus de lui, entre des bras tendus, et lui a demandé si ça faisait longtemps.

- J'ai réglé le cas du dernier, il y a deux jours. Il le fallait.

- Vous ressentez quoi, quand vous entrez un couteau dans un corps ?

- Drôle de question.

Nokad a retiré ses mains.

- C'était deux balles. Dans la nuque. Je ne ressens rien, a-t-il ajouté.

Nokad, dos à la table, presque assis sur le rebord.

- Et vous, quel plaisir ressentez-vous à égorger un homme.

Il avait mis quelque plaisir à insister sur le mot de plaisir.

- Moi ?

- Oui, vous. Vous préférez le sexe ou tuer ?

Froiban ne bougeait pas et continuait à le regarder, l'air implorant, tout en clignant ses grands yeux bruns. Il a murmuré que le premier homme qu'il avait tué... Il s'est tu. Il respirait de plus en plus fort. Il a repris pour dire que non, il ne l'avait pas assassiné, mais qu'il pensait... Ce n'était pas cela. Il sentait plutôt qu'il aurait pu le faire. Ce désir, ou ce plaisir, c'était arrivé au Québec... Il ne pouvait rien ajouter. Cela faisait plus d'un mois. Ce plaisir n'était peut-être que de l'instinct. Il en parlait pour la première fois, et il a fini par dire que les autres fois... Il a baissé la tête. Les autres fois, dans l'appartement de Gabriel, dans les jardins, elles avaient été... Il s'est encore arrêté. Il s'est remis sous le regard de l'homme qui fouillait ses yeux, pour lui faire sortir comment ça grouillait dans son ventre, comment ça se décidait dans sa tête, sa tête qui lui tombait alors dans l'estomac. Les autres fois... Il a hésité. C'avait été plus vrai; oui, il avait eu du soulagement, ou du plaisir. Nokad toujours appuyé sur la table, avait avancé son genou à quelques pouces de François, en se croisant la jambe. François a posé la main sur ce genou en disant que oui, il aimait faire pénétrer un couteau dans la gorge d'un corps humain. Ces derniers mots, étonnants ou scabreux, ont paru lui procurer une délivrance qu'il aurait recherchée depuis longtemps. Les deux hommes sont restés sans bouger.

Le bruit de la scie avait cessé et un chant venu de nulle part s'est infiltré entre les palissades et les murs. Cette incantation inusitée a rendu

le moment plus troublant et la réflexion de François en a accentué l'étrangeté.

- Songez-vous à vous débarrasser de moi... ? Vous savez, je sais me taire.

Le Turc a posé son pied par terre. François a retiré sa main. Et ils ont parlé affaires. Se débarrasser des gens, a enchaîné Nokad, n'était pas dans leurs habitudes. Leurs rivaux s'en chargeaient. Avant qu'eux-mêmes le fassent. Et alors, personne n'y pouvait rien. Mais aujourd'hui, il s'agissait d'autre chose. De quoi s'agissait-il ? De simples transactions commerciales. De grosses sommes étaient en jeu, pour eux comme pour le Canadien.

Affalé sur sa chaise, affaibli, la poitrine et les bras entourés de pansements, le visage couvert d'iode, le Québécois avait l'air d'un avorton plus que d'un fier descendant d'ancêtres qui auraient été marchands de fourrures, capables de tuer leurs rivaux anglais, mais l'appât du gain ne s'était pas atrophié. Il ne s'est pas récrié en entendant qu'on lui parlait d'argent. De sa bouche aux lèvres un peu trop rentrées, presque mesquines, il n'a su que poser une question qui ne rimait à rien.

- Vous êtes déjà allé au Québec?

Comme si c'était la destination rêvée pour un Turc! La réponse, toutefois, s'est avérée riche d'informations.

- Oui, je suis allé au Québec. Mais on m'a renvoyé par l'avion suivant. Je n'avais pas de répondant. Maintenant, j'y fais passer de l'héroïne.

Le professeur de géographie a cessé de cligner des yeux; il les a même écarquillés. On allait lui suggérer de se transformer en passeur de

drogue. Désarmé devant l'énormité de la proposition, il semblait prêt à l'accepter. Il était, ne l'oublions pas, sous le coup de la douleur et presque paralysé malgré sa victoire sur cinq ou six brigands vengeurs. Il n'en restait pas moins que l'idée avait fait son chemin de façon effarante à travers son esprit. Les choses se mettaient en place, comme on dit, face à ce corps charitable qui se découpait dans la lumière du matin.

François Froiban a ébauché un sourire consentant, qu'il a vite réprimé quand il a su qu'une fois dans les îles grecques, il devrait tuer un Canadien nommé Bernard.

- Bernard ?

- Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle Bernard ?

François s'était levé pour faire quelques pas dans le bureau entre sa chaise et la photo d'un homme en noir qui avait l'air fâché sur le mur de béton. Oui, il connaissait des Bernard, mais personne qui travaillait dans..., avec...

- Dans le trafic de drogues, monsieur Froiban ? Avec nos concurrents, monsieur Froiban ?

Il avait compris. Il n'osait pas encore employer le vocabulaire de ses nouvelles fonctions. Il s'est rassis en souriant, mais cette fois d'un air las.

- J'ai peur des mots, mais je suis avec vous, a-t-il assuré, le regard perdu sur la palissade de bois qui bouchait la vue. Déjà, en tuant le frère de Simple, je travaillais pour vous sans le savoir. Aussi bien continuer. En trafiquant dévoué, faute d'être bénévole...

De telles déclarations auraient paru intempestives à tout Québécois bien né, sinon invraisemblables. Chez lui, elles marquaient un abandon

délicieux à la volonté d'autrui. Du moins, pendant un moment. Nokad lui a rendu son sourire.

Mais que fabriquait ce Bernard dans les îles grecques ? Et pourquoi le faire mourir ? Il a ajouté quelque chose où il était question de sa hantise ou, disons le mot, de son embarras à tuer un homme qu'il n'aurait pas désiré... Il s'est repris. Tout compte fait, il tuait un certain genre d'homme. Monsieur était sélectif, aurait-on dit.

Nokad n'avait pas nos scrupules et s'est rendu dans la chambre pour prendre l'autre chaise de métal et l'a placée près de Froiban. Ainsi tout à côté de lui, il a raconté une histoire qu'on lit tous les jours dans les journaux.

- Il y a trois semaines, nos fournisseurs de dope ont prétendu qu'il fallait tout stopper. Vous comprenez? Arrêter le trafic! Des agents américains les suivaient, à ce qu'ils disaient. Nous avons donc été plus discrets pour un certain temps, mais personne ne s'en plaignait, et on apprenait que nos clients habituels consommaient autant qu'avant. Nous avons enquêté et nous avons découvert qu'ils trouvaient la marchandise chez des Québécois. De petits et jolis messieurs qui passent leurs vacances à Cuba, conduisent des voitures entre Miami et Montréal en passant par New-York, Boston ou encore en s'arrêtant à Détroit ou Windsor, avant de retourner dans des villes que je ne connais pas, Châteauguay, Sherbrooke, Valleyfield...

Froiban, d'une main molle, a arrêté la litanie. Il se souvenait qu'un jeune homme de sa connaissance, qui lui aussi s'appelait Bernard, s'était rendu à Miami, l'autre hiver... Nokad a repris son topo en frôlant tantôt la main tantôt le genou de son interlocuteur, de plus en plus attentif.

- Eh! bien, ces jeunes messieurs, avec un gang de Cubains - et je crois que vous savez maintenant de quel bois se chauffent ces Cubains -, ont établi des contacts près d'ici dans les ports de la mer Noire, et le dénommé Bernard est un de ces Québécois qui cherchent à s'implanter dans les îles grecques.

- Ils prennent votre place, a risqué le professeur, et en se retournant il s'est retrouvé près de Nokad, contre ses odeurs, contre sa chaleur...

- Ah! j'y suis. Il s'appelle Bernard Guérin. Je cherchais son nom. Voilà. C'est Guérin.

François allait s'endormir sur l'épaule de l'homme qui l'avait sauvé de ses ennemis cubains, mais le nom de Guérin, c'en était trop! Le Bernard qui avait voyagé à Miami l'autre hiver, s'appelait Guérin. Ce serait donc le même. Mais que fabriquait-il dans les îles grecques ?

- Je vous l'ai dit.

- Je lui ai offert de passer ses vacances, ici, avec moi, et il n'a pas voulu! s'est exclamé un François trahi, rageur.

- D'autres ont réussi à le convaincre, a répliqué Nokad avec nonchalance, et cruauté, en allant jeter des regards indifférents par la haute fenêtre sans barreaux.

C'est de ce poste d'observation qu'il a posé la question dont il savait déjà la réponse - ce genre d'hommes a toujours aimé obtenir des aveux.

- C'était ton amour ?

François Froiban n'avait rien caché, mais n'avait rien dévoilé non plus de ses amours. Il a jugé bon de jouer avec les mots. Il a émis l'opinion, en se redressant, que cette question ainsi posée, de but en blanc,

lui paraissait abrupte, sinon délicate. Il préférait remettre à plus tard cette discussion, si cela devait faire l'objet d'un débat...

Le trafiquant est revenu tout contre lui, pour dire avec le plus franc des sourires qu'il n'y avait rien à débattre. Il le savait.

- Qui vous l'a dit ? a lancé François en se levant.

Mais se reprenant, il s'est rassis.

- Vous savez aussi cela ? a-t-il murmuré.

- Ne soyez pas bouleversé, François. Ce n'est pas moi qui vous lancerai la première pierre.

Et il lui a adressé à nouveau le plus franc des sourires en lui donnant ses sources ou plutôt le nom de son indicateur. C'était Bernard lui-même. Il l'avait rencontré ici même à Istanbul. Et il a même enfoncé le clou.

- Il raconte que chez vous au Québec, vous avez tué devant lui un de ses amis.

François Froiban se frottait les yeux, les écarquillait, les refermait; comme s'il cherchait la sortie dans une foule, ou qu'enfoncé dans les eaux d'un marécage, il ne savait s'il devait cogner du pied ou de la tête pour remonter à la surface. Il suffoquait presque, quand il a répliqué d'une voix caverneuse, que Bernard ne pouvait pas l'accuser d'avoir tué. Il n'avait jamais été un assassin.

Nokad lui a pris la tête à deux mains et l'a embrassé sur le front. Sur les entrefaites, Greg est entré; il revenait avec des sandwiches, des brioches et des verres de café dans un plateau à poignée qu'il balançait au bout d'une de ses grosse mains. Il l'a placé sur la table de chêne blond et a sorti de sa veste un journal qu'il a brandi au-dessus de sa tête; son visage n'exprimait rien; impossible de savoir si c'était un geste de victoire ou de

scandale. Nokad le lui a arraché. Quatre lignes formaient la une. Il les a traduites à haute voix.

**CARNAGE BARBARE
DE LA “CUBAN CONNECTION”
DEUX HOMMES ÉGORGÉS
TROIS PERCÉS DE BALLES**

François n’écoutait pas. Les mains tendues, il s’était précipité vers les cafés fumants et les brioches à la cannelle où fondait du beurre. Pendant qu’il buvait, pendant qu’il mangeait, pendant qu’il regardait par la fenêtre la palissade qui bouchait la vue sur les mosquées d’Istanbul, qu’il aurait pu distinguer sans ses lentilles, on lui a prodigué une manne d’informations et de conseils. Le chauffeur le conduirait à une centaine de kilomètres d’Istanbul, plus loin que Kocaeli, vers l’est; à la sortie de cette ville, il couperait l’autocar d’Izmir pour le forcer à s’arrêter; François descendrait en vitesse du taxi pour monter dans le car; il dirait l’avoir manqué à Istanbul; c’était risqué, mais prendre un bus dans une gare de Byzance (coquetterie de Nokad) était devenu impossible pour un égorgé public; les gens de l’hôtel avaient dû donner son signalement; ils ne pouvaient pas ne pas avoir vu les Cubains monter dans son taxi. Il ne lui manquait plus qu’un nouveau passeport que Nokad a sorti d’un tiroir du bureau. Froiban avait les mains grasses. Greg est allé chercher une serviette dans la salle de bains pour qu’il se les essuie et ouvre son passeport; il n’a pu déchiffrer que le mot SASSAYAG imprimé en gros caractères; il n’arrivait pas à trouver ce que ce nom lui rappelait.

- Et la valise ? a-t-il demandé.

- Ah! oui, la valise.

Nokad a fait signe à Greg de prendre le sac et le descendre dans l'auto; Froiban le suivrait dans deux minutes. Il s'est approché du voyageur toujours à la fenêtre et, en lui mettant une main sur l'épaule, lui a demandé, oh! gentiment, s'il ne se moquait pas de lui. François, qui avait les réflexes très lents depuis son réveil, n'a pas levé les yeux du passeport, et n'a plus bougé.

- Vous vous rappelez la coupure de journal ? Eh! bien, nous ferons à peu près la même chose. Sauf que le double-fond de la valise sera à l'épreuve des chiens canadiens... Québécois, si vous préférez.

François a peut-être cligné des yeux de façon plus significative. Mais sans plus.

- Nous laisserons votre valise à l'aéroport. Si elle vous suit, vous devrez toujours repartir et vous rendre ailleurs sans la réclamer.

L'admonestation s'est terminée sur un mode triomphal.

- Réexpédiée à Montréal, elle sera bourrée d'héroïne!

L'homme à la fenêtre et à la vue troublée avait fermé les yeux. Quand il les a rouverts, Nokad s'était éloigné et rapproché de la table de chêne. Il a continué à parler d'un ton monocorde.

- Si jamais les douaniers ouvrent votre valise et qu'ils vous convoquent, vous pourrez dire, vous devrez dire que vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle a été enregistrée, le soir de votre départ de Montréal.

Il a levé la tête. Il souriait de ce sourire qui deviendra légendaire. François a refermé le passeport, sans quitter son poste d'observation aveugle. Nokad a ajouté, pervers, que la route des îles grecques lui était ouverte pour dire un dernier adieu à son ami Bernard. Nokad, le perfide

Nokad dont la voix nous parvient faiblement d'un si lointain passé, a ajouté un détail qui aurait servi d'appât définitif pour qui n'aurait su tuer que par erreur, mais ce détail ajoutait de la vraisemblance dans l'esprit du professeur, qui n'en avait pas besoin pour se décider - c'était tout décidé.

- Il s'agit de se partager au moins vingt millions de dollars US, monsieur Froiban. À condition que l'héroïne arrive sans encombre au Canada.

Si François avait détaché les yeux de son nouveau passeport canadien, il aurait vu que ça souriait toujours, dans l'ombre de ce visage à la peau veloutée, dorée comme une olive. Qui est-ce qui passe ici si tard ? Gai gai, dessus le quai!

Il fallait en finir. Le Canadien s'appelait maintenant N.I.S. Sassayag; il serait bon qu'il relise et redise souvent ce nom durant son trajet pour ne pas avoir d'hésitation quand on lui demanderait de se nommer. Le billet d'autocar était acheté; Greg le lui remettrait dans le taxi. On le contacterait à Izmir pour lui remettre de deux à cinq mille dollars. Nokad ne pouvait l'accompagner; la Turquie était trop risquée pour lui, mais il trouverait un moyen d'en sortir; il le rejoindrait à Patmos, sinon à Montréal.

Il fallait partir. Ils se sont donné la main sans rien dire de plus et Froiban a suivi le chauffeur, descendu depuis plus de deux minutes. Dans l'escalier métallique, il répétait ce nom de Sassayag quand soudain, il a rebroussé chemin et à longues enjambées il est remonté dans le bureau où il a entouré Nokad de ses bras. Sans couteau. Sans mot d'amour. Un accouplement étrange, dont nous n'avons pour ainsi dire rien vu.

Il a repris l'escalier et a répété ce nom de Sassayag tant et plus, qu'arrivé dans la voiture il s'appelait Sassayag.

Au début de l'après-midi, quand il a hélé à Kocaeli le car d'Izmir, il l'a fait en touriste écervelé mais malgré tout, heureux. Il s'est endormi. Au bout de deux heures, à Bursa, dans un pays de montagnes, un jeune Québécois est monté dans le car et l'a réveillé pour prendre le siège à côté du sien, près de la fenêtre. Ils ont parlé pendant un moment; le garçon ne se rendait pas à Smyrne, mais à Bodrum, plus au sud. Ils se sont promis de se revoir dans l'île de Patmos ou à Athènes. Quand, tard dans la soirée, il est descendu à Izmir, sur les rives de la mer Égée, il ne se rappelait plus le nom de l'étudiant ni pourquoi il lui avait parlé. Il l'a à peine salué avant de se chercher un taxi. Il a loué une chambre dans un hôtel affublé du nom de palace, mais qui n'avait rien d'un palais.

Acoquiné avec la pègre d'Istanbul, recherché par la police et en route pour éliminer un Bernard connu de lui, mais inconnu de nous, il s'est endormi dans la nuit d'Orient.

JUDE M'ENVOIE DES LETTRES DE KOS

(cette partie, environ 4 pages dans la version de 2002, a dû être remaniée au plan stylistique, pour celle de 2016)

Je me perds en conjectures sur le meurtre que Froiban aurait commis au Québec, quand je reçois de Jude des lettres qui auraient été écrites dans l'île de Kos, au sud-est de la Grèce. Elles résument ce que Greg, dans son taxi, a réussi à extorquer de leur nouvel associé entre Istanbul et Kocaeli.

En mai, deux mois avant de partir en vacances, le professeur a eu la visite inopinée d'un de ses étudiants, Charles Grand'maison, qui sous le prétexte d'un renseignement à demander se présentait vers sept heures du soir à son appartement. C'était pour lui casser la gueule. Il avait appris au collège que Froiban était gay. Par deux coups bien placés au menton et à l'abdomen, il l'a renversé et laissé sur le tapis, dans l'entrée. Il est reparti, satisfait, et s'est vanté dans une discothèque d'avoir donné une leçon au professeur de géo. Un de ses bons amis, un ancien étudiant de Froiban, pour arranger les choses - allez savoir pourquoi -, s'est senti obligé d'avouer à Grand'maison, de but en blanc, qu'il couchait depuis quelques jours avec Froiban, et à son tour il a reçu une gifle. Les choses se précipitent. Il se précipite chez son amant. Quelques minutes plus tard, Charles appelle et leur fait croire qu'il a tout raconté aux parents de Bernard qui repart en trombe pour aller s'expliquer, mais en fuyant il croise Charles qui le menace d'un couteau. On apprend qu'il n'avait rien dit à père et mère, mais exigé de l'argent. On s'est engueulé et tout à coup, il ne veut plus rien et disparaît en coup de vent, mais avec les clefs de

l'auto. On a retrouvé la voiture en flammes, contre un arbre, trois kilomètres plus loin. Le corps de Charles était carbonisé. Aux policiers, qui ont voulu savoir ce qui s'était passé, les amants ont parlé de l'engueulade et des clefs. Jamais entendu parler d'un couteau. Ils ont bénéficié d'un non-lieu.

Pourtant on avait joué du couteau. Boisfranc avait proposé à Charles de ranger son couteau, de s'asseoir avec eux, d'un côté ou l'autre de la table, sur un des bancs de bois, dans la cuisine, pour dialoguer. Mais le garçon avait de la suite dans les idées. Brusquement, avec sa lame, il avait éraflé la poitrine de Bernard. Qui, étonné, n'avait pas crié. Il lui avait ordonné d'enlever sa chemise verte. Sa peau blanche était apparue couverte d'un peu de sang. Le petit gangster a menacé de tout dire aux parents, exigé mille dollars. On avait l'air d'adolescents qui découvrent que les hommes aiment se haïr, tout contre le corps de l'autre. Le professeur, assis à la table, était-il attiré par ces garçons en colère? Mais Bernard, torse nu, avait tout à coup trouvé normal qu'il donne à son assaillant la valeur de son billet d'avion. Charles, moqueur, faisait de grands yeux ronds, le menton appuyé sur l'épaule de l'ami qui ne lui cachait rien... Après un moment, le prof s'était levé, avait empoigné un morceau de linge plié, prêt à être rangé, s'était dirigé vers l'évier en passant près de Charles, avait tourné un robinet, déplié la serviette qu'il avait mise sous le jet d'eau en disant que c'était assez. Il y avait des lois, il n'avait forcé personne, lui et Bernard ne faisaient rien de mal, mais Charles lui avait tordu un bras qu'il lui avait retenu à l'arrière du dos en lui appliquant la lame du couteau à la commissure des lèvres. La lame tachée de sang était contre la bouche du professeur gonflé à bloc par la

rage et la surprise d'être retenu contre ce garçon qui en rajoutait en crachant sur la lame et en l'essuyant sur ses lèvres immobiles. Bernard les regardait à travers ses cheveux. C'en était trop. Dans son sursaut, François avait réussi à se dégager et de sa main libre, à repousser le couteau de Charles qui, brusqué, avait dû lâcher son bras. Mais il avait gardé l'arme. Froiban lui avait pris le poignet, l'avait tordu en faisant passer la lame à quelques millimètres de la poitrine du garçon qui avait enfin perdu l'équilibre et s'était écroulé sur le côté. Bernard s'était enfin rendu utile en lui arrachant le couteau; François lui avait assené un coup de pied sur la tête ou dans la figure - nous ne voyons pas assez bien - et son copain en avait rajouté en tailladant la cuisse et, de façon étonnante mais presque logique, la poitrine près du coeur, là où lui-même avait été touché.

Le professeur avait reculé.

- Qu'est-ce que tu fais?

- C'était toi ou lui, avait répondu Bernard redevenu sans peur et sans reproche.

Et c'était alors que la rage avait repris l'âme de Boisfranc : sa victime terrassée se relevait! Il avait arraché le couteau à Bernard qui, ahuri, a regardé la pointe pénétrer dans le cou de Charles, au-dessus de la clavicule droite. Mais François s'était arrêté avant que... Ils s'étaient assis l'un près de l'autre sur un des bancs de bois, n'en croyant pas leurs yeux, et Charles était parti comme une balle, la main à son cou, en se garrochant littéralement dans les escaliers extérieurs. Ils avaient entendu la voiture démarrer en trombe. Les clefs n'étaient plus dans le plateau en verre au milieu de la table. Quand les policiers étaient repartis, l'assassin avait soulevé le paquet de serviettes : la lame du couteau, tachée de sang, brillait

sur la table. Sur le manche de cuir, des lettres étaient gravées, C. G. Les initiales de Charles Grand'maison.

JUDE M'ENVOIE SON TROISIÈME CHAPITRE

À Izmir, le lendemain matin, Froiban, alias N.I.S. Sassayag, sans lentilles cornéennes, regardait s'effriter par galettes les murs de sa chambre aussi minables que ses yeux. Peu à peu, il a distingué des gravats sur la tache noire que faisaient sa chemise et son pantalon accrochés la veille au dossier d'une chaise. Un morceau de plâtre était tombé du plafond.

- Après déjeuner, je m'achète des chemises! J'en ai marre du noir.

Conscient d'avoir parlé à haute voix - on aurait pu l'entendre du couloir -, il a pris un air piteux et sans regarder ce qu'il faisait, il a fourragé sous le lit dans son sac de cabine. D'une pochette, sur le côté, il a sorti à l'aveuglette un étroit porte-document qui lui a glissé de la main. Il s'est levé pour le ramasser, le palper... Incrédule, il l'a ouvert : il était vide. Sauf un bout de papier dont il connaissait les trois notes : chèques de voyage, billet d'avion, clefs de la valise. Enragé, il a froissé le papier, l'a défroissé, l'a déchiqueté en petits morceaux et est allé le jeter dans la cuve des toilettes. Revenu dans la chambre, il a fouillé dans les coins et recoins de son mince bagage. Il a retrouvé trois billets de la monnaie du pays, qui valaient à peine 35\$ canadiens, et le couteau à manche de cuir dans la fausse ceinture. On avait donc volé le reste. Pour sûr, un coup des Cubains qui voulaient l'empêcher de se rendre dans les îles grecques. Si aujourd'hui ils le volaient, demain, ils l'abattraient!

Assis sur le bord d'un lit piteux, dans une chambre minable, devant un sac noir qui se diluait en taches grises au milieu des draps, il se faisait pitié. Ses yeux suivaient les contours indistincts d'un cafard qui longea la plinthe entre la salle de bain et la porte du couloir. Dire que quelque part en Turquie on bourrait sa valise d'héroïne!

Jouer du couteau pour se trouver de l'argent, serait jouer avec le feu, surtout en plein jour. Il ne pourrait toujours s'en tirer. Il valait mieux attendre des nouvelles de Nokad, et si depuis une semaine il avait été trop bête d'échanger un chèque de voyage pour s'acheter des vêtements, il pouvait endurer la chemise noire une journée ou deux de plus; et il n'avait qu'à la laver, et pour remplacer ses lentilles, il n'avait qu'à s'acheter des verres grossissants, des lunettes de fortune. Il a décidé de bouger. Il s'est lavé la figure, brossé les dents et il a remis ses vêtements noirs, avec le couteau dans la fausse ceinture. Il a ouvert la porte, franchi le seuil et, le battant refermé, a tourné la clef dans la serrure. Puis, on entendit les bruits clairs et sourds de ses sandales sur le terrazzo du couloir.

Après son petit déjeuner, il est remonté dans sa chambre. On avait refait le lit et changé l'unique serviette de bain. Il s'est étendu quelques minutes. Il s'est endormi et la journée a passé.

À cinq heures de l'après-midi, il s'est déshabillé pour entrer sous la douche. Quinze minutes après, toujours en noir, sans oublier couteau et fausse ceinture, il descendait les sales escaliers du palace. Dans la rue, il est resté immobile. Sans raison apparente. Il s'est remis à marcher de façon plus hésitante et s'est arrêté à la terrasse d'un café. La mer, de l'autre côté du boulevard, lui est apparue comme un bouillon de brouillard bleu. Il a commandé un campari soda et l'a siroté en petit tueur à gages

qu'il était. À neuf heures du soir, N.I.S. Sassayag avait bu son deuxième campari soda. Il lui restait assez de monnaie pour le repas du soir.

Au bout du boulevard, il a repéré les nappes rouges d'un restaurant. Il faisait encore chaud mais, une fois installé, une brise venue du large l'a détendu. Les couleurs de la ville nocturne naissaient les unes après les autres et se miraient sur les franges noires de l'eau. Il souriait. Un moment magique.

Un jeune homme aux dents blanches - c'est ce qu'il arrivait à distinguer dans ce visage - lui a renvoyé son sourire. Il marchait le long du restaurant, qui était bordé de bacs remplis de fleurs à la hauteur des tables. Le garçon se promenait. Il aimait prendre le frais assurément. Son visage épanoui apparaissait et reparaisait entre les pots de géraniums.

Sassayag a mangé plus vite; il devenait presque haletant; des yeux neufs, des yeux vivants remplaçaient ses yeux sans lentilles comme si le promeneur qui revenait sans cesse du côté des fleurs rouges, lui faisait retrouver une libido perdue. Il a payé l'addition et ingurgité une dernière gorgée de café. Le garçon aux allures de jeune Maure repassait. François s'est levé de table et l'a suivi. Ce n'était pas pour entendre le son de sa voix...

Ils étaient dans un morceau d'ombre de la rue. Quand il a adressé la parole à ce corps élancé, le nom de Nokad l'a ramené à la réalité. Sa figure a changé. Le garçon n'offrait pas ses charmes; il venait transmettre un message; il montrait même de l'impatience devant sa lenteur à voir l'évidence. Nokad faisait savoir que le lendemain, à neuf heures, dans le car qui menait les touristes aux ruines d'Éphèse, un de ses agents le renseignerait sur les allées et venues de Bernard, sa victime désignée

parmi le gang des Cubains. Le dragueur québécois a rentré ses plumes et jugé plus pratique de parler argent.

- J'ai besoin d'argent. On m'a tout volé, les clefs de ma valise...

Le commissionnaire l'a coupé.

- Il y aura de l'argent.

- Attendez!

Les dents blanches ont disparu dans la nuit claire du bord de mer.

Deux pas plus loin, appuyée nonchalamment sur l'aile d'une auto, une femme avec des lèvres violettes lui a parlé. Il a prétexté le manque d'argent pour rebrousser chemin.

* * *

Quand il a ouvert la fenêtre, au matin, la lumière lavait la ville de sa laideur. Un jasmin invisible mêlait ses effluves à des odeurs citronnées et à celles de la mer. Personne ne l'épiait ni sur les balcons ni sur les toits où le linge qui séchait, colorait le ciel de jaune, de rouge et de vert. Un second moment...

Son regard s'est porté sur sa poitrine, couturée et galeuse par endroits, cette chair qu'un jour des Cubains à la peau lisse et basanée laveraient avec de l'acide ou badigeonneraient d'essence pour la brûler... En proie à des spasmes, il s'est recouché, le coeur sur le point d'éclater. Plus tard, il tenait la lame du couteau, à plat, pressée contre son pénis érigé et il fermait les yeux. Au moment de l'orgasme, le téléphone a sonné comme du fer-blanc fêlé. Il a repris conscience. On l'appelait de la réception pour le réveiller. Il était sept heures et demie.

Une blessure s'était rouverte. L'instinct vital a repris le dessus. Il a soigné la plaie sanguinolente. Une faible brise lui a rappelé la mer et le

jasmin. Il a remis, encore humide, la chemise noire. Il l'avait lavée avant de se mettre au lit.

Il a descendu les escaliers gris et sales. Il n'a dit bonjour à personne. Comme un touriste québécois qui voudrait, incognito, qu'on le prenne pour une vedette. Assis à une table en teck, au milieu d'autres tables en teck qui occupaient une salle exiguë près de la réception, il a pris son petit déjeuner dans un rayon de soleil. Il buvait son café quand on a klaxonné devant l'hôtel. Deux autres clients se sont précipités avec lui pour une excursion vers les vieux murs d'Éphèse. Une autre ville dont les habitants n'existent plus.

Sur la banquette du fond - c'était un minibus de quatre rangées de sièges - , François clignait des yeux, les forçait, les ouvrait tout grand pour discerner la dizaine de personnes embrouillées devant lui. Qui lui remettrait le message et surtout, l'argent ? Cette excursion et le dîner de la veille l'avaient mis à sec.

Tout à coup, une femme s'est détachée du groupe. Très mince. En pantalon. Arrivée devant lui, elle s'est penchée pour regarder par la fenêtre, mais c'était lui qui l'intéressait. Elle s'est assise, légère comme une plume, contre sa cuisse, à sa droite.

- Il faisait trop chaud là où j'étais, a-t-elle dit en anglais.

- Ah! a-t-il répondu dans toutes les langues.

Un Ah! de commisération, d'ennui ou même d'exaspération. Ce manège compromettait sa rencontre avec l'envoyé de Nokad.

- Vous êtes Américain ? a-t-elle demandé dans la même langue.

- Ah! ...non.

- Australien ?

- Non. Canadien.

- Ah! dit-elle. Beaucoup de Canadiens dans la région, cet été. Il y en a même un qui tuerait des jeunes garçons. *No! Not little boys, but young men!* ajoute le manuscrit de Jude. Pour l'effet *reality*...

- Ah! oui ?

- Il les tue dans les bosquets, dans leur chambre...

- ...

- Vous ne dites rien ?

- Qui vous a dit cela ?

- On le raconte. Mais l'enquête n'est pas terminée.

Il a répliqué en imbécile imprudent que les trafiquants de drogue allaient étouffer l'affaire. Mais elle ne s'est pas trop étonnée.

- C'est une affaire de drogue ? Comment vous le savez ?

Leur enquête réciproque piétinait. Cela s'entendait. Mais ils parlaient des mêmes événements. D'affaires qu'ils savaient macabres, l'un et l'autre.

Le Canadien a soulevé les épaules et fait un geste d'ignorance ou d'indifférence.

Elle a ouvert son jeu.

- J'ai vu une photo de vous.

Son visage découpé au couteau s'est assombri. Il avait détruit celles qu'il avait prises à Sainte-Sophie. Où l'aurait-on photographié ? et quand ?

- Impossible. Vous avez vu quelqu'un qui me ressemble. La photo de mon sosie.

Il s'est tourné vers la fenêtre.

- Non. C'est votre photo que j'ai vue.

Il a changé de tactique et lui a demandé où il avait été photographié ?

Elle a remonté ses lunettes de soleil, réajusté autour de son cou un énorme collier de corail et, après avoir pris le temps d'écouter le guide décrire les champs d'oliviers et vanter le vin du pays, elle a répondu d'un ton de souveraine que c'était dans la basilique Aghia Sofia, à Istanbul.

L'autocar avait stoppé. Ils étaient arrivés. Dans les mouvements causés par la descente des passagers, François a voulu savoir si elle connaissait Nokad. Oui, elle le connaissait, mais les homophiles ne lui plaisaient guère, et elle s'est pressée pour rejoindre le guide.

Cette rencontre n'était pas de bonne augure. François, les yeux plissés ou hagards, traînait derrière le groupe. Où était ce messenger ? Qui était cette femme au collier ? Elle avait vu des photos qu'il croyait avoir détruites. Quand avait-on remplacé son film par un autre ?

Devant lui, en plein soleil, une pierre bordait une rue de l'ancienne Éphèse. La chaleur et une lumière intolérable le faisaient vaciller; le balancement de son corps traduisait son vertige où les colonnes des temples bougeaient, où tremblaient les murs, les fontaines, les socles des statues sans tête ou démembrées. Il était sous le coup d'une insolation, qui lui travaillait le corps sous les paupières, à travers les pores de la peau, avant d'attaquer... Le guide s'en est aperçu. Il s'est approché pour demander s'il était malade. François a souri comme lorsqu'on voudrait, ennuyé par des questions, aller pleurer à l'abri des regards sous un arbre ou dans sa chambre. Et cette femme aux cheveux courts, aux bras nus, bronzés, qui lui tenait la main, lui prodiguait des conseils, des encouragements...

- Vous aimerez cette visite. Mon frère est venu ici, l'été dernier. Il en parle à longueur de journée. Et vous savez, a-t-elle ajouté sur le ton de la confidence, Nokad, je le connais très bien. Vous m'avez vue avec lui, à Istanbul. Venez, suivez-moi, on ne peut pas parler ici.

À quel saint se vouer, quand le soleil, les femmes et leur frère se conjuguent pour désespérer un homme, fût-il assassin? Et le guide demandait leur attention. Le Canadien n'avait pas l'air si malade après tout; il parlait avec la fille au collier, Alexandra qu'elle disait s'appeler. Mais si Nokad ne lui plaisait pas, pourquoi lui a-t-elle dit qu'elle le connaissait bien ?

Ils marchaient tous les cinq, Alexandra, son collier, ses cheveux, son pantalon et François Sassayag, en suivant, en accompagnant ou en précédant le petit groupe qui devenait quelquefois plus nombreux à cause d'autres touristes qui s'approchaient pour écouter les réparties du guide sur le passé glorieux du pays turc. Alexandra en paraissait agacée. Dans le quartier des maisons closes, elle est devenue de plus en plus réticente à continuer la visite avec ces olibrius, qui lui donnaient la nausée.

- Arrêtons-nous.

Cela dit avec un tel ton de prima donna que François s'est retrouvé assis sur un banc creusé dans la pierre, qui devait servir de couche aux citoyennes de la ville fantôme. Un lézard s'est enfui. Elle s'est relevée et l'a entraîné.

- Plus loin, il y a d'autres chambres. On y trouve des graffiti.

- Je suis fatigué, répétait-il.

Ses blessures avaient recommencé à saigner.

- Qu'est-ce que vous avez là ?

- Rien, a-t-il répondu.

Il mentait effrontément et Alexandra continuait à le traîner vers la chambre aux graffiti. Mais il était aux aguets, car lorsque cette jeune femme au collier s'est retournée et l'a regardé dans les yeux, il a vérifié (nous l'avons tous remarqué) si le couteau était à portée de sa main. Quand il s'est précipité sur elle, il l'a entourée d'un bras et a tiré le couteau. Alexandra s'est mise à crier.

- Ne me tuez pas. Je l'ai!

- Qu'avez-vous?

C'était trop tard. Il l'a transpercée au moment où elle sortait de son sac ce que moi, j'aurais pris pour une arme à feu! Il l'a frappée par deux fois sous le sein gauche. En un éclair. Elle s'est abattue sur le sol, mais s'est redressée, une liasse de billets de banque à la main. L'argent, qu'elle disait en râlant, l'argent de Nokad...

- Mais dans le bus, vous n'avez...

- Les Cubains...

Nous imaginons ses spasmes de plus en plus courts. Sassayag pétrissait de sa main droite le manche du couteau, mais avant de lever le bras sur elle pour une troisième fois - ah! de quelle chienne d'audace ce chien savait user -, il a demandé où se trouvaient les photos de Sainte-Sophie!

La pauvre répétait *hospital, hospital*... Il allait la percer encore un coup, quand une balle a sifflé à son oreille et s'est logée au milieu du front d'Alexandra.

On a marché derrière l'assassin. Il était debout et cherchait où cacher son crime. Deux hommes sont arrivés et le premier lui a demandé en

anglais s'il avait l'argent. Sassayag l'avait déjà arraché des mains de la mourante. Il n'a pas répondu. Comme pour gagner du temps.

- Vous vous entre-tuez maintenant? a commenté l'autre en français, d'une voix gutturale et avec un accent espagnol.

Les plaies de François saignaient de plus en plus. Il s'est assis. Les deux hommes ont rangé leurs armes. Celui de gauche lui a dit de les attendre. Il fallait d'abord se débarrasser d'elle. Celui de droite a ajouté, en anglais cette fois, qu'ils allaient la jeter dans un puits et revenir.

Plus de doute, il avait affaire aux Cubains. Il les a retenus. D'un seul souffle, il a dit qu'il cherchait Bernard pour travailler avec lui, avec eux. Il ne voulait tuer personne...

L'assassin essayait de sauver sa peau. Les Cubains ont arrêté de traîner le cadavre.

- It makes sense, ont-ils reconnu d'un commun accord.

Celui de droite a trouvé logique que le Canadian killer laisse tomber Nokad, maintenant qu'il avait tué sa femme.

- Sa femme ? a bégayé François.

- Vous ne le saviez pas? a demandé la voix de gorge.

L'argent de Nokad dans les mains, l'assassin québécois ne répondait plus.

- On revient, a dit celui de droite.

Ils sont disparus en contournant l'angle d'un mur. Les pieds d'Alexandra les suivaient.

Avait-il le choix? Il ne pouvait combattre à la fois les Cubains et Nokad. De toute façon, il a perdu connaissance sur une mosaïque qui imite

encore aujourd'hui un tapis persan. Un jeune garçon y transperce avec son épée le coeur d'un homme à la barbe noire.

* * *

Les Cubains ont lavé ou maquillé le sang répandu à Éphèse. Au milieu d'embûches policières et militaires, ils ont fait passer leur nouvel associé, peu sûr, ils le reconnaissaient, à travers les frontières.

Le lendemain du meurtre d'Alexandra Romanow, les gardes-côtières de Kushadasi ont signalé, à sept heures et demie du matin, le départ d'une vedette rouge et blanche battant pavillon de la marine canadienne. Elle mettait le cap sur l'île grecque de Samos. Sur le pont, N.I.S. Sassayag, dans un survêtement gris clair et la poitrine surbandée de pansements étanches, se faisait traduire par ses nouveaux amis la une de trois journaux turcs.

UN CADAVRE DANS UN PUIT

LA DROGUE TUE DANS EFES

LA FEMME D'UN CAÏD DÉPECÉE À COUPS DE COUTEAU

Des marins ont apporté du café turc. Un vrombissement de moteurs leur a fait lever la tête. Un hélicoptère fonçait droit sur eux; sa mission, comme l'ont rapporté les journaux, était d'abattre un dangereux trafiquant, un serial killer inverti. On a lancé le café turc à la mer grecque et le bateau a mis le cap vers une caverne qu'on a vu s'approcher sous un rocher surplombant les eaux turquoises. Les marins y ont jeté l'ancre. L'hélicoptère a fait deux ou trois tours de reconnaissance avant de retourner, bredouille, vers l'intérieur des terres.

* * *

Sur les quais de Samos, le lendemain, à six heures du soir, François Froiban, alias N.I.S. Sassayag, attendait en chemise rouge, depuis trois heures, un bateau qui tardait à cause du mauvais temps. Il avait appris d'un jeune touriste bavard que, la veille, un Québécois, nommé Bernard, avait quitté l'île pour Patmos, plus au sud.

Jusque là, les Cubains l'avaient laissé à lui-même et testaient sans doute sa loyauté. S'il tenait sa parole donnée à Nokad et tuait Bernard, on le saurait, et on l'abattrait. De toute façon, si jamais Nokad décidait de se venger de l'homme qui avait égorgé son épouse, mieux valait ne pas être dans les parages.

Le ferry-boat s'est amarré vers les sept heures. Une fois la masse des arrivants débarquée et répandue dans le port, François est entré dans les flancs du navire avec un bagage bleu qu'il avait acheté avec deux ou trois chemises le matin même pour remplacer le sac noir, perdu durant sa fuite en mer. Il cherchait à tâtons un escalier pour monter de la cale aux ponts supérieurs.

- Des lunettes, câlisse! J'achète des lunettes à Patmos, tabarnac!

Des passagers, derrière lui, l'ont entendu sacrer, ils l'ont juré, malgré le tintamarre des autos et des camions qu'on chargeait à bord.

Il est allé sur un des ponts-promenades, du côté du soleil couchant, et s'est assis sur une chaise de plastique orangé. Le vent était tombé et la mer presque calme. Quelque temps après, il s'est relevé pour retourner dans la salle d'attente qui ressemblait à un énorme wagon de chemin de fer. Un garçon s'est approché avec une mallette noire, lui a pris la main et l'a

reconduit sur le pont où il est resté à côté de lui. François a reconnu Slim, le Turc de la mosquée, blessé d'une balle six jours avant, à Istanbul.

Il parlait difficilement quelques mots de français et d'anglais. Devant la mer qui devenait de plus en plus sombre - le navire avait quitté Samos depuis une heure - , il lui a décrit la colère de Nokad qui vengerait sa femme; il croisait les mains sur son coeur, faisait glisser des larmes de ses yeux et pointait du doigt le coeur de l'assassin, comme pour le percer d'un poignard. Au bout d'un moment, François ne l'écoutait plus; il s'était assoupi. Mais pas tout à fait.

Le jeune Turc avait une arme à feu. Il a vérifié si elle était chargée. Il a sorti de sa mallette des photos qu'il a glissées dans le sac bleu. Il cherchait aussi autre chose. Il a trouvé deux petites clefs identiques accrochées dans un anneau. Il les a examinées attentivement et les a déposées, à leur tour, au fond du sac de François qui, les yeux entrouverts, suivait son manège. Sa mauvaise vision ne l'empêchait pas de distinguer ni la forme des objets ni les mains qui allaient d'un sac à l'autre. Il a refermé les yeux. Ces photos ? Celles de Sainte-Sophie, dont avait parlé Alexandra ? Et les clefs ? Ce garçon avait pu les voler à Izmir, avec les chèques de voyage, mais pourquoi les rendre ? À moins qu'il ne travaille pour la police ou, serait-ce Dieu possible, qu'il ait eu pitié de ce grand brun aux longues jambes qu'il avait vu pour la première fois en vendant des pains devant le mausolée du sultan Soliman ? C'était chercher trop loin; c'était trop long à penser. Et si tout simplement il cherchait à l'amadouer pour le compte de Nokad qui voudrait le suivre à la trace ?

Le navire continuait sa route dans les embruns. Vers minuit, il est entré dans le port de Patmos. François n'a cherché ni hôtel ni pension chez

l'habitant. Il a aperçu des tables de guingois dans le sable, sous les arbres, près de la mer. Le jeune Turc le suivait comme une ombre.

Ils se sont attablés là où il y avait le plus de lumière. Il a commandé du poisson grillé et du vin résiné. Au troisième verre, Slim s'est endormi et lui, il racontait sa vie au serveur en chemise blanche qui buvait avec eux. Le Grec parlait français et s'étonnait des expressions de Sassayag.

- Tu es Québécois?

On l'a appelé du restaurant qui se trouvait plus haut, de l'autre côté de la route. Avant de les quitter, il a dit que la veille, il avait servi un Québécois qui voyageait lui aussi avec un Turc.

François s'est servi un autre verre. Sans poser de questions, il avait appris ce qu'il voulait savoir. Le mari d'Alexandra ne l'avait pas devancé pour rien. Il voulait l'éliminer. En mangeant comme lui au bord de la mer, il avait décidé de son sort avec le Bernard que, deux ou trois jours avant, il voulait faire assassiner. Et sans doute que dans l'ombre, des forces policières attendaient aussi le lever du jour.

Quand le serveur est revenu, le Canadien a sorti son passeport et lui a demandé si le restaurant avait une chambre pour eux. Il restait une pièce avec deux lits dans un appentis.

- Attendez-moi sur la route. J'enlève les nappes, je range, et je vous rejoins.

L'eau noire de la mer ne bougeait pas. Des ampoules accrochées à des fils électriques se croisaient au-dessus de la grève. Les tables peintes en bleu semblaient s'enfoncer encore plus dans le sable quand le garçon renversait sur elles les chaises de bois. Il était deux heures du matin. Une auto a freiné, du côté du port.

Il a placé sous son bras le paquet de nappes à carreaux verts et blancs qu'il avait mis de côté sur un baril crevé. Ses deux clients l'attendaient sous un lampadaire éteint. Il leur a fait signe. Ils l'ont suivi jusqu'à l'arrière de la cuisine dans une pièce blanchie à la chaux. Il a laissé la clef sur un banc près de la porte et est reparti sans un mot. Il paraissait si gentil, comme tous les serveurs des pays du sud, qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

Slim s'est couché tout habillé sur un des lits de fer. Tourné contre le mur, il s'est endormi. François a éteint l'ampoule qui servait de plafonnier et s'est étendu sur l'autre lit.

Il ne fermait pas les yeux; il attendait. Au bout d'une heure, il s'est levé, a pris le sac bleu qu'il avait déposé sur la chaise de métal et l'a placé près de son oreiller. Il a frotté une allumette d'un carton, trouvé au coin d'une table près de la mer. Il l'a approchée d'un reste de bougie fiché sur le rebord de la fenêtre. Il a ouvert son sac et en a sorti les photos. Gabriel et lui à Sainte-Sophie. Un papier en est tombé. Des mots y étaient écrits en turc.

L'autre a bougé sur son lit, mais ne s'est pas réveillé. François l'a regardé, les yeux exorbités. Il a enlevé sa chemise, arraché les pansements collés avec du diachylon sur sa poitrine et les a jetés dans le panier de plastique sous le lavabo. Il a éteint la bougie, fourragé encore dans le sac et en a tiré un couteau. Il s'est approché du dormeur, s'est arrêté contre le montant du sommier et a égorgé le garçon. D'un seul coup. Il a essuyé la lame avec le drap et glissé le couteau dans la fausse ceinture qu'il a remise dans le sac.

Il sortait avec son bagage quand on a allumé. On l'a repoussé en braquant sur lui un silencieux. C'était Nokad qui le prenait à la gorge, sautait sur lui et le renversait sur le cadavre, en jetant son revolver sur l'autre lit. À genoux, il pesait de tout son poids sur les jambes de Froiban qui essayait de lui expliquer qu'il sortait pour aller le trouver... Nokad a sorti de son coupe-vent rouge deux paires de menottes et lui a attaché les poignets à la tête du lit.

- J'ai tué Slim, parce qu'il m'a dit qu'il travaillait pour les Cubains...

Nokad, impassible, a pris le couteau dans le sac bleu - il savait où le trouver - et a découpé, déchiré le pantalon de François en lui tailladant la peau.

- Je ne savais pas qu'elle était ta femme!

Il criait.

- Elle n'avait rien dit...

- Sale pédé.

Nokad n'a rien dit de plus en le dénudant, lui entaillant les narines, lui écorchant les bras... Une main sur sa gueule, il lui a écarté les cuisses et gravé avec la pointe de la lame des signes de croix ou de rage dans... François ne parlait plus; François ne criait plus.

On a frappé deux coups sur le battant de la porte restée ouverte. Nokad s'est figé. Il s'est retourné. Dans l'embrasure, un homme aux longs cheveux. Il lui a souri et laissé le couteau où il l'avait planté. Il s'est rincé les mains au lavabo d'où, d'un signe de tête, il a montré le silencieux sur le drap blanc.

- À tout à l'heure, Bernard.

Il l'a laissé entrer dans l'appentis et en sortant, il s'est dirigé du côté de la mer. Il n'a pu apercevoir un touriste qui rentrait de la ville aux petites heures du matin. On lui avait donné un lit sur le toit, mais il s'est trompé de porte et au lieu de prendre l'escalier qui menait à la terrasse tout en haut, il a pénétré dans la chambre où Bernard s'acharnait maintenant sur le corps en charpie de François menotté au lit par-dessus le jeune Turc, mort, les yeux grands ouverts. Le revolver avait été déplacé et laissé sur le banc de bois, à gauche de la porte.

Le touriste a pris l'arme et tiré une balle dans la nuque du sadique qui s'est écroulé sur le sol de ciment. Il a regardé le silencieux au bout de son bras. Hébété, il a reculé vers les lueurs du matin. Sorti de la chambre, il a contourné le restaurant, traversé la route et descendu sur la plage où les tables s'enfonçaient dans le sable. Il a regardé l'eau grise de la mer. Les feuilles des arbres tremblaient sous le vent qui commençait à souffler. L'air de moins en moins gris étranglait les troncs des platanes qui ne s'élevaient plus dans le ciel. Pendant un moment, l'homme, qui avait l'allure d'un étudiant, s'est plié en deux, une main agrippée au ventre. Quand il a pu se redresser, il a lancé le revolver sur le pont d'un bateau ancré à quelques mètres de la rive.

Quelqu'un est sorti, avec un coupe-vent rouge, une arme au poing, qui a appelé :

- Bernard ?

Dans son attitude, dans sa façon de détacher les deux seules syllabes, on le savait revenu de tout. Est-ce ainsi que dans la nuit on appelle ses complices ? L'étudiant s'est approché de la mer. L'aube allait poindre; le ciel changeait de couleur. Apparaissaient le bleu de l'eau, le jaune et le

blanc des cordages, le vert des arbres, les formes nickelées des voiliers. L'homme du bateau lui a crié, en anglais, de ne pas avancer. Mais il a continué à marcher; il avait déjà les pieds dans la mer. Sur le pont, le coupe-vent rouge tendait toujours son bras armé en le soutenant de l'autre main, au poignet.

- Don't move! Go back!

Il s'est arrêté. Des autos freinaient sur la route. Il ne s'est pas retourné. Le tireur en reculant contre le mur de la cabine a tourné la tête et crié aux gens du yacht, invisibles.

- La police!

Il a braqué son arme sur l'imbécile qui avait repris sa marche dans la mer. Il a levé le cran de sûreté. Il a tiré. Des rayons lumineux l'avaient aveuglé. Il est tombé, tué par un policier. L'autre, dans la mer, avançait toujours; il continuait à longer le bateau. Arrivé à la proue, il a regardé au large. On lui criait des mots dans une langue qu'il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Il s'est enfin retourné.

On a fait démarrer les moteurs. D'une écoutille, des marins ont visé un des réflecteurs allumés par les policiers. Inutile, dans le soleil du matin, le projecteur a éclaté en mille reflets. Ils en ont raté un deuxième. Des cris. Des menaces.

Le jeune touriste regardait l'île. Et il s'est glissé dans la douceur de l'eau. Il s'appelait Jude.

JE M'APPELLE JUDE

À Bursa, dans un pays de montagnes, à plus de 200 kilomètres d'Istanbul, un jeune homme était monté dans le car pour Izmir et avait réveillé François pour s'asseoir à côté de lui. Il s'était levé pour le laisser passer. Le garçon en t-shirt noir s'était excusé en anglais; il lui avait montré son billet qui portait le numéro du siège près de la fenêtre. Il portait au poignet gauche un bracelet en lanières de cuir avec une feuille d'érable et une fleur de lys accrochées à un cordon bleu. Une fois installé, il avait tiré sur le cordon et l'avait cassé d'un mouvement sec. Pendant un moment, il avait semblé chercher dans quelle poche de ses shorts il le mettrait, et l'avait laissé tomber. Le grand blessé, malgré ses pauvres yeux, avait tout vu. Il s'était penché pour le ramasser, mais une douleur au côté l'avait fait pâlir. Son voisin lui avait demandé en français, puis en anglais parce qu'il ne répondait pas, s'il était malade, si tout allait bien. François avait souri et dit que ça allait mieux; il s'était blessé la veille en plongeant dans la mer de Marmara à son retour de Hisarlik, vous savez, l'ancienne Troie...

François Froiban s'est arrêté, a repris son souffle et convaincu que le jeune touriste était québécois, il lui a demandé s'il était de Montréal ou de l'Abitibi.

- C'est à cause de la fleur de lys ?
- Oui, et je vous ai entendu parler.
- Vous êtes Français?
- Non. Je suis né à Montréal.

- Je parle trop en québécois?

- Mais non. Trouvez-vous que je parle trop français?

Le Québécois ne savait trop comment répliquer. Il s'est tourné vers le paysage. Ils longeaient de hautes falaises presque rouges. Il s'est retourné pour dire qu'il venait de Pont-Rouge dans les Laurentides. Le blessé de la mer de Marmara a inventé séance tenante qu'il n'était pas né à Montréal, mais à Ferme-Noire, en amont de Pont-Rouge sur la rivière du Lièvre. Les deux indigènes de cette vallée miraculeuse se sont souri comme s'ils étaient déjà à la claire fontaine.

- Je peux demander pourquoi tu t'es débarrassé du fil bleu ?

- On vous a déjà donné un cadeau que vous n'aimiez pas, cinq minutes après vous avoir connu ?

- Non. Mais pour le garder, ça dépendrait du garçon qui me l'offrirait, a dit François en baissant la voix sur le mot garçon.

- Vous les voulez ? a demandé son voisin en ramassant le lys et la feuille avec le cordon bleu.

- Non, non, je n'aime pas ça plus que toi.

Et il a avancé la main sur le poignet qui tenait les breloques de laiton et de corne jaunies... Elles sont tombées de nouveau.

- Comment t'appelles-tu ? a demandé François.

- *Il s'appelle Jude*, a-t-il dit en accentuant à la française les e muets.

- De qui parles-tu ? Du garçon du bracelet ?

- Non. C'est moi qui m'appelle Jude, et c'est mon Français d'hier, qui répétait *Il s'appelle Jude!* en buvant son vin rouge et en me regardant les yeux tout écartillés.

- C'étaient ses jambes qui étaient écartillées, non ? a badiné le professeur qui, rappelons-nous, avait dormi durant tout son voyage selon le roman de Jude.

Jude a levé les épaules, et il a récité comme une leçon apprise que ni les yeux ni les jambes ne s'écartillaient mais que, du moins au XVIIe siècle, dixit le Larousse, les uns et les autres s'écarquillaient.

- Et nous au Québec, a-t-il continué, parce que nous n'aimions pas les sons de ce **carquille*, nous avons dit écartiller les jambes et nous avons aussi écartillé les yeux, a-t-il terminé en les ouvrant tout grand et en écartant ses genoux dont le droit a touché le gauche de son voisin qui lui a frôlé le genou du doigt et de la main avant que le sien ne reprenne la place convenable ou convenue qu'il doit garder dans les transports en commun selon les critères extrême-occidentaux.

On marivaudait.

Ils se sont enfin tu. Un moment. De grands champs de blé mûr, de blé blond, de blé doré avaient succédé aux arbres verts et aux montagnes rousses.

On a remis ça.

- Le garçon de la corde bleue, il était avec le Français ?

- Oh! non. Le Français est retourné à son hôtel pour le reste de la nuit. Je ne peux pas dormir avec quelqu'un dans mon lit.

- Même si tu l'aimes? a demandé François.

- Je ne sais pas. Je n'ai jamais aimé personne. Je veux dire, l'aimer vraiment. Pour l'adorer et le servir.

Ils ont ri, et François s'est tenu le côté gauche.

- Ça fait encore mal ?

- Pas trop... C'est quand je ris, ou que je me penche pour ramasser des fleurs de lys...

- Celui du bracelet, je l'ai rencontré tout à l'heure à Bursa, au terminus d'autobus. On ne pouvait pas le manquer, le drapeau canadien au dos du t-shirt et celui du Québec sur la poitrine. C'est lui qui m'a parlé. Il allait sur Ankara, pour aller en Cappadoce.

- Un cadeau d'adieu ?

Pensif, Jude a répété que oui, c'était un cadeau d'adieu. Sûrement un adieu. Il ne voulait pas le revoir. Trop voyant. On ne portait pas son pays sur son dos. Si on le quittait, il fallait le laisser où il était.

- Tu ne veux pas retourner au Québec ?

- Pour retourner dans sa patrie, il faut d'abord quitter son pays, a dit Jude sur le ton d'une sentence.

- C'est un beau nom, Jude, a enchaîné François.

- Merci, a dit Jude.

Sans doute à la place de ses parents.

- Tu fais quoi, comme études ?

- Mon cours de droit, mais je veux...

Il s'est repris. Il voudrait écrire. Il cherchait le moment ou une raison pour le faire. Peut-être un lieu approprié; il a roulé les R en disant le mot. Ça ne faisait pas sérieux, mais un jour, il écrirait.

François a demandé à brûle-pourpoint comment il décrirait son visage. Défiguré ? Éraflé ? Qu'est-ce qu'un lecteur comprendrait ou aimerait le mieux ? Écrire qu'il n'a plus de peau sur la joue gauche ou la dire enlaidie, avec des plaies qui allaient suppurer ?

Jude l'a arrêté.

- Je peux vous tutoyer ?

- J'aimerais. Oui.

Jude a penché la tête vers lui et l'a presque appuyée sur son épaule.

- Ce n'est pas ton visage que je vois. C'est ton corps, tes jambes.

Il est resté ainsi, sans bouger, pendant un moment, les détaillant des yeux.

- En les regardant, je me dis que ta bouche, au milieu de ton visage, haché comme à coups de couteau, proposera peut-être qu'on se rencontre ce soir, à Izmir.

Sur le visage tuméfié, la joue droite, encore lisse, s'est détendue, a souri, avant de devenir préoccupée ou déçue.

- Jude... Pendant les deux ou trois jours qui viennent, j'ai des problèmes à régler.

- Je pourrais t'aider ?

- Vaut mieux pas. On m'a volé ma valise et pour la récupérer, je dois... C'est compliqué à dire.

- La police ne fait rien ?

- Oh! non. Il ne faut pas, justement.

- En Turquie, tu penses faire des arrangements avec des voleurs!

Il n'en revenait pas.

- Tu me crois dans une gang de Hell's Angels ?

- Non. Tu ne voyagerais pas en autobus. Mais...

Il ne savait pas quoi dire. François l'a presque supplié de lui faire confiance. Il avait un compte à régler avec un Québécois qui l'avait laissé tomber au début de son voyage. C'est pour ça qu'il devait rester seul deux ou trois jours.

- Tu as besoin d'argent ?

- Oui...

Mais il s'est repris.

- Ne t'en fais pas. Ce soir, je rencontre quelqu'un qui doit m'en prêter ou même m'en donner. C'est sûr. Dans trois ou quatre jours, je passerai au moins une semaine à Patmos... Tu vas dans les îles grecques ?

- Pas tout de suite. Je pars pour Bodrum, cette nuit. C'est plus au sud.

- Bodrum... J'ai pensé y aller. J'aime ce nom. Mais cette histoire de valise a tout retardé. Après Bodrum, je voulais remonter la côte en bateau et faire les îles : Kos, Kalymnos, Patmos...

- Tu sais, a dit Jude après un certain silence, je ne resterai pas longtemps à Bodrum. Je pourrais être à Patmos dans quatre ou cinq jours.

- Par bateau ? Ça m'étonnerait.

- Il y a l'avion.

- Tu n'as pas de problème d'argent, toi, a presque chuchoté le trafiquant inconnu. Mais il n'y a pas d'aéroport à Patmos...

- Je trouverai un bateau. On est en pleine saison. Je suis sûr qu'il y aura un grand et beau navire pour m'amener à Patmos dans quatre jours.

Et il a ajouté, sans rire, comme si ça allait de soi, qu'il avait souvent désiré rencontrer le Lucifer en noir et blanc de son livre d'Histoire Sainte. Voilà, c'était arrivé.

- Tu parles de moi ? Je ressemblerais au diable ?

Était-il flatté ou scandalisé ?

- Quand j'étais plus jeune, je rêvais qu'il m'apparaissait en pleine nuit et me disait de le suivre.

- Suis-moi, a repris François en écho. Mais je ne suis pas le diable, a vraiment chuchoté notre assassin.

Jude ne l'a peut-être pas entendu.

- Le démon te ressemblait un peu, a-t-il continué. Il avait des jambes et un cou comme les tiens.

François s'est esclaffé.

- Ne ris pas, c'est presque vrai. Dans mes rêves avec lui, je donnais un coup de talon et je volais au-dessus des toits. Quelquefois, je prenais mon élan du bout du pied...

- Les démons empêchent de voler tout court, a dit François pour dire quelque chose.

- Et les anges ? Ils gardent leurs ailes pour eux, quitte à nous les arracher, a répliqué Jude qui semblait avoir une dent contre les anges.

François pensait plutôt à lui-même.

- Tu as décidé ça, en entrant dans l'autobus, que je ressemblais aux images de ton Histoire Sainte?

Et il est resté les yeux dans le vague avant de dire, comme poussé par une force qui venait de plus loin que sa mémoire d'enfant, qu'on ne trouvait jamais chez les autres ce qu'on avait rêvé d'être.

C'était la première chose sensée qu'il avait dite depuis longtemps. Mais Jude croyait à ses rêves.

- Je n'ai rien décidé en entrant dans l'autobus. J'ai pris cette place, tu m'as parlé et j'ai senti qu'avec toi, je pourrais voler au-dessus des toits.

Il a laissé retomber sa tête sur le dossier en disant qu'il était idiot, mais les images de ses désirs, les mots qui sortaient de sa bouche ou de son ventre, ça l'apaisait. Il s'est tourné vers François et lui a parlé des

plaies de son visage, de son oeil plus bridé que l'autre, de sa mâchoire, de ses orbites; il aurait aimé vivre sous leurs regards, sous leur force...

Froiban ne le prenait pas au sérieux. Il ne croyait que les gens qui le manipulaient. Il a cherché à effacer ce qu'il entendait.

- Mes étudiants diraient que tu t'écoutes parler.

- Tu es professeur ?

François n'a pas jugé bon de répondre.

- Tu veux que je me taise ?

- Non. J'ai peur de ce que tu dis.

Réflexion étonnante, pour qui n'avait jamais peur de ce qu'il faisait. Mais la réplique de Jude a été désespérante, sinon désespérée.

- Je ne fais confiance à personne et pourtant, je m'en remettrais à toi. Comme une pierre où s'asseoir quand on ne peut plus tenir debout. Tu serais aussi un chemin où je pourrais marcher sans arrêt, sans être vu, quand la poitrine est devenue un mur impossible à franchir...

Il a éclaté de rire.

- Tu vas me croire fou! Et je le suis.

Et d'un trait il a ajouté que ce n'était peut-être que sexuel, mais il voulait le connaître.

François n'a pas réagi tout de suite. Puis il a répondu, avec une voix grave, et lente, que lui aussi connaissait mieux les hommes en les touchant. C'était la seule façon de voir s'ils avaient des antennes autour d'eux et s'ils étaient capables, en regardant la chair des autres et en l'apaisant, de déchirer leur propre sac de peau et d'ouvrir les bras à... À quoi pouvait-on ouvrir les bras quand on faisait l'amour dans les bras d'un homme ? Il ne le savait pas. À l'espace, peut-être; à des ondes de chaleur;

encore mieux, à la lumière qui traversait les crânes et les tenait rivés au Big Bang...

Il s'est interrompu, les yeux fixés sur les genoux nus de Jude.

- Tu es verbeux, a décrété l'étudiant en droit. Et moi aussi.

Mais il était content qu'il n'exigeait pas qu'on sache l'aimer, avant de faire l'amour.

Pendant ce temps l'autocar descendait vers la côte, vers la mer, vers Izmir illuminée. Jude prendrait son bus pour Bodrum au milieu de la nuit. François disait qu'on l'attendait dans un hôtel, près d'une mosquée. Après d'autres sottises ou des fulgurances de sauriens pour apprivoiser leurs désirs, ils ont convenu que s'ils ne se voyaient pas à Patmos, ils se rencontreraient à Athènes d'où, heureux hasard, ils devaient prendre le même vol, dix jours plus tard, pour Montréal. Et Jude s'est retrouvé seul. Comme une voiture qui dérape sur une autoroute et s'enfonce dans les rameaux verts qui entourent un marais.

JUDE ÉCRIT À BODRUM

De gros nuages défilaient devant les deux fenêtres de la chambre. Ils glissaient plus vite que le temps qui lui pesait. Jude était arrivé à Bodrum au lever du soleil. Il s'était rendormi dans son lit avec l'assurance d'une journée chaude qu'il passerait à la plage. Il était neuf heures du matin, et il faisait froid.

De l'autre côté de la rue, au dernier étage d'une maison, le battant d'une fenêtre rabattu contre un mur de crépi jouait sur ses gonds au gré du vent. Un coup plus violent et les carreaux auraient volé en éclats. Dans un bruit de vitre cassée. Mais il ne devait rien provoquer. Seul. Pour quelques jours.

Il n'était rien. Il ne se passerait rien. Il le voulait ainsi. Imaginer une vie, qui serait la sienne, où les choses arriveraient sans briser le cours du temps.

Aucun événement à Bodrum. Il le préférerait ainsi. Il éviterait les désagréments. Il se perdrait au milieu de la foule. Ne le dire à personne et n'avoir rien à dire. Se promener et passer inaperçu. Manger sans devoir commander la nourriture. Faire laver son linge en silence. Apprendre une langue sans la parler. Ne déranger personne. Ne pas souffrir de la solitude. Pourquoi ne pas mourir? La mort est facile quand on sait devoir retrouver dans quelques jours un inconnu dont on ignore le nom, mais dont on ne veut douter.

Dix heures moins dix. Assis dans un fauteuil de bois, il lisait. Le vent poussait les nuages. Des nuages gris. De longues nuées blanches. Des

taches dans des morceaux de bleu. Les maisons du village turc et la terre roulaient en plein été dans un ciel boursofflé. À la vitesse du vent qui balayait de pluie, quelquefois, la vitre des fenêtres.

Il attendrait que les jours passent. Il aurait voulu se blottir dans le temps, le sentir bouger. Comme un train qui s'ébranle. Se retrouver aujourd'hui même à Patmos quatre jours plus tard ou à Athènes dans neuf jours et revoir le Québécois au visage tuméfié. Impossible de sauter sur les marchepieds du temps et d'y modifier sa vitesse. Impossible de le doubler dans un train plus rapide. Quatre ou neuf jours passent vite. Mais il aurait voulu que tout cède et que s'ouvrent les portes des nuages! Aurait-il suffi d'ouvrir celle de la chambre ? Tout comme à douze ou treize ans, il n'avait pas de prise sur ce qui l'entourait. Il ne servait à rien de sortir. Il resterait empêtré dans ses rêves, livré à de subites absences. Nulle part où se souder à la vie comme en chemin de fer où dans l'ébranlement de la terre sont entraînés vers les gares de leur destin, sur les mêmes rails et tirés par la même locomotive, les lourds wagons, les fauteuils, les couloirs et le voyageur qui lit ses revues entouré de ses valises.

Onze heures. Le ciel se dégageait peu à peu. Il est sorti se promener le long de la mer. Pierre noire renflée de lumière, elle battait les rochers avec la monotonie enivrante du vent dans le désert. Il n'était jamais allé au désert... La mer rythmait le temps, additionnait des chiffres. Aujourd'hui est le premier jour. Demain, le deuxième. Les autres sont le troisième et le quatrième. Aujourd'hui pourrait être aussi le dernier jour d'un compte à rebours où la journée d'hier précéderait celle d'avant-hier et les autres d'il y a trois ou quatre jours. Le temps : un calcul. Des additions. Des soustractions. Que signifiait vivre avec le temps? S'en accommoder en le

divisant et en le quadrillant. Il n'en continuait pas moins son cours. Indifférent.

Ses souvenirs ? Ils suspendaient pour un moment la notion du temps qui passe, mais redisaient la fuite des jours et des années. Se souvenir des maisons de son enfance et de leurs couleurs perdues ne permettait pas d'accéder aux rouages du temps. Il le survolait sans le sentir vibrer à ses côtés, sans être soutenu par lui, emporté dans l'espace à la même vitesse que lui. S'il lisait quelques cadrans de son mécanisme, il n'entrait jamais à l'intérieur.

Il était plus simple de regarder la mer. Il avait presque oublié Patmos ou Athènes. Immobiles, l'attendaient la Grèce et l'homme dont il ne savait pas le nom. Il allait décider lui-même la date de son départ. Si le temps allait son train toutes portes fermées, c'était lui qui les verrouillait.

Le temps, s'il était mobile, l'était à la façon d'un problème d'algèbre quand, à l'école, tout se dénouait et que l'équation se vérifiait. Comme si s'ouvraient des écluses dans sa tête. Les lettres et les chiffres s'ordonnaient d'eux-mêmes au fond des yeux et dans le cerveau. Le coeur - serait-ce une âme ? - était entraîné par un courant qui était sans doute le mouvement du temps. Un ordre se présentait et se justifiait tout à coup. La solution algébrique ou mathématique était comme la main qui faisait ployer la branche pour que surgissent une vallée ou un coucher de soleil de l'autre côté du lac dans les forêts des Laurentides. Ah! s'il pouvait les voir à travers des arbres, contre la mer, d'un seul coup, sans bouger!

Il n'avait rien mangé depuis le matin et, assis à une terrasse, il buvait du scotch. Il ne se verserait pas un troisième verre. Il était lassant de s'émerveiller. Surtout quand l'ordonnance des choses se voilait de

symboles. Il ne pouvait toujours et partout ressentir le mouvement du temps qui lui est alors apparu aussi impassible que l'océan. Existait-il comme Jude, lui, existait, et les autres hommes, et la mer ? Sans doute. Mais en se dissimulant et suintant de partout comme la mort qui se cache et frappe au coeur, mais qui ne passe jamais. Non. Le temps n'avancait pas comme un train en marche. Il arrivait. Comme la mort ou la vie. On le sentait comme on sent le chaud ou le froid. Un jour, il provoquait le désespoir; le lendemain, il animait le courage. Le temps le plus constant, disait Einstein, est celui des trois cent mille kilomètres à la seconde que prend la lumière à se propager dans un espace. Le reste varie selon la relation de chaque être humain, sa vie durant, à la dégradation de son corps et Jude ajoutait cyniquement, selon sa perception de la vie des autres dont la durée, quelquefois, nous paraît si longue.

Il avait trop bu et il n'était qu'une heure de l'après-midi. Il est allé manger du poisson grillé dans un restaurant qui ne donnait pas sur la mer. Pour retourner à la pension, il a pris les rues qui montaient dans les collines et il a vu à la devanture d'un kiosque la une du *Herald Tribune*.

SAVAGE MURDERS IN ISTANBUL

FIVE CUBANS KILLED - ONE CANADIAN SUSPECT

Il s'était juré de ne lire aucun journal durant ses vacances. Il n'a donc pas acheté le *Herald Tribune*, c'était celui de la veille, mais il a vérifié s'il avait son passeport sur lui.

* * *

Dès l'aube, un ciel sans nuage. Par deux fois, entre quatre et huit heures, il s'était réveillé et avait soulevé le rideau pour regarder le temps. Il faisait toujours beau. Il a passé la journée à la plage.

Il cédait à l'empire du jour. Il s'astreignait à huiler la peau de son corps. Il le tournait sur le dos, sur le ventre, à intervalles réguliers. Il le gardait des grains de sable et de la poussière que charriait le vent. Il le mêlait à la foule, aux enfants, aux parents des enfants. Il ne résistait pas à l'imaginer bronzé quelques jours plus tard à Patmos, à Athènes, au Québec. Le soleil et le vent le séchaient comme une pâte feuilletée dont la mer et les huiles conservaient la fraîcheur.

Il n'écrivait pas. Il ne recherchait l'assentiment de personne. Il essayait de réfléchir au temps. Heureusement pour ses lecteurs, il n'y arrivait pas vraiment. Victoire des forces de vie sur les appétits de mort qui rongeaient ses pensées.

Le soir venu, la foule s'est rassemblée sur la promenade, autour d'un orchestre, devant la mer. Le soleil devenait peu à peu un cercle rouge aux contours francs, presque noirs, pendant que des nuages de soie grise s'éloignaient au son des trombones. Les mâts et les cordages d'un bateau de pêche se profilaient dans une lumière rougeâtre sur un horizon plus sombre.

Jude avait cru participer au mouvement et à la pérennité des forces de la nature, mais elles le narguaient et lui échappaient. Se faire dorer au soleil, admirer le crépuscule équivalaient à une reddition et ne permettaient pas d'entrer dans les arcanes du temps. Le retenir et le supplier de rester encore un peu, c'était oublier qu'il passe et doit passer. Jude devait refuser ces accords passagers et fallacieux.

Mais il regrettait ses angoisses du premier jour. Si elles n'apportaient pas de réponse, elles ouvraient la voie à de longs débats qui occupaient le temps. L'obsession était donc réapparue avec la nuit. Cela valait mieux.

Il espérait ne plus désirer. Se contenter de vivre seul et se coller à la vie comme le lierre épouse la pierre et mêle ses sucres végétaux à sa porosité. Prendre plaisir au passage du temps et courir avec lui dans les temps qui courent. Si la condition humaine se résumait à le subir, il fallait renchérir sur elle et se fondre à lui pour être animé de son souffle dans la durée des êtres, des choses et de l'espace. L'enfant qui s'ennuie, immobile, voudrait mourir, sachant sans doute que pour vivre il ne suffit pas de se livrer au temps, à la fuite des années et des siècles, dans l'écoulement des heures et des jours au plus profond de la nuit des temps... Ah! si par hasard il arrivait que cela suffirait!

La journée du lendemain s'annonçait belle et Jude se voyait de plus en plus bronzé, mais le soleil l'avait abattu et il n'aspirait plus qu'à prendre l'avion et arriver à Patmos. Il reconnaissait son incapacité à vivre seul et jouait de plus en plus avec l'idée que l'homme rencontré dans l'autobus d'Izmir transformerait sa vie. Il ne savait à quoi s'attendre. Du moins il se retrouverait avec quelqu'un qui ne serait pas un parfait inconnu. Au lieu de se morfondre à découvrir le rythme du temps et à se l'approprier.

Serait-il possible de prendre un peu de temps pour discuter de ses passions et de ses idées avec un voyageur de hasard, en se promenant ou en s'asseyant au bord de la route ? De procéder même avec lenteur ? De laisser le temps agir sur soi, de s'en servir avec modération et plaisir sans être hanté par le spectre de la mort ? On vivait dans des salles de bain, des

cuisines; on travaillait dans des caves, des mines ou encore des couloirs d'hôpitaux ou de prison... Était-il possible de s'engouffrer dans les eaux sereines du temps ?

* * *

En vacances, Jude, fils de bûcheron, jugeait de son devoir d'aller à la plage. Au matin du troisième jour, la chaleur paraissant plus implacable que la veille, il s'est convaincu de flâner dans les rues de Bodrum. D'ailleurs, depuis son arrivée, sa peau réagissait mal au soleil. Il fallait l'admettre. Voilà. C'était fait.

Il buvait sa tasse de thé dans la salle où la pension servait le petit déjeuner. Il s'était installé dans un coin tout au fond, même si des tables étaient libres à l'ombre, sur la terrasse. Il évitait les occasions qui l'auraient amené à converser en turc. Même s'il le déchiffrait de mieux en mieux sur les menus et les affiches, cette réserve, presque malade, ne facilitait pas son apprentissage. En passant près d'une table qui attendait d'être desservie, il avait pris un journal, mais quand il y a jeté un oeil, tout s'est mêlé dans sa tête. Il n'arrivait plus à se rappeler le sens des mots les plus courants. Il rageait. Ce qu'il pouvait lire de la une était Efes, un nom de ville, et des mots devenus internationaux comme caïd et drogue; sa consolation était d'avoir réussi à traduire le mot couteau.

La fille de la maison dans une nouvelle robe et maquillée comme jamais lui a apporté du fromage avec du pain et des dattes, mais comme toujours, elle ne souriait ni ne le regardait. Elle quittait la salle, quand deux hommes qui ressemblaient à des gendarmes français sont entrés par la terrasse. Ils lui ont jeté un regard soupçonneux, à son avis, et sont allés vers la réception, de l'autre côté d'un couloir, face à une porte d'arche

qu'on laissait ouverte. Ils ont parlé en turc à la serveuse qui sans se presser a fouillé sous le comptoir et en a sorti un paquet de passeports. Un examen rapide, et les policiers en ont gardé un qu'ils ont montré à la fille. Elle leur a désigné Jude. C'était lui, le passeport canadien.

Ils l'ont salué et lui ont demandé en anglais s'il était bien Jude Saint-Georges. Il a répondu oui ou yes, il ne s'en rappelait plus. Il a dû les suivre sur-le-champ sous les yeux de la Turque et de deux couples d'Américains. Machinalement, il a apporté le journal qu'il essayait de déchiffrer. Ils l'ont fait monter sur le siège arrière de leur voiture et lui ont même remis son passeport.

On l'emmenait au commissariat pour une vérification qui s'est vite transformée en interrogatoire dans l'air confiné d'une petite salle aux murs de crépi blanc. Le commandant, si c'était bien lui, a demandé ce qu'il faisait en Turquie, depuis combien de jours, pour combien de temps, tout comme sa profession; il voulait connaître ses déplacements ou ses possibles voyages à Cuba et aux États-unis. Comme Jude n'était jamais allé à Cuba, les questions ont porté sur ses faits et gestes entre Istanbul, Bursa et Bodrum. À qui avait-il parlé? Qui avait-il vu? Où avait-il couché? Dans quel restaurant avait-il pris ses repas? Jude se rappelait du Français qui buvait du vin rouge à Istanbul; du Québécois rencontré au terminus de Bursa dont le cordon bleu aux breloques a soulevé beaucoup d'intérêt dans le commissariat. Les limiers de la république l'avaient retrouvé sous un siège d'autobus juste avant que des employés de la compagnie, à Istanbul, y fassent le ménage, la veille ou l'avant-veille; c'était la place même qu'avait occupée un criminel recherché à travers la Turquie et dans les îles du littoral. Jude lui avait-il adressé la parole ? Sur les listes

d'embarquement, il avait le fauteuil voisin de ce caïd qui égorgeait les femmes et les jeunes hommes; il était normal et plausible que des compatriotes sympathisent. Jude ne se rappelait pas avoir parlé à l'homme blessé qui était assis à sa droite. Ce qui a étonné les détectives. Tous les passagers interrogés l'avaient vu en grande conversation avec le criminel... Jude se souvenait de lui, mais... - et c'est à ce moment qu'en dépliant le journal, qu'il avait gardé à la main, il a lu sans difficulté et à haute voix le texte original de l'encadré qui avait attiré son attention le matin même; il l'a même traduit en anglais pour que ses hôtes en uniforme soient témoins de sa victoire sur les mots qui tout à l'heure lui étaient inconnus, ce qui a réchauffé l'ambiance. Je donne ici la traduction française de la une : *UN CADAVRE DANS UN PUIT - LA DROGUE TUE DANS EFES - LA FEMME D'UN CAÏD DÉPECÉE À COUPS DE COUTEAU*. Jude se souvenait de lui, mais... - c'est à ce moment que les policiers ont voulu continuer dans leur langue et que Jude a dû avouer que s'il la lisait, il ne la parlait pas et la comprenait encore moins, ce qui a refroidi l'atmosphère sans toutefois détruire le climat de sympathie, cela était manifeste au point que le moustachu aux yeux rieurs lui a offert un petit cigare qu'il a accepté même si la fumée lui donnait mal à la tête - oui, il se souvenait avoir parlé à son voisin, mais cet homme n'était pas un Canadien, bien sûr qu'il l'aurait su s'il avait été canadien, c'était plutôt un Australien qui connaissait une Grecque qui travaillait au consulat grec de Melbourne, une Grecque qu'il avait rencontrée durant un voyage précédent, à Samos précisément. Il était en train de faire allumer son cigare par le moustachu qui de sa main libre - ah! ces mains libres, ces mains chaleureuses! - entourait celles de Jude qui en tenant entre ses doigts les feuilles roulées

de tabac brun ne tremblait pas, ne levait pas les yeux, se faisait allumer comme un homme qui connaît les manières des fumeurs turcs pour les avoir apprises et maîtrisées... Mais le commandant derrière son bureau a voulu consulter les sbires dans une salle attenante.

Jude est resté seul avec son journal redevenu illisible ou presque. Pour que ses capacités linguistiques ou idiomatiques se décuplent, il devait être provoqué. Mais il avait d'autres raisons de triompher. Il avait du culot! Il avait nié avoir parlé au Canadien! Il n'en rougissait pas; il admirait son sang-froid. Devenu complice de l'égorgeur, il avait la certitude de le revoir le lendemain ou dans deux jours à Patmos. Il avait enfin rencontré l'homme qui vivait avec le Mal et qui ne toucherait pas à un de ses cheveux parce qu'il était devenu son égal; ils étaient de la même trempe, du même acabit... Comment dit-on cela en turc?

Les gendarmes sont revenus. Le commandant a ouvert un dossier vert pâle qu'il a tourné vers Jude. Il contenait les photos de deux hommes. L'oriental avait un visage tout en longueur, des cheveux très noirs, avec un front large et brillant au-dessus des yeux qui semblaient des orbites vides; l'autre, plus animal que civilisé - c'était son corps qu'on voyait, même s'il n'avait pas une carrure d'athlète -, avait la peau blanche et son visage ne portait aucune trace de blessure. Jude a trouvé juste et logique de ne pas reconnaître celui que les enquêteurs voulaient qu'il reconnaisse. Il n'avait donc jamais vu ce Canadien en pantalon blanc et chemise noire, et encore moins le Turc en vêtements blancs; il a même demandé à quel endroit ces clichés avaient été pris. Ils ont été étonnés que Jude ne reconnaisse pas Sainte-Sophie. Il leur a déclaré qu'à Istanbul, il avait visité les vraies mosquées plutôt que ces musées-basiliques, désolants reliquats de la main-

mise orthodoxe sur l'Asie mineure avant qu'elle ne devienne enfin ottomane; et dans une envolée, retenue mais non moins lyrique, il a déboulé un fatras historico-légendaire où devant l'envahisseur légitime et turc les terribles popes, comme des termites, s'étaient réfugiés, avant qu'on les bote à la mer, dans les hauts-lieux de la Grande Grèce classique, à Smyrne, à Éphèse, à Milet et ici même, à Halicarnasse, patrie du père de l'histoire, du grand turc Hérodote, l'actuelle Bodrum où des gendarmes faisaient poliment leur travail avec un ressortissant de l'infâme Canada qui refoulait à ses frontières de pauvres Turcs immigrants qui n'avaient pas oublié pour autant ces Grecs orthodoxes, ces Grecs dégénérés qui en 1921, il n'y avait pas si longtemps, en envahissant l'Asie mineure avaient démontré qu'ils n'en démordraient jamais et voudraient toujours faire renaître la puissance de Constantinople et ses scandaleuses icônes; c'était là encore ce rêve millénaire dont on trouvait la source empoisonnée dans la folie argienne et homérique de conquérir la Phrygie et les Dardanelles en faisant couler le sang de la race de Priam et des Troyens, les ancêtres de la Sublime Porte... Jude s'emportait, nous le lisons bien, mais la langue anglaise, nous le savons bien, conduit de par son essence même à la défense des empires outragés. La moustache lui a offert un autre cigare et le commandant a sorti son vin de Samos. On mettait tout en oeuvre pour qu'il pense ou sache qu'on le trouve sympathique ce Canadien qui en un instant, pour sauver sa peau, avait décuplé ses connaissances sur les vieilles rancunes turques. Un tel prosélyte de la liberté laïque dont Atatürk avait gratifié la Turquie assoiffée de justice ne pouvait pas, c'était une évidence qui les arrangeait, avoir conversé et encore moins trafiqué avec un gay assassin. Oui, il lui

avait adressé la parole, trop de témoignages en ce sens concordaient, mais ce brave jeune homme n'avait jamais manifesté d'intérêt à la déchéance du monstre psychopathe. Les gendarmes en auraient joué leur chemise...

Pour que Jude évite les suspicions et les contrôles inévitables qu'on ferait subir aux Canadiens un peu partout et à toute heure du jour en Turquie, exigence inévitable dans une chasse à l'homme de cette importance, on lui a conseillé de prendre le premier avion pour Athènes, comme il leur avait confié qu'il en avait l'intention, et on l'a laissé partir avec une accolade chaleureuse du garçon à la moustache.

En retournant à la pension, il était résolu à partir, mais au lieu d'Athènes il se rendrait en bateau dans l'île grecque de Kos, à trente minutes de la côte. Il espérait prendre le traversier sans attirer l'attention et échapper ainsi aux tracasseries policières s'il prenait un avion aux aéroports de Dalaman ou d'Izmir.

La serveuse du matin était derrière le comptoir, l'air sombre des grands jours. Il lui a tendu son passeport; c'était le règlement de la maison. Elle n'a pas bougé; elle a appelé quelqu'un. Le père s'est amené. Lui aussi avait une moustache, mais sans la jovialité du jeune gendarme. Jude devait quitter sa chambre le jour même, lui a-t-on dit d'un air bougon; elle était réservée depuis l'hiver précédent pour un cousin d'Ankara; on avait oublié de le prévenir de cet inconvénient, etc. Il a préféré en sourire. Il commençait sa vie de suspect, et cela le rapprochait de son Lucifer. Il a remis son passeport dans la poche de son short et il est monté bourrer ses bagages. Quand on fuit, on ne fait pas sa valise; on ramasse et on jette tout pêle-mêle; on sacrifie à d'autres moeurs comme le font les parias et les assassins. Les gendarmes lui avaient peut-être offert un cigare, mais ils

l'avaient interrogé comme un criminel et en Turquie, cet été-là, on n'arrêtait pas un Canadien pour des vétilles. Surtout quand il ne parlait à personne et s'avérait une énigme pour les gens. On le voyait toujours seul à la plage ou au restaurant, dans les rues ou sur la promenade face à la mer. Comme ce jour-là, sur le quai. Il attendait le traversier d'Istanköy, le vocable turc pour l'île de Kos, et tentait d'oublier la frénésie qui avait marqué sa journée en opposant un argument théorique à cette accélération du temps. Il jugeait sa vitesse. Il refusait d'y consentir et le subissait avec réticence. Mais que peut-on tirer du temps quand on doit fuir, jouer au plus fin avec la police et rejoindre un sordide assassin que l'on désire?

Jude aurait aimé découvrir en lui une sensation de complétude et d'harmonie en s'accordant au temps, à la justice et à l'amour, rien que cela! Tous les trois, il les soumettrait à sa volonté. Démesuré, il apaiserait le désir, se saoulerait du tragique nécessaire à sa destinée et dominerait l'ennui. Il a regardé la mer qui s'en moquait bien.

Mais il tenait à fouiller cette angoisse, la saigner et s'ouvrir les chemins du grand large. Le temps quelquefois se ramifiait pour ensuite se rassembler dans un instant de plénitude. Une foule dans un stade, des millions de téléspectateurs à travers le monde ressentaient le même plaisir devant un but victorieux marqué après une série de passes et une montée apparues comme essentielles, ordonnées depuis toujours à la réussite du jeu. La décision de l'arbitre n'était que néant, quand on la comparait à la nécessité d'un tel événement qui s'incarnait dans les corps et les gestes coordonnés des joueurs; leur énergie communiait au désir des spectateurs et momentanément on oubliait l'intervention du hasard ou les prouesses techniques pour ne retenir que sa propre fusion intime avec la création de

faits extérieurs à soi. Ce sentiment était plus intense que la solution d'une équation parce qu'un but gagnant transformait comme par miracle la multiplicité des temps individuels en une joie collective et tous les participants foulaient alors la même travée du temps, même si hélas! l'équipe perdante et ses partisans se retrouvaient dans une autre période du temps, repliés sur les quais d'un avenir incertain... Non. Ces moments d'euphorie tenaient à trop d'impondérables pour s'engendrer l'un l'autre à la façon des équations algébriques.

Il fallait rester sur le quai, où Jude regardait les vagues de la mer s'attaquer sans répit aux jetées du port. Les continents et les îles mettaient un frein aux flots tout comme l'intensité de longs exercices et de multiples techniques se résorbent en l'harmonie d'une seule solution ou dans la joie de gagner; il y a toujours un moment où l'on doit, après son étude, jeter un dernier coup d'oeil sur un jardin ordonné et de tels moments laissent par trop dans l'ombre la fuite du temps. Ainsi Jude s'embarquerait pour l'île de Kos, y prendrait un autre navire qui, avec des escales à Kalymnos et à Léros, remonterait au large de la côte turque jusqu'à Patmos.

Le traversier venait d'accoster et repartait dans une demi-heure. En y entrant, il aperçut quelqu'un d'un âge incertain, avec une moustache, qui parlait avec un des marins. Il ne l'a vu que de profil, mais d'après lui, c'était le gendarme qui lui avait fait des adieux chaleureux, le matin même.

Le temps était mauvais. À l'intérieur de ce bateau exigu, assez misérable, des femmes et des hommes luttaient avec plus ou moins de succès contre le mal de coeur. Jude a préféré rester à l'air libre, debout,

accroché au bastingage. Quitte à se faire tremper par les embruns et les vagues qui retombaient sur le pont.

Le matin même, au retour de la gendarmerie, sur la promenade de Bodrum, il avait contemplé la mer pour la dernière fois. L'adieu n'avait pas été déchirant. Il la reverrait, s'était-il dit, et elle n'avait presque plus d'attraits pour lui. Quelquefois, dans des étés anciens, elle l'avait même poussé à reprendre le chemin de sa chambre pour y attendre que l'heure passe ou que vienne le moment du départ. Il était vain, disait-elle, de chercher le temps aux confins de ses horizons, dans ces espaces écartelés à force d'être étales. C'était un mensonge de faire parler la mer. Elle était muette. Elle avait autre chose à faire. Les bateaux passaient. Des moules seraient prises dans leurs filets. Des mouettes criardes descendaient en piqué dans le ciel. Et lui Jude, ces jours-là, comme ce matin à Bodrum, il s'était débarrassé de la mer. Elle avait perdu son emprise sur lui. *Petits enfants, prenez garde aux flots bleus...* chantaient sa mère et sa mémoire.

Au-dessous de lui et autour du traversier, la mer bougeait répandue sous le soleil. Elle s'enflait, montait à l'assaut du franc-bord, jetait à la figure des paquets d'eau salée. La mer, incapable de s'immobiliser, sauf dans les mirages du midi et de la nuit, quelquefois, s'accordait-elle au temps ? À force de lames, de remous et de marées, il était de bonne guerre qu'elle le rattrape dans sa course, tout comme Jude qui avait l'impression - ce n'était qu'une impression, se disait-il, accroché de toutes ses forces au garde-fou - d'avoir rejoint le temps et d'aller main dans la main avec lui vers Patmos où il reverrait cet homme qu'à la fois il craignait et désirait. Si la mer et lui touchaient - c'est ce qu'il aimait à penser - aux limites du temps, pourquoi ne s'accorderait-il pas avec elle ? Il y prenait un soudain

plaisir. Réconcilié avec elle, il la regardait et se reposait tout en luttant pour rester debout sur le pont. Respirer avec la mer, mais aussi répéter après elle le travail incessant du temps. Les vagues se croisaient, la proue bondissait sur leurs crêtes en s'élevant vers un ciel froid, bleu, et le navire continuait à creuser la mer, à épouser ses humeurs, à calculer ses dérives et à se jeter au moment voulu dans une saillie du temps pour contourner la lame qui fondait sur lui.

Ainsi Jude, se gardant des bourrasques sur les planches glissantes d'un traversier qui tanguait et roulait dans une mer en course avec un temps déchaîné, se convainquait qu'il devait chercher et trouver avec elle le rythme qui scanderait ses jours et les jours de ceux qui l'entouraient. Avec lui, sur le pont, il n'y avait plus que les marins et capitaines des films et des romans de sa jeunesse à Pont-Rouge, sous les bordées de neige ou dans l'humidité des dimanches après-midi, au mois de juillet. Il était impensable que s'approche l'individu à la moustache, qu'il avait entrevu avec des marins, et pourtant il habitait son esprit. S'agissait-il du gendarme de Bodrum qui l'aurait suivi jusqu'à la pension et de là, au port d'embarquement ?

Le traversier entreprenait d'accoster, manoeuvre difficile et plus longue par cette tempête. Jude est descendu chercher son bagage qu'il avait laissé sous un escalier près d'une voiture au toit ouvert. De loin, il l'a aperçu. Le dos tourné, appuyé sur la voiture rouge. C'était le gendarme. Jude s'est approché. L'homme s'est retourné : il n'avait plus de moustache!

- Je vous ai vu tout à l'heure, a-t-il dit spontanément. En anglais. Et je vous jure que vous aviez une moustache!

L'homme a éclaté de rire, d'un rire qui aurait mis n'importe qui en confiance, même si un rire franc n'assure pas de la franchise du regard. Et comment réagir devant des lèvres charnues au milieu de cette peau dorée presque imberbe ? Il en est resté à la moustache.

- Vous l'avez coupée sur le bateau ?

- Monte dans la voiture, a répondu la lèvre supérieure.

Elle était aussi bronzée que le reste du visage; il était donc sans moustache depuis longtemps, s'il en avait jamais eu. Mais l'étudiant en droit, qui fréquentait depuis peu des détectives, tenait à trouver la cause de la ressemblance.

- Vous êtes son frère! Son jumeau ?

- Tu montes, ou tu restes sur le quai à attendre le bateau pour Patmos ? Tu sais, tu en as pour cinq ou six heures.

- On ne part pas dans trois heures ?

- Tu as vu la mer ?

L'automobile rouge vif était une Mercedes ou une Ferrari. Il avait toujours confondu les voitures sport. Pour lui, la ligne raffinée des italiennes ou la carrure puissante des allemandes, c'était du pareil au même.

- Belle voiture, a-t-il commenté en pensant à tout autre chose.

Son infidélité à l'homme d'Izmir le taraudait. Il se voyait déjà prêt à suivre celui de Kos; il sentait qu'il n'aurait à dire ni oui ni non, qu'il laisserait l'autre parler et décider pour lui. Il ne respectait plus rien. Il en avait honte et en même temps cette déchéance plus ou moins ressentie renforçait son désir de vérifier jusqu'où il irait. En somme, Jude Saint-Georges découvrait, tout à coup rassuré, qu'il se livrait ainsi à ce que lui

soufflait encore le Mal en personne, avec son visage tailladé, du rivage de l'une des îles grecques. Des hommes le terrassaient avec leur façon héroïque et maternelle de l'aborder, de le convaincre, et il aurait aimé les servir, les adorer.

L'homme à la décapotable avait pris son sac, facile à repérer avec l'autocollant de l'aéroport canadien, l'avait lancé à l'arrière du siège et Jude, pour y monter enfin, avait fait le tour de la Mercedes - il avait lu la marque sur le coffre -. Le conducteur a sauté par-dessus la portière et fait démarrer le moteur. Les autres passagers du traversier ont attendu comme eux dans leur voiture que les treuils mécaniques détachent des flancs du bateau l'immense pan de métal, aussi imposant qu'une porte d'écluse, qui en formait la proue carrée et qui, en se rabattant sur le quai, laissait apparaître peu à peu le ciel, des clochers, des façades d'hôtel, des terrasses, des tombereaux, des scooters, des femmes en noir, des hommes à la barbe grise, le village de Kos sur l'île de Kos.

KOS

Les formalités douanières avaient été exécutées à Bodrum. Sans problème pour Jude. Il était là, avec nous, jambes nues, de plus en plus plus bronzées, à côté de cet inconnu sans moustache qui lui racontait pourquoi il l'avait invité dans sa voiture, achetée d'ailleurs durant un voyage pour le compte d'Interpol en Allemagne, au début de l'été.

- Interpol existe encore ?

- C'est Interpol qui s'occupe de toi (en anglais, le tutoyait-il ?) .

- Il faut que je vous croie ? a demandé Jude, en s'allongeant encore plus dans le siège de cuir rouge.

Un moment magique. Se retrouver dans une telle voiture après les voyages qu'il se tapait depuis deux semaines en autocar ou en avion bondés.

Le Turc ou le Grec n'a pas répliqué. Mais il était temps de lui faire décliner son identité.

- Vous ressemblez à un gendarme turc qui m'a arrêté ce matin.

- On ne t'a pas arrêté (on entendait le tutoiement dans le *you*). Des officiers et toi ont échangé des informations.

- Si vous voulez. C'est un de vos parents ?

- C'est mon frère.

- Vous êtes donc Turc ?

- Non, je suis Grec.

Jude s'est tourné vers lui. Les siècles du contentieux gréco-turc criaient au scandale dans sa petite mémoire géopolitique. C'était

impossible. On le faisait marcher. Il acceptait de jouer le jeu, mais il fallait savoir lequel.

- Vous allez d'abord me dire où vous m'amenez.

À la sortie du traversier, ils avaient longé le port, puis les étals vides d'un marché; après les dernières maisons du village, le soleil à leur gauche, ils avaient pris une route asphaltée qui devait faire le tour de l'île et des plages environnantes.

- Il est bientôt cinq heures, a commencé le Grec sur un ton paternel. Le bateau qui te mènera à Patmos vient de Rhodos et à cause de la mer il n'arrivera ici que dans cinq ou six heures. J'ai donc le temps qu'il faut pour te prévenir de ce qui t'attend, étant donné que monsieur n'a pas voulu prendre l'avion pour Athènes.

- Il faut que je passe par Patmos, a répondu Jude, de l'air négligent d'un homme d'affaires.

Le guide bénévole, imperturbable, a continué ses renseignements.

- Nous allons à Kéfalos, un petit village à l'ouest de l'île. C'est chez moi et là, tu en apprendras davantage.

- J'ai bien fait de prendre le bateau, a ironisé Jude. Sinon, je ne vous aurais jamais connu.

À se demander s'il voulait savoir ce qui lui arrivait ou s'il n'aimait pas faire le jeu de qui l'enlevait si facilement dans la première île venue. Ils se sont tu pendant quelques minutes. Jude avait le loisir de lire les panneaux routiers. À une pointe du littoral, d'où l'on voyait encore les côtes turques, la route faisait un angle de plus de 90° vers l'ouest avant d'entrer dans les terres, direction Zipari, Antimahia et Kéfalos.

- Je m'appelle Orestis.

Le frère grec du Turc s'était enfin nommé.

- Nous sommes tous les deux nés à Kéfalos.

Le Turc était donc grec.

- Un soir, il y a deux ans, on est allé à Bodrum pour le mariage d'un cousin à nous. Ses grands-parents étaient partis en Italie en 47 et à Milano, le cousin s'est amouraché d'une Turque en vacances...

- Qu'est-ce qui s'est passé en 47 ? Je ne comprends pas.

- Kos était une colonie italienne de 1912 à 47. Mais je n'aime pas me faire interrompre.

La première réaction de monsieur aurait été de descendre de l'auto, si elle n'avait pas filé à bonne allure après avoir traversé Zipari. Et Orestis a allongé le bras au-dessus de la tête de Jude. Il l'a d'abord appuyé sur le dossier du siège, pour enfin laisser glisser sa main sur l'épaule droite de son passager, qui est resté interdit et n'a plus bougé.

- Le cousin italien, c'était entendu avant qu'il se marie, allait travailler dans l'affaire import-export de sa belle-famille et nous, le jour du mariage, en parlant de tout ça, comme de tout et de rien, on s'est avisé, d'abord en anglais, puis en turc et enfin en grec, qu'il y avait des jobs pour nous dans ce *business* où on voyage beaucoup. Deux jours après, mon frère et moi, on était encore dans la maison du cousin, enfermés dans les chambres du haut, entourés d'officiers turcs et italiens, sans oublier un général grec, en train de nous partager, comme ils disaient, de convenables secteurs d'influence en Grèce et en Turquie. Nos gouvernements, tu sais, sont les premiers intéressés à faire prospérer les affaires, comme les traversiers et les douanes, et il faut pour ça des hommes fiables, des contacts, de la compréhension mutuelle, comme on dit.

- Et quoi de mieux que la famille! a commenté Jude qui devait reconnaître que les frontières entre les deux pays étaient moins étanches qu'il ne le pensait.

Durant son discours un peu ronflant, Orestis avait retiré son bras de sur les épaules de Jude et déboutonné bouton par bouton sa chemise jaune pâle, la sienne bien sûr, et en avait sorti les pans de son pantalon, d'abord d'un côté, puis de l'autre, en regardant à gauche, à droite, et quelquefois, en dévisageant son voisin qui avait l'oeil fixé sur la route.

- Cette histoire ne t'apprend pas pourquoi je m'intéresse à toi ?

- Peut-être parce que vous aimez les garçons, a répondu Jude du tac au tac.

Orestis a freiné brusquement. À gauche, il y avait une bifurcation pour Tingaki et, tout droit, on annonçait Linopoli, Pili et Marmari. Il a stoppé le bolide sur le bord de la route devant un champ d'oliviers.

- C'est en Turquie qu'il fallait te faire enculer, a-t-il dit, les deux bras sur la roue.

- Je n'aime pas me faire enculer.

- Tu penses que moi, j'aime ça ?

- Je n'ai pas dit ça, a répondu Jude en regardant par la glace de la portière qu'il avait relevée à cause du vent.

Orestis s'est tourné vers lui et l'a regardé des pieds à la tête, avant de dire, d'un ton fataliste, que les gens qui n'étaient pas grecs pensaient tous la même chose sur les Grecs, et que ça ne servait à rien d'essayer de les changer.

De sa poche de chemise, il a sorti un paquet de cigarettes.

- Alors, si tu veux bien, a-t-il continué, je vais tout t'expliquer en deux minutes.

- Vous allez m'expliquer comment pensent les Grecs ?

- Tu ne comprends rien ? a répondu Orestis en colère. Je viens de dire que ça ne sert à rien de vous changer. Non, je ne t'expliquerai pas ce que pensent les Grecs.

- Alors, vous allez m'expliquer quoi ? a demandé Jude en tournant brusquement tout son corps vers lui, et ce faisant, sa cuisse et son genou gauches ont surgi tout contre le cuir de l'autre siège-baquet au risque de toucher le Grec.

Il allumait sa cigarette. Il a jeté l'allumette sur la route. De son côté. Par-dessus la glace. Qu'il avait relevée lui aussi. À cause du vent.

- Oublie que je suis grec, a-t-il commencé lentement, et oublie que tu es canadien. Les polices de la Turquie et de la Grèce, avec celles du Canada, de Cuba, oui, de Cuba et des États-Unis savent que tu as rencontré dans un autocar parti d'Istanbul en direction d'Izmir, en passant par Bursa, un autre Canadien qui s'appelle François Froiban.

- Il ne m'a jamais dit son nom.

- C'est vrai. Il ne t'a pas dit son nom. Mais toi, Jude Saint-Georges, tu lui as dit au moins ton prénom et tu as pris rendez-vous avec lui à Patmos ou à Athènes.

- Si vous en savez autant, pourquoi ne pas l'avoir arrêté à Izmir, ou Bursa, ou même à Istanbul ?

- Parce qu'on veut l'arrêter au moment où il tue. Pas avant, pas après. Et de préférence, on voudrait en même temps mettre la main sur deux groupes de trafiquants, des Cubains et un gang d'Istanbul.

- Ça a l'air d'un roman d'espionnage, votre histoire.

- Tu as raison. On est pris dans un roman et on essaie de s'en sortir sans James Bond ou Stephen King.

Une auto est passée en trombe. Suivie d'un autobus aux couleurs délavées, tournant autour du vert et du jaune pâle. Le bruit et l'odeur d'essence diesel les ont arrachés à leurs angoisses de série B et replacés au niveau de la mer, sur l'île de Kos.

Si Jude croyait qu'on l'avait kidnappé pour la beauté du geste ou comme objet sexuel, il se trompait. D'ailleurs, cela ne se faisait nulle part, et encore moins en Grèce ou dans le pays turc.

- Alors quoi ? s'est permis de demander le Nord-américain.

L'autre l'a regardé, l'oeil noir. Il s'est retourné vers la route, y a lancé sa cigarette d'un doigt sur son pouce pour ne pas dire d'une chiquenaude ou d'une pichenette - qui ne ferait pas assez caïd - et le bolide rouge a redémarré. Contre quoi était-il enragé ? Possible qu'il ne savait pas quoi dire. Mais il avait autre chose à raconter ou à demander, sinon il ne l'aurait pas emmené à l'autre bout de l'île où il passait sa vie, du moins le plus clair de son temps. Voulait-il le présenter à sa mère ?

Idée absurde, bien sûr.

Il y avait aussi, pensait Jude renfrogné dans son coin, qu'il ne pouvait lui dire la simple réalité parce qu'elle serait incroyable.

Nous voilà donc en terrain plus sûr...

Ils avaient croisé les carrefours qui annonçaient les villages de Marmari vers la mer et de Pili, à gauche, vers l'intérieur des terres. La route commençait à monter pour traverser les montagnes qu'on avait aperçues, au loin, depuis longtemps.

Jude a brisé l'atmosphère lourde ou le silence, c'est selon.

- Est-ce que vous parlez français ? a-t-il demandé en français.

Orestis a repris la parole. En anglais.

- Je suis un Grec, oui. Mais ça ne m'empêche pas, et mon frère qui travaille pour la police turque pense comme moi, de m'en apercevoir si un touriste aime les hommes. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça. Je m'en rends compte, voilà tout. Et ce ne devrait pas être nécessaire de le dire. Enfin, tu comprends...

Il avait dit les derniers mots en français. Heureux de son effet, il a continué en anglais à parler de l'affaire qui les réunissait par ce bel après-midi d'été.

- Tous les hommes que le Canadien de l'autocar a rencontrés en Turquie, et avec qui il a parlé, je veux dire, vraiment parlé, il les a tués. Sauf un ou deux pour qui ça ne devrait pas tarder. Il a aussi tué une femme.

Jude n'avait marqué aucune surprise à Bodrum, en apprenant que son inconnu égorgeait des hommes, mais cette femme a semblé l'étonner.

- C'était l'épouse de son boss, a précisé le messenger d'Interpol.

- Il le fait encore travailler!

- On ne le sait pas. On croit que oui.

Orestis a ajouté prudemment qu'on ne savait jamais avec ce genre d'hommes. Il ne faisait pas allusion à leurs histoires de garçons. Non. Mais c'était des mafiosi, des meurtriers. Prêts à n'importe quoi pour la drogue.

- Il n'a pas l'air de se droguer.

- Il ne le fait pas, non plus. Eux, jamais!

Ils traversaient les montagnes. Des montagnes avec des arbres, des chênes, des pins parasol. Ils ont regardé les feuilles et leurs branches, des bouquets d'aiguilles au bout de troncs maigres et tordus, des ravins, le ciel. Et Orestis a mis fin à son réquisitoire contre François Froiban en insistant, presque triomphant, sur le voeu bizarre de Jude.

- Et toi, chance inouïe, tu veux le rencontrer à Patmos!

- Je ne comprends pas...

- Tu n'es pas obligé d'y aller! Et même que tu ne devrais pas y aller.

Mais tu sembles vouloir le rencontrer.

- Pourquoi pas ?

- Tu sais ce que ça veut dire, égorger les gens? lui a demandé Orestis, incrédule.

- Vous voulez me garder ici pour l'empêcher de m'égorger ?

L'homme d'Interpol s'est mis à rire.

- Non. Ici, tu ne servirais à rien.

Et il s'est tourné vers lui avec un large sourire sous des yeux bleus que Jude remarquait pour la première fois.

- C'était donc ça, la chance inouïe. Vous voudriez qu'il m'égorge pour le prendre sur le fait.

- Pas tout à fait...

Curieusement, Jude s'inquiétait d'autre chose.

- Qu'est-ce qui vous dit qu'il sera à Patmos cette nuit ou demain ?

- Ah! ça, fie-toi à nous!

Le Grec a raconté, façon commentateur sportif, les événements du matin en mer Égée : la vedette interceptée - vérification de routine et non pas dans le but d'arrêter l'égorgeur, a-t-il précisé - , la fuite du gros canot-

automobile vers la côte, le faux nom de Froiban, N.I.S. Sassayag, et un nommé Bernard, un autre Canadien comme par hasard.

- ...que ton homme doit rencontrer de toute urgence à Patmos, a-t-il dit en terminant.

- S'il a fui sur la côte, il ne sera pas à Patmos, a conclu Jude d'un ton péremptoire en rebaisant la glace.

Orestis a balayé l'objection du revers de la main.

- Apprends ceci, jeune homme. La garde côtière d'Anatolie, dont je te dirai que les journaux ont reconnu le travail net et efficace, l'empêche depuis ce matin de prendre le large; lui et ses Cubains, on les laisse au milieu de leurs rochers ou dans leur caverne; ils peuvent même se faire bronzer sur une plage ou aller s'acheter des figues et des melons où ils voudront. Mais demain, quand ils se réveilleront, on leur ouvrira la mer. Ils croiront qu'on les a perdus de vue et mettront le cap sur Samos. Ils devraient être au port demain à la fin de l'avant-midi.

- Samos n'est pas Patmos, a décrété Jude de La Palice qui la trouvait loin, cette île de Samos, en regrettant sans doute que les îles ne soient pas là, tout près, confondues en celle de Patmos au rendez-vous sulfureux.

- Et l'île de Kos n'est pas Patmos, a riposté Orestis qui en parlant comme un enfant - si cela est possible dans une autre langue que sa langue maternelle - a animé des petits bateaux avec ses doigts dans l'espace le séparant de Jude, des petits bateaux qui portaient de Kos, au sud, et de Samos, au nord, pour se rejoindre dans les parages d'une Patmos virtuelle.

Il a ajouté que le lendemain soir ou le surlendemain, au moment où l'assassin entrerait dans un jardin de Patmos pour le rencontrer, Jude ne serait pas seul.

- We'll be there to catch him. (Pour rappeler la suprématie de la langue anglaise que nous assassinons sans vergogne depuis le début...)

Jude ne s'est pas récréé. Nulle trahison de sa part, lui semblait-il. Ces voyeurs d'Interpol verraient deux hommes se parler et marcher sans se toucher la main. Ils ne pourraient rien retenir contre un égorgeur qui n'égorgerait personne. Il ne se passerait rien.

- Et après, vous le laisserez partir ?

Orestis n'en revenait pas.

- Sur quelle planète vis-tu, toi? (Il a ajouté *son-of-a-bitch*.)

- Qui nous dit qu'il a vraiment tué les gens dont vous parlez?

- Tu as vu les photos, non ? On te les a montrées à Bodrum.

Et il a énuméré les faits en rabattant son poing à chaque fois sur le volant : les photographies viennent d'un film qu'on a sorti non encore développé d'un kodak qu'on a trouvé dans sa chambre pendant qu'il déjeunait le lendemain du jour où il a tué le nommé Gabriel, et ce même Gabriel, une femme l'a vu se faire photographier par lui, l'assassin, à Aghia Sophia quelques heures avant sa mort, et Aghia Sophia, c'est une église orthodoxe, et tous les deux, le pervers et Gabriel, un bandit lui aussi, mais là n'est pas la question, la même fille les a vus partir dans un taxi, trente minutes avant l'heure de la mort de l'assassin... Non, pas l'assassin. Je veux dire la mort de l'archange.

- L'archange turc, a ajouté Jude en toute innocence.

Il y eut un silence. Le vent s'est calmé un moment et, pendant que la Mercedes descendait l'autre versant des montagnes et s'approchait de l'isthme de Kéfalos, Orestis a raconté à Jude l'histoire de Gabriel, celle de son frère Smile, le barman, celle de Nokad et de Greg, et le coup de la

valise. Il a enchaîné avec le duel au couteau dans la cale du navire. Jude l'écoutait, les cheveux encore pleins de sel. De plus en plus intéressé. D'ailleurs, les cinq ou six morts sur les quais de la Corne d'or lui ont rappelé le titre de journal qu'il avait lu la veille sur les Cubains. Il a pensé que l'homme qui avait tenu si longtemps, nu contre des couteaux et des Beretta, trouverait le moyen d'échapper à la police et de l'emmener avec lui, Dieu sait où. Ça ne durerait pas. Mais il aimait se penser capable du pire.

Pour donner le change et se donner bonne conscience, il a cru bon de regretter que la police ait attendu si longtemps avant d'arrêter le monstre - il parlait de l'inconnu qu'il voulait revoir... Ensuite, pour concilier ses espoirs avec la morale, il a émis l'opinion qu'il se pouvait que le Canadien se soit trouvé par hasard aux mêmes endroits que l'assassin. Orestis a répété sa version où l'assassin et le Canadien ne faisaient qu'un. Et selon lui, si on l'avait empêché de nuire, les trafiquants auraient disparu dans la nature pour un ou deux mois et tout aurait été à recommencer. Non, il fallait attendre le moment propice, et le moment était venu. Un beau coup de filet. Tout convergeait vers Patmos. C'était le coup de sa vie.

Jude n'a plus protesté. Il tiendrait parole. Il verrait l'homme d'Izmir. Qui sait ? il aurait peut-être l'audace de l'aider à fuir, de dire à la police qu'ils seraient dans tel jardin, et de rencontrer François - ce prénom l'étonnait - dans un autre.... Lui est-il venu à l'esprit que François apprendrait son détour par l'île de Kos, et que la police n'a pas la réputation de faire confiance aux pédés ? qu'il pourrait se trouver, comme on dit, entre deux feux ? De toute façon, s'il s'était retiré du guépier, qui d'entre nous aurait offert sa collaboration ? Nous aurions dit à la police de

faire son travail. Ce qu'elle pouvait faire sans Jude, en effet. Mais Jude, lui, aurait-il fait son travail ? Persister à déchiffrer la seule réponse qui s'était présentée à lui durant ce voyage...

Les deux complices, l'agent secret qui tenait son assassin avec un appât vivant et l'étudiant en droit qui regardait déjà la mort dans les yeux, l'embrassait dans le cou, sur les lèvres, sont arrivés en trombe, comme il se doit en Mercedes et en visite éclair, chez sa mère, la veuve du barbier. Les rues du village étaient désertes; les portes des deux petites épiceries, de la boucherie et de la pharmacie étaient ouvertes et faisaient comme des trous noirs dans les murs blancs; la boulangerie était encore fermée. Il était cinq heures de l'après-midi; les enfants et les femmes de Kéfalos devaient être en route pour la plage.

La vieille dame en noir était assise sur un banc, dans le jardin, derrière la grande maison à un étage. Elle n'a pas dit un mot. Son fils lui a parlé en grec, bien sûr, et le mot *karavi* revenait souvent. Comme dans ces conversations sur les quais de la Grèce où les *καράβι* qu'on entend transforment les navires en caravelles de Jacques Cartier, Champlain et Christophe Colomb. Tous ces karavi avec la Tourkia et l'Italia transmettaient à Jude l'essentiel de ce que le fils disait à sa mère. Qu'il irait se baigner dans la mer avec cet ami; il l'avait déjà rencontré sur un bateau pendant un voyage en Italie ou en Turquie; il l'avait aperçu en débarquant du bateau et il irait le reconduire le soir même au bateau de Patmos.

Sa mère embrassée, Orestis a fait monter Jude avec son sac de voyage dans une chambre pour qu'il passe son maillot sous son short; il n'y avait pas de cabine à la plage, ce serait plus simple ainsi. Et du même

coup, il visiterait l'étage de la maison. Un large couloir le traversait; il y faisait sombre, malgré les murs blancs; le bois clair des planchers et des plafonds, très hauts, aux poutres apparentes, luisait à peine dans un décor de têtes et de pieds de lit, de bahuts et de commodes au vernis foncé, avec des miroirs qui ne reflétaient que l'ombre des visages qui les regardaient. Le Grec se changerait dans une autre chambre, et la porte qu'on voyait au fond, donnait sur un balcon au-dessus de la rue. Resté seul, avant de remettre son short, Jude s'est vu en maillot dans la glace biseautée d'une armoire, quand il a aperçu ou plutôt deviné derrière lui, et loin dans son reflet, le corps d'Orestis. Et il n'osait pas croire qu'il était nu. Il ne s'est pas retourné. Il lui laissait faire le premier geste ou le premier pas. Orestis n'a pas bougé. Il a parlé. Et sa voix - il parlait grec et quelques fois, à ce qu'il lui a semblé, il a parlé turc - sa voix était transformée, beaucoup plus basse, non parce qu'il aurait parlé d'un ton plus grave, mais parce qu'elle parvenait à peine à son oreille, à lui qui entrevoyait cet homme derrière lui dans un espace qu'un jour, peut-être, il devrait traverser pour le rejoindre après de longs voyages, et pourtant il le sentait contre lui dans une chambre dont il n'aurait jamais dû franchir le seuil; il devait fuir s'il voulait échapper à quelque chose qui s'appellerait la mort ou la honte de trahir ce qu'il n'avait pourtant jamais juré; Orestis ne chuchotait pas; les sons que Jude entendait étaient distincts, mais pas plus que les phares d'une auto dans la brume, l'hiver. Le Grec humiliait-il Jude en lui parlant des langues qu'il ne comprenait pas (il ne savait pas que le Canadien décelait ici ou là quelques mots turcs) ou plutôt, disait-il ce qu'il n'aurait jamais osé lui dire dans une langue qui leur était commune? Si la voix d'Orestis tenait Jude sous son charme, sinon à sa merci, le garçon devinait

peu à peu qu'il saurait lui résister, qu'il fallait lui laisser l'espace dont elle avait besoin pour exprimer son fiel ou son désir, qu'elle s'épuiserait dans son propre déroulement, une fois qu'elle se serait assouvie. Orestis ne lui parlait pas, à lui; Orestis s'adressait à sa propre image et se disait peut-être, infatué de lui-même, que Jude tomberait amoureux non pas de son corps, mais de lui, qui avait l'audace de tout ignorer autour de lui sauf son reflet dans la glace. Jude, de son côté, il s'en apercevait de plus en plus, voulait trop qu'on se joue de son corps à lui et de sa vie pour ce jour-là céder à un homme qui ne voyait que lui-même. Évidemment, pour employer un adverbe et modifier le cours de ce discours, Jude ne découvrirait pas cela de façon si précise, mais à mesure qu'Orestis parlait face au miroir et que Jude continuait à rester debout et à lui tourner le dos, tout en voyant le reflet de son visage et de son corps nu, c'était la présence de la femme assise dans le jardin, c'était la mer où ils devaient se rendre, c'était Patmos, là-bas plus au nord, qui bandaient ses muscles et parcouraient ses membres. Il a levé son bras droit, l'a rejeté en arrière autour du cou d'Orestis, lui a donné un baiser sonore sur le front, l'a laissé pantois et s'est précipité sur son short qu'il a enfilé par-dessus son maillot, puis il a refermé son sac et a dit à Orestis, dans le couloir, qu'il l'attendrait dans l'auto.

Orestis, déjà dans l'autre chambre, a répondu qu'ils iraient à la plage à pied. Il aimait marcher dans le vent.

- As you wish!

En descendant l'escalier et en traversant le jardin où la dame ne se trouvait plus, Jude s'est demandé s'il aurait pu frapper le Grec. Il avait

comme l'idée que l'autre n'aurait pas répliqué; il ne retrouverait pas une telle occasion!

Quand Orestis l'a rejoint devant la maison, il portait un pantalon bleu marine et un t-shirt rayé bleu et blanc. Il avait l'air d'un adolescent qui a grandi trop vite. Le bouton sous la ceinture de cuir n'était pas attaché. L'agent secret commençait à faire de l'embonpoint, ce que Jude n'avait remarqué ni sur le traversier, ni dans l'auto, ni même dans la chambre de bois où il l'avait pourtant vu nu, ce qui s'appelle nu, mais il faisait sombre, nous l'avons dit, et devant le corps nu d'un homme les yeux s'arrêtent sur sa tête, son sexe et ses genoux. Qu'en pensez-vous?

Au début de leur descente vers la plage, ils ne parlaient pas. Deux ou trois minutes plus tard, ils discutaient ou plutôt, dans le vent qui couvrait leur voix, ils échangeaient des cris au sujet du Mondial où le Canada n'était rien et la Grèce mieux que la Turquie, mais à des années-lumière de l'Italie. Orestis oubliait ce qui l'avait poussé à se mettre nu devant ce pédé qui n'était en somme qu'un maillon dans le filet tendu pour arrêter un tueur gay, et il a commencé à courir convaincu d'être suivi par un beau garçon amoureux de lui pour l'avoir embrassé, même si c'était sur le front, en lui faisant une prise de tête; Jude courait derrière ce pédé de Grec qui s'ignorait, pensait-il, et qui semblait ne pas trop lui en vouloir d'avoir refusé ses avances.

Nous allons les laisser se baigner dans les vagues énormes d'une mer rageuse et dans la lumière douce d'une fin d'après-midi, malgré les souffles et les bourrasques du vent. Ils mangeront des souvlakia, boiront de la retsina et s'étendront derrière une dune pour se protéger du sable et des papiers gras emportés par le vent, toujours lui, qui ne cessera pas. À

l'heure où le soleil se couche, comme souvent dans la vie, ils oublieront ce qu'ils devront faire le soir même ou le lendemain, et ils ne sauront jamais ce qu'ils deviendront dans les romans que d'aventure on écrira sur leurs aventures fragmentées, décousues, mais bien réelles où il sera humainement impossible qu'ils tiennent toujours dans leurs mains et devant leur conscience le fil qu'aux Enfers les trois Parques ont filé pour eux.

À la nuit tombée, leur maillot était sec depuis longtemps. Ne serait-ce qu'à cause du vent qui ne cessait pas. Orestis a remis son pantalon et Jude son short. Ils ont repris le sentier de Kéfalos. Ils ont retrouvé les chambres sous la lumière crue des ampoules qui pendaient des plafonds et ils ont rassemblé ce qu'ils y avaient laissé. La mère n'était pas dans la maison. Ils ont remonté dans la Mercedes rouge. Le voyage de retour dans la nuit que perçaient les phares, a paru plus court. Ils ne parlaient presque plus et ils ont fumé deux ou trois cigarettes. Ce que ne faisait jamais Jude, à ce qu'il disait.

Sur le quai, ils ont vu poindre le navire. Ses lumières jaunes scintillaient au milieu de la bruine d'eau salée que crachait la tempête dans le noir de la nuit. Orestis a donné à Jude le nom d'un restaurant à Patmos où il demanderait Khristos qui, lui, saurait si le makhèri était arrivé - le μαχαίρι, le couteau, était le surnom que la police grecque avait donné à François Froiban -. Quant à eux, ils ne se reverraient peut-être plus, sauf avec les militaires et les policiers quand ils arrêteraient le makhèri et quand...

- Je mettrai un sachet en cuir dans une de tes poches; ce sera de l'argent, a marmotté le Grec.

Il n'en avait pas été question. Jude en a presque laissé tomber son sac; il bégayait; il regardait autour de lui; il avançait, il reculait; il ne se voyait pas en Judas; il ne voulait pas d'argent; ça ne lui était même pas venu à l'idée... Orestis l'a rassuré; il penserait à autre chose; il regrettait; il n'y aurait pas d'argent.

Ils se sont dit adieu de façon presque nonchalante. L'agent secret était persuadé que le Canadien se ferait tuer par Froiban et Jude trouvait bien fade la figure ronde du Grec à côté du visage de celui qu'il reverrait.

Orestis n'a pas attendu que le navire accoste pour repartir chez lui. Il devait se lever avant l'aurore pour prendre un hélicoptère qui l'amènerait à Izmir et de là, le jour même ou le lendemain, à Patmos pour la rencontre entre Jude Saint-Georges et François Froiban.

Quand les passagers ont commencé à débarquer, un officier de marine a affiché une feuille de papier sur un panneau près de la table où l'on vendait les tickets. En grec et en anglais, on annonçait que le bateau passerait la nuit à quai; la mer était trop mauvaise, sinon dangereuse; on prévoyait repartir vers midi. Jude n'a fait ni une ni deux, il a pris son sac et s'est précipité vers l'hôtel qu'il avait remarqué en arrivant en voiture. Une bâtisse blanche à deux étages; des colonnes, de chaque côté de l'entrée, formaient comme un portique; et au-dessus, les deux balcons, superposés, bordés de balustrades de bois ajouré, longeaient la façade. Il a loué une des deux chambres qui restaient. Elle n'avait pas de salle de bain, mais ce n'était que pour une nuit et il pourrait mieux dormir que sur le bateau.

Dans une chambre d'hôtel, sans radio, sans télévision, comment apaiser l'angoisse devant le temps qui passe au loin, ailleurs, indifférent ? Surtout quand le sommeil ne vient pas. Vous voyez les cadavres qui

jonchent la route de l'homme que vous brûlez de revoir. Et vous pensez à vos parents, qui sont morts. Vous avez seize ans. À la maison, dans un fauteuil, près d'une fenêtre du salon, vous lisez Hamlet en ignorant, tamisés par les rideaux, les appels de lumière qui traversent avec le vent d'été les feuilles de l'orme. Les monologues de Shakespeare vous stupéfient et vous rassurent. Hamlet s'épanche, réfléchit à voix haute et on ne l'interrompt presque jamais. Vous y voyez la suprême audace et rêvez de l'imiter. Il est pour la belle âme impure de l'adolescent ou de l'adolescente que vous êtes un doux poison qu'elle garde au chaud pour s'en gaver. Elle peut, sans parler, penser tout haut en lisant les pages où s'organisent les pulsions, les hésitations, les pensées secrètes du jeune Danois. En parcourant les mots du texte, c'est vous qui les assumez et les exprimez. Vous devenez Hamlet. Pas celui qui dialogue, questionne ou répond aux objections et aux soupçons, mais la tête blonde qui parle seul entre les murs d'Elseneur.

Le livre ouvert devant vous, à la lumière de l'orme, vous vous retrouvez à Londres au seizième siècle dans une chambre basse où Shakespeare écrivait et vous vous assoyez près d'Hamlet au onzième siècle sur les rochers de la forteresse. Vos pensées et vos sensations y trouvent une des portes, une des routes de l'espace et du temps. Vous vous rattachez au passé de façon organique, et comme assoiffée. Tout comme le corps est relié à la vie végétale et animale depuis la naissance du monde, la pensée s'incruste avec celle d'Hamlet dans les vertèbres de l'esprit humain. Le temps, pensez-vous alors, ne réside pas dans des lieux visibles. Vous lui reconnaissez un espace qui lui est propre. Que ce temps de l'humanité dure aussi longtemps que les hommes vivront. Il serait ce qui à

la fois les porte et leur échappe, mais il leur appartient comme la mer aux navires. Il se déplacerait dans un espace réservé, sans autre port d'attache que l'être humain qu'en retour, il attire à lui pour le mettre au monde.

Quand dans le salon de vos parents vous vous émerveillez des monologues du prince Hamlet, vous accueillez l'emprise du temps sur vous, l'emprise de cette fine lame qui traverse nos espaces mentaux.

Et ce soir-là, avant de s'endormir sur l'île de Kos dans le vacarme des jeunes gens à la fermeture des discothèques, Jude, comme nous, se coulait dans le temps avec son désir, quitte à en devenir l'esclave. Sans ce désir - l'aurait-il appelé de l'amour? -, il était difficile, sinon impossible, de repérer les heures et les jours, de s'y accrocher et de se laisser emporter en hissant les voiles comme sur un navire de haut bord. Avec cette inquiétude, Jude devenait un instant relié aux autres instants et aux autres humains qui formaient ainsi, en marchant, l'espace du temps, car on dit bien dans un court espace de temps...

DE KOS À PATMOS

Quatre îles en une journée. Jude les avait repérées sur les cartes, mais elles étaient restées comme des pièces détachées, des morceaux de Grèce. Pendant ce voyage, il les a reliées les unes aux autres, avec son corps; elles ont pris lieu et place dans un espace sans solution de continuité, fait de vent et de mer, de pierres et de ports, d'abord entrevus dans le lointain, qui s'approchaient et effaçaient peu à peu le souvenir de l'autre port, avec sa baie et ses collines, d'où le matin même le bateau avait levé l'ancre.

Le capitaine du traversier qui avait accosté la veille, durant la soirée, trouvait la mer encore trop mauvaise pour s'y aventurer. Un petit bateau qui ne prenait pas les voitures, arrivé comme ça, de nulle part, et prêt à repartir aussi loin, avait levé l'ancre à midi. Les vagues étaient moins hautes, mais aussi fortes. Si on voulait rester sur le pont, à l'air libre, on recevait des paquets d'une eau froide et gluante qui laissait sur la peau des plaques de sel, mais répandait dans le soleil des bruines de couleurs.

Jude a cru, tout à coup - et cela en dit long sur son état d'esprit, sur sa soumission presque inconditionnelle à qui le séduisait, comme sur cet état de somnolence jouissive où il se complaisait (oserait-on dire à la façon de quelqu'un qui se vautrerait dans la boue, dans des déjections mêlées de sang, de confitures, de sperme et d'urine chaude?) -, il a cru reconnaître le jeune homme qu'il avait vu, au commissariat de Bodrum, sur les photos prises à Sainte-Sophie. Ce passager, avec effronterie, faisait la roue devant lui. Était-ce bien le même ? C'était impossible; l'autre était mort. Mais

comment expliquer une telle ressemblance ? Un frère jumeau ? Qui serait aussi le frère de Smile, le barman tué dans la cale du navire ? Un autre garçon et deux jeunes filles parlaient français et allemand avec ce troublant sosie. Ils s'appuyaient aux mêmes rambardes que Jude; ils arpentaient les mêmes ponts; ils le suivaient quand il descendait à l'intérieur et le talonnaient quand il remontait; on tournait vite en rond sur un bateau pareil; ils l'ont salué quelquefois avec un sourire. Lui, il avait le regard rivé sur les yeux de cet oriental, sur ces yeux qui lui reprochaient, aurait-on dit, d'exister sur un bateau emporté par le vent ou par la mer, on ne savait plus, une sorte de vaisseau fantôme...

Dites-moi! Jude aurait-il eu l'audace de murmurer le vers de Mallarmé, *Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots!*

Il l'aurait juré. Ces garçons et ces filles riaient de lui. Sous cape bien sûr. Parce qu'il avait parlé tout seul ? Aurait-il vraiment prononcé le vers de Mallarmé ? Allez savoir! On risquait le naufrage à tout instant et ces effrontés s'en souciaient comme de leur dernière chemise! Pour eux, la mort les attendait plus loin. Ailleurs. Mais pas dans la mer Égée. Ils se croyaient dans un roman qui n'arriverait jamais à son terme. Et pourtant nous en connaissons déjà la fin. Une fin atroce.

Ce n'était pas un bateau, c'était une coquille de noix jetée sur la mer. Un passager de plus à bâbord ou à tribord, il aurait chaviré. Trop d'imagination ? Trop de fatigue ? Non. Jude avait dormi d'un sommeil profond jusqu'à neuf heures du matin dans l'insouciance de la victime qui dans quelques heures serait immolée sur les autels d'Interpol. Il était frais et dispos; il n'imaginait rien. En vérité, Poseidon grognait, grondait et tonnait en plein soleil. Un homme d'équipage a passé la traversée à

supplier les jeunes touristes de s'asseoir. Mais non! Ils restaient debout. Ils défiaient les dieux. Ils se tenaient trop près du bastingage ou même dans les canots de sauvetage qui, fait à noter, avaient été débarrassées des toiles qui les recouvrent en temps normal. Le matelot leur décrivait par gestes que si l'un d'entre eux tombait à la mer, c'était lui qui passerait des jours en prison pour ne pas avoir fait son devoir. Les imbéciles, pour la plupart déjà ivres, riaient, puis gênés, allaient sur un banc se moquer de cet imbécile de Grec qui ne connaissait rien aux dangers de la navigation, tandis qu'eux vivaient dangereusement, deux ou trois fois par année, par beau temps, sur un lac, quand ils faisaient de la voile... Jude avait toujours admiré les Grecs sur la mer.

Au plus fort du roulis et du tangage - ils avaient quitté Kalymnos depuis une heure et en longeaient la côte ouest vers l'île de Léros - , l'oriental s'est approché avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il ne ressemblait plus du tout à celui des photos. Ce garçon allait-il lui faire des propositions ? Jude avait beau dissenter sur le temps ou connaître son Mallarmé, il restait à l'écoute des autres corps, des visages, même tuméfiés... Et ce rappel de l'homme d'Izmir l'a sauvé de la tentation. Pour mieux lutter contre elle, il a cherché des zones de laideur sur la chair et les os qui s'étaient avancés vers lui, et leur a trouvé de fâcheuses oreilles et un menton qui bientôt rejoindrait la pomme d'Adam sous la peau du cou. Ce qui a délesté Jude du scorpion qui commençait à le mordre au ventre.

Ils sont pourtant restés là, tous les deux, sur le banc rouge et blanc. À la poupe. Tantôt, quand la barque remontait le mur et la crête d'une longue vague, ils apercevaient la mer en bas sous leur dos et ils avaient la tête dans le ciel bleu avec les vergues et le mât; tantôt, quand le pont, aussi vert

que du gazon, s'enfonçait dans les creux d'une eau lourde comme de l'huile, muette comme une pieuvre, ils sentaient leurs viscères prêts à se répandre dans leurs cuisses et jusque dans les abîmes de leurs pieds. Comment décrire les entrailles de l'océan! se disait Jude dans les rugissements du meltemi. Lautréamont avait tout dit, *...immense bleu, appliqué sur le corps de la terre. (...) Vieil océan, tes eaux sont amères. (...) Vieil océan, ô grand célibataire...*

Quand le bateau est reparti du port de Lakki, à Léros, le vent avait faibli; il désarmait. Vers les cinq heures, la mer était calme et on a vu surgir au loin des îlots rocheux. Des quartiers de roc noir, à fleur d'eau. Ils morcellent la côte orientale de Patmos; ils l'ouvrent et à la fois la referment; ils cachent aux regards le port de Skala qui ce soir-là s'enfonçait dans une lumière violette frôlant les rochers devenus gris et bleus. L'île de l'Apocalypse.

Une fois débarqué, Jude s'est aperçu qu'on lui avait volé sa montre sur le bateau. Le groupe de Français et d'Allemands était déjà parti dans un minibus vers une direction inconnue.

Il n'y avait plus de chambre près du port. Dans un restaurant, on lui a loué un lit sur le toit de ciment passé à la chaux. C'était le samedi, 11 juillet 1990.

* * *

Il devait être six heures du soir. Le toit était encore brûlant de la chaleur du soleil. Quatre lits de fer recouverts d'un drap formaient un carré. Ils étaient encombrés de livres, de vêtements, d'objets de toilette, sauf un. Jude y a laissé tomber son bagage. Il a pris son maillot, l'a mis sous son short et a fourré une serviette de plage, noire, dans un sac plus

petit. Il a dévalé l'escalier et couru après un autocar qui l'a mené à la plage de Kambos, au nord de l'île.

Quand il est sorti de la mer, il s'est senti en communion avec l'eau, la plage de sable et les rochers qui la bordaient, avec le ciel et le vent, leur lumière, leur démesure. Je reprends ma phrase. Il sortait de l'eau et s'est retrouvé dans la mer, le sable, le ciel et le vent; il a désiré que cet instant dure toujours. Le langage est trompeur. Il désirait plutôt habiter dans la durée de ce temps qui l'emportait. Mais ce n'était qu'une sensation visuelle. Ah! si le temps avait été un dieu! L'adorer, se vautrer à ses pieds. Il disait pourtant qu'il ne croyait pas aux dieux.

Revenu sur son toit, il avait déjà repéré le restaurant dont Orestis lui avait parlé. C'était quelques rues plus à l'est. Il a pris une douche à l'étage des chambres et a décidé de monter à Khora. Dans cette partie montagneuse de l'île, les champs bordés de pierres se composaient de tant d'ordre, les arbres se chargeaient de tant de noblesse qu'il supportait mieux la solitude, avant de rencontrer l'homme qu'il craignait et avait l'audace, à la fois, de vouloir transfigurer par son désir. En marchant à travers les odeurs de thym et de résine sur la route qui serpentait entre Skala, le port, et Khora, les chênes et les oliviers qu'il apercevait derrière de hauts murs de crépi, tout comme les mouvements de ses muscles, lui rappelaient d'autres arbres, d'autres chemins, d'autres plateaux qu'il avait découverts à Hydra, à Thira et peut-être à Lesbos, du haut des sentiers qui menaient, pour toutes les îles, aux monastères du prophète Elie. Des vallées étroites, alors, se dessinaient et la mer apparaissait au loin dans la lumière du midi comme elle allait peu à peu s'effacer, en ce soir du 11 juillet 1990, dans le crépuscule de Patmos. Le temps ne s'arrêtait plus et

Jude coïncidait avec lui. Un lien nécessaire se tissait avec l'espace. Une juste tension s'établissait entre le poids de sa vie et la force qu'il fallait pour le supporter. En possession du paysage, il développait un accord fraternel avec le temps présent et tous deux rivalisaient d'équilibre. Si Jude n'était pas la mesure du temps, il en était le seul observateur et, à des conditions mystérieuses, il en percevait l'existence. Il devait s'oublier et accroître à l'extrême son pouvoir de sensation : une absence momentanée et une présence inouïe.

Quand il est redescendu dans Skala, il faisait nuit. Il était dix heures. Il n'y avait que des touristes dans les restaurants. Il s'est arrêté devant celui où il devait prendre ses informations. Par un escalier encastré dans un mur de pierres, il est monté à l'étage et a demandé Khristos. Il y eut un moment de panique chez les deux ou trois serveurs qui se trouvaient dans la salle. Une dame habillée de noir et aux cheveux blancs est arrivée et tout est rentré dans l'ordre. Elle a conduit Jude sur le toit aménagé en terrasse. Il s'est installé à une table isolée, au fond, là d'où le regard plongeait dans une ruelle sordide. Un garçon aux lèvres pincées, aux gestes délicats qui détonaient dans l'atmosphère bon enfant du restaurant, s'est présenté avec une bouteille de retsina et un vin du pays. En anglais, il lui a demandé ce qu'il préférerait.

- Du retsina, a répondu Jude.

Le serveur a aussitôt parlé du makhèri qui boirait du vin de Patmos.

- Vous savez, a-t-il ajouté d'un air mystérieux en chuchotant, cet ami qui devait arriver aujourd'hui, on l'attend maintenant pour demain.

- Ah! bon.

C'est tout ce que Jude a su ajouter.

On lui a fait goûter le vin, ce qu'il trouvait superflu pour du résiné, mais il n'a pas fait le difficile. Mieux valait prendre les choses comme elles venaient. Si le makhèri n'était pas arrivé, aussi bien se prêter à ce qu'on voudrait. Après tout, il faut bien manger pour vivre et boire pour... Jude avait essayé d'inventer un mot d'esprit, en dénaturant le proverbe. Il a remercié le serveur qui était blond, l'ai-je dit? et qui est reparti en laissant aussi sur la table le vin de Patmos. Jude connaissait celui de Samos, les vins de Santorini, ceux de l'Attique, mais rien de Patmos. Et pourquoi pas ? Au pied du monastère de l'Apocalypse, on ne pouvait qu'espérer des révélations! Il a souri, pour atténuer la blague facile, sinon vulgaire. Il n'avait bu que deux gorgées de vin, mais ça se relâchait dans sa tête. La tension baissait. La rencontre au jardin des oliviers, des chênes ou des eucalyptus était remise au lendemain, dans l'avenir. Rien pour nous étonner, nous qui en savons l'heure et le lieu.

Tout à coup, une lune rousse, un cercle énorme, est apparue au-dessus de la maison, de l'autre côté de la ruelle; elle aurait pu rouler comme une balle ou une boule moqueuse. Il a eu l'envie d'avertir les clients de la terrasse que la lune était venue les regarder. Mais il n'a rien dit. Le blond arrivait pour prendre sa commande. On ne lui avait pas donné le menu. Le menu? Ah! oui. Ah! mais non. Mais si, le voilà. Il le lui a tendu de ses mains fines et l'a regardé d'un oeil critique et paternel parcourir les pages plastifiées de l'opuscule gastronomique. Il s'est même penché sur la dernière, celle des vins et liqueurs, pour laisser tomber, l'air de rien, une carte blanche sur les cuisses de Jude qui ne les avait pas encore recouvertes de la serviette coiffant comme une toque de pape l'assiette de faux cuivre. C'est ainsi qu'était tombé sous le siège de

l'autocar le cordon bleu avec les breloques. D'une main preste, Jude a glissé la carte, ou le billet-doux, qui sait? sous sa cuisse gauche.

Il a commandé du *saganaki* (du fromage grillé), un *moskhari stiphado* (du veau en sauce avec du riz et des oignons bouillis), plus des *phasolia* (des haricots blancs) où il voyait déjà des morceaux mauves ou bleus d'oignons crus émincés. Il a précisé qu'il voulait ces plats les uns après les autres et non les uns autour des autres. C'était son hérésie coutumière quand il mangeait chez les Grecs.

Le serveur, nerveux depuis que la carte était tombée dans le giron de son client, s'est pourtant nommé avant de quitter la table. Il s'appelait Hermès; il serait à son service avec le plus grand plaisir.

Il s'est envolé vers les cuisines au rez-de-chaussée. Il devait être en bas de l'escalier de pierre quand Jude a pris sous sa cuisse le carton blanc et en a déplié les trois plis. C'était l'ébauche d'un plan. Deux traits verticaux pour une rue; du côté gauche, le restaurant; du côté droit, un quadrilatère longé par deux traits signalant une autre rue; à mi-hauteur, une porte marquée d'un X rouge et d'une flèche reliée à quatre mots, *Be there at midnight*; on avait signé Hermès for Orestis. La tension de Jude a monté d'un cran. Mais il s'est raisonné. Dans ce bouge marqué d'un X, il se contenterait de parler d'Orestis; Hermès et lui-même ne feraient que converser; ils communiqueraient, quoi! Ces trois esquisses d'idée ont donné un peu de legato à ses battements de coeur. Et il a fait cul sec du deuxième verre de retsina.

D'après ses déductions géographiques, le lieu de rendez-vous se trouvait à sa droite, de l'autre côté du carré de maisons bordé par la ruelle. Ce pouvait être dans cet immeuble de deux ou trois étages en pierres

jaunes dont l'arrière-cour était mal éclairée par un lampadaire; la maison était percée de portes-fenêtres encadrées de volets, presque tous rabattus contre le mur; à l'intérieur, les persiennes semblaient fermées. Il s'est servi un troisième verre. Cette demeure bourgeoise le mettait en confiance. Elle lui faisait penser, allez savoir pourquoi, aux maisons que devait habiter, sous d'autres climats, la comtesse de Ségur ou même les personnages de ses romans, Sophie, les petites filles modèles, Jean-qui-pleure, Jean-qui-rit...

Le saganaki lui a été servi au moins trente minutes plus tard. Il avait déjà bu les trois quarts de la bouteille. Il en a commandé une deuxième; il était temps de perdre la notion du temps. Le serveur a montré de l'étonnement, mais l'a vite réprimé et a décidé d'en sourire. Inutile de décrire tout le déroulement de ce souper. Le sourire du serveur était de plus en plus contagieux, ses mains de plus en plus fines, leur duvet de plus en plus blond, et Jude ne pensait plus au temps. Il s'emplissait la panse.

Il a entendu la sirène d'un navire. D'après ses calculs, ce n'était pas l'arrivée de Froiban, alias N.I.S. Sassayag, dont l'heure n'avait pas encore sonné. Il l'attendait plutôt vers minuit, ce qui était aussi l'heure du rendez-vous dans la maison aux blocs jaunes.

À la fin du repas, Jude a pris deux verres de Métaxa et le chef en personne est venu le saluer. Tant d'égards dans la ville de l'orthodoxie évangélique ne laissent pas d'étonner. Ce n'était après tout qu'un gay aux tendances inavouables d'indic de police. Mais enfin, ce fut ainsi. On est venu lui rendre ses hommages au point de refuser qu'il paie l'addition. Il était l'invité de la maison, un ami de monsieur Orestis.

Il était minuit moins cinq. Jude s'est levé. Assez dignement, somme toute. Et il est allé sonner à la maison jaune. Il ne pensait plus y trouver Hermès. Il s'était mis à redouter, en buvant la deuxième bouteille de retsina, d'y découvrir Orestis. Ce serait une surprise désagréable, car il préférerait, à tout prendre, la minceur du blond aux rondeurs de l'agent. Il a sonné une troisième fois. Un homme à barbe blanche lui a ouvert. Le vieillard n'a rien répondu à son étonnement, à ses questions, à ses excuses, à son embarras; il lui a demandé de le suivre. Ils ont monté un escalier et il l'a fait entrer dans un salon tendu de velours violet, meublé de fauteuils recouverts de soie brochée aux tons mauves et rouges, où trônait un lit à baldaquin d'où jaillissaient, au sommet des quatre colonnes, des plumes d'autruche. Le long vieillard l'a invité à s'asseoir sur un canapé à droite de la porte d'entrée et s'est éclipsé en la refermant. Une fois seul, Jude s'est retourné, alerté par une présence insistante. Il a aperçu le tableau d'un saint Sébastien attaché à une colonne du Parthénon, son corps d'albâtre criblé de flèches noires et les ailes du dieu Hermès accrochées à ses chevilles. Il s'est relevé d'un coup de rein et il a reculé de quelques pas. Sous le canapé traînaient une cravache et deux paires de menottes avec des entraves où se disputaient le velours, le cuir et les chaînes d'or. Et à sa gauche, dans une nuit étouffante de plantes vertes, près d'un petit bar baroque en fer à cheval, l'air piteux comme un laissé-pour-compte, se tenait Hermès, le serveur du restaurant. Nu, il n'avait que la peau et les os. Les bougies allumées autour de miroirs profonds creusaient ses orbites. Elles lui donnaient un air de fouine affamée. Il s'est approché de Jude qui ne bougeait pas. D'autres reflets sur sa figure de cire et d'autres bougies lui donnaient des yeux de glace. Il a mis les mains sur ses épaules et lui a

demandé à l'oreille... Nous n'avons pas entendu ce qui semblait plus un ordre tragique qu'une supplique, mais Orestis ne devait jamais l'apprendre. Jude était trop ivre ou trop pervers pour résister aux ordres d'un garçon nu, même s'il n'était pas très beau. Son audace et sa maigreur cadavérique compensaient son absence de charme. Et il en avait pitié.

Mais ces passions étranges en arrivent, quelquefois, à se confondre avec l'amour dont elle prennent le nom et imitent les gestes. Jude s'est déshabillé en embrassant du bout des lèvres, puis à pleine bouche, l'Hermès de cire vivante. De fil en aiguille, de bougie en bougie et du bar au canapé de saint Sébastien, il n'y eut ni entrechat ni déclaration d'amour. C'était l'animalité dont on s'affuble, faute de l'assumer, et Hermès racontait qu'il était l'amant secret d'Orestis et qu'il imaginait plus musclés les agents secrets de la gendarmerie royale du Canada. De son côté, Jude s'interrogeait sur ses compétences de bourreau baroque et de gendarme. Il voulait bien étaler les prouesses de ses cartilages, mais ils se rétractaient, incapables d'innover à volonté! En priant saint Jude et saint Sébastien, il a pris du poil de la bête. Il est devenu le tortionnaire qu'on voulait de lui. Il ne s'agissait pas de faire, mais de regarder. Se permettre des moments d'indifférence. Menacer. Annoncer l'exécution de ses menaces. Les reporter. Les oublier. Enfin, c'était la victime consentante qui soufflait à son bourreau les détails du supplice. Quand Hermès a été traîné sur le lit, les pieds et les mains menottés de velours et de lanières de cuir commises de chaînes d'or qui s'entrechoquaient, un bahut a été ouvert sur ses ordres. Jude en a extrait des ficelles, des cordons d'argent, des lacets souples comme des serpents, des cordelettes ornées de paillettes et deux énormes fouets. L'esclave voulait être ligaturé de par tous ses membres, sentir le

chanvre, le fil et le métal frotter, creuser sa peau, sa chair et les tissus éternués de son pénis piteux. Vingt minutes plus tard, Jude l'avait transformé en saucisson avec des liens mal ficelés à qui le garçon décharné accordait la puissance de chaînes d'acier pour sacrifier à son idée d'être menotté et ligoté au point de ne pouvoir bouger ni d'un coude, ni d'une cheville, ni d'un genou, ni d'une épaule. C'était un bloc de chair, un ver de terre, un ver blanc.

Jude s'est dégrisé. Une horloge avait-elle sonné dans la maison jaune? Était-ce la corne de brume d'un navire de haut bord qui entraînait enfin dans le port de Patmos? Il a reculé de quelques pas. Il s'est retourné et aperçut son reflet dans les glaces qui bordaient le saint Sébastien. Il vit qu'il était nu. Il a levé le bras comme pour battre sa coulpe - et dans un éclair, on voit le geste de l'assassin, le coup de l'égorgeur qui s'abat sur la gorge de la bête humaine -. Une voix qui venait du lit dans son dos lui disait couteau, makhèri! Allait-il l'égorger! Il est revenu vers la viande humaine qui le regardait goulûment sur l'édredon de soie rouge. La carcasse et la tête, toutes ligotées qu'elles étaient, s'agitaient, se glissaient, se déplaçaient, se soulevaient, tendaient les pieds vers un coffre, sous une des fenêtres. Jude a obéi. D'un pas qu'il espérait pesant, il est allé ouvrir ce nouveau bahut. Il regorgeait de couteaux, de coutelas, de bistouris, de scalpels, de rasoirs et de poignards. L'antre d'un égorgeur. Jude connaîtrait-il donc le mal qui rongait Lucifer, son ange déchu, entré une heure avant dans le port de Patmos ?

Il s'est emparé d'un coutelas au manche damasquiné. Ainsi emmanché, il a marché vers le lit. Il se savait ridicule, mais persuadé de

provoquer le spectre du meurtre et de faire craindre l'imminence de la mort, il avançait toujours.

Quels détours prend la sauvagerie pour s'inoculer dans l'esprit des humains!

Jude était près du baldaquin et menaçait de la lame de son coutelas cette larve d'homme vivant. Il l'approchait de sa gorge, de son coeur, de son pubis imberbe. Mais sa victime n'en bandait que davantage; elle avait enfin jaugé et saisi à travers les pores de sa peau les pulsions homicides et amoureuses de son apprenti-bourreau; elle était sur le point d'en finir dans un orgasme si longtemps interrompu. Jude restait là, impuissant, le couteau levé. La bête qu'il immolerait, avait retiré une main de ses liens et en toute impunité, la garce, elle frottait contre eux son pénis gonflé, alimentant d'un peu de douleur le soulagement d'une éjaculation minable. Jude avait des sourires que l'ombre dissimulait au jouisseur pénitent.

Il a laissé retomber le coutelas. Avait-il compris qu'il serait capable de tuer ? Il aurait pu se révolter devant la confiance que ce garçon mettait en lui, et abaisser le couteau; il l'aurait tué par distraction ou par colère. Sans y trouver de plaisir. Il lui avait fait l'aumône, mais les êtres humains méritent-ils qu'on leur offre la seule peur qu'ils devraient maîtriser un jour, celle de la mort ? Jude s'aimait trop pour confier son corps à qui voudrait lui faire cette aumône. Il n'aimait pas la pitié.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Hermès avait joui. Jude l'a détaché. Pressé de sortir de cette pièce. Ils se sont rhabillés. Le serveur est redevenu le jeune homme affairé; il s'est allumé une cigarette turque; il a fait un téléphone. Quand il a raccroché, il a dit à Jude que l'assassin canadien avait pris à Samos un bateau pour Patmos. Avec un garçon qui

avait travaillé pour le gang d'Istanbul; un médecin l'avait soigné récemment pour des blessures faites par balles. On ignorait pourquoi il suivait l'égorgeur. Ils étaient sans doute déjà arrivés. Il était trois heures du matin. Jude devait se présenter au restaurant vers sept heures, le lendemain. Sa nuit sur le toit serait courte.

- Pourquoi avoir pris une chambre sur le toit ?

- C'est tout ce qui restait, a bredouillé Jude.

- Il fallait vous rendre à Khora. Je ne comprends pas pourquoi les touristes aiment les bords de mer, a dit Hermès d'un ton nasillard. Dormir sur les toits coûtait, évidemment, moins cher. Jude n'avait fait qu'obéir aux ordres d'Orestis, mais il n'a pas cru bon de l'admettre. De toute façon les longues mains fines - il avait oublié que c'était son unique charme - ne l'écoutaient pas. Elles avaient tiré sur un cordon de soie rouge. Le vieillard est apparu pour reconduire Jude jusqu'à la porte d'entrée.

LES MURS BLANCHIS À LA CHAUX

Il a marché dans les rues. Il a longé les portes métalliques qui fermaient les épiceries, les confiseries, les pharmacies et les restaurants. Il s'est arrêté au bout d'un quai face à la mer encore noire. Plus loin, à sa gauche, des voix d'hommes se souhaïtaient *kali nikhta*. Puis plus rien. On a éteint des lumières accrochées à des arbres.

Il regardait toujours la mer et ne ressentait rien. Il a pensé au corps ficelé d'Hermès. Il s'est demandé qui était l'homme à la barbe blanche; il lui rappelait les nobles vieillards des comédies classiques.

Des papiers gras flottaient contre le quai de pierre. Il n'y avait plus personne dans la nuit de Patmos. Il est rentré se coucher. Sur son toit, le soleil le réveillerait bientôt pour le rendez-vous de sept heures. Arrivé à l'arrière du restaurant, il s'est trompé de porte et au lieu de prendre l'escalier qui menait à la terrasse tout en haut, il a pénétré dans une chambre mal éclairée aux murs blanchis à la chaux. Un homme s'acharnait sur le corps en charpie d'un autre menotté au lit... Il a reconnu l'homme de l'autocar, il était par-dessus un cadavre aux yeux grands ouverts. Il y avait un revolver sur un banc de bois, à gauche de la porte.

Jude a pris l'arme et tiré une balle dans la nuque du sadique qui s'est écroulé sur le sol de ciment. Il a regardé le silencieux au bout de son bras et reculé, hébété, vers les lueurs du matin. Sorti de la chambre, il a contourné le restaurant, traversé la route et descendu la plage où les tables s'enfonçaient dans le sable. Il a regardé l'eau grise de la mer. Les feuilles des arbres tremblaient dans le vent qui commençait à souffler. L'air de

moins en moins gris étranglait les troncs des platanes qui ne s'élevaient plus dans le ciel. Pendant un moment, il s'est plié en deux, une main agrippée au ventre. Quand il a pu se redresser, il a lancé le revolver sur le pont d'un bateau ancré à quelques mètres de la rive.

Quelqu'un est sorti. Avec un coupe-vent rouge, une arme au poing, qui a appelé :

- Bernard?

Dans son attitude, dans sa façon de détacher les deux seules syllabes, on le savait revenu de tout. Est-ce ainsi que dans la nuit on appelle ses complices? Jude s'est approché de la mer. L'aube allait poindre; le ciel changeait de couleur. Apparaissaient le bleu de l'eau, le jaune et le blanc des cordages, le vert des arbres, les formes nickelées des voiliers. L'homme du bateau lui a crié, en anglais, de ne pas avancer. Mais il a continué à marcher; il avait déjà les pieds dans la mer. Sur le pont, le coupe-vent rouge tendait toujours son bras armé en le soutenant de l'autre main, au poignet.

- Don't move! Go back!

Il s'est arrêté. Des autos freinaient sur la route. Il ne s'est pas retourné. Le tireur en reculant contre le mur de la cabine a tourné la tête et crié aux gens du yacht, invisibles.

- La police!

Il a braqué son arme sur l'imbécile qui avait repris sa marche dans la mer. Il a levé le cran de sûreté. Il a tiré. Des rayons lumineux l'avaient aveuglé. Il est tombé, tué par un des policiers. Jude, dans la mer, avançait toujours; il continuait à longer le bateau. Arrivé à la proue, il a regardé au

large. On lui criait des mots dans une langue qu'il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Il s'est enfin retourné.

On a fait démarrer les moteurs du bateau. D'une écoutille, des marins ont visé un des réflecteurs allumés par les policiers. Inutile, dans le soleil du matin, le projecteur a éclaté en mille reflets. Ils en ont raté un deuxième. Des cris. Des menaces.

Jude regardait l'île. Et il s'est glissé dans la douceur de l'eau.

* * *

Je m'appelle Jude. Qu'allait-on faire de moi ?

Et il délire. Durant trois secondes, avant d'être réveillé par Orestis.

Il y avait trois cadavres dans la pièce blanchie à la chaux et un autre sur un yacht qui avait filé. Des Turcs et des Canadiens. Aucun Grec n'était impliqué dans cette affaire sordide. Il fallait purifier le port, la plage, le restaurant et la chambre. Tout a été nettoyé avant l'ouverture des boulangeries.

Il y avait trois carcasses. On les a transportées dans un fourgon noir par des sentiers invraisemblables jusque sur une falaise, au-dessus d'une plage de galets à l'extrémité nord-ouest de l'île. Arrivé en hélicoptère au petit matin avec les forces policières, Orestis les attendait. Ils ont mis le feu à une cambuse isolée près d'un arbre; ils y avaient jeté les corps de François et Bernard; ils ont lancé dans le brasier une bombonne de gaz. À travers les flammes se découpaient les branches de l'arbre; elles paraissaient vivantes; on y entendait des voix. On maquillait une affaire de mœurs. On précipiterait le cadavre de Slim du haut des airs dans les eaux turques

Il y avait trois cadavres dans la pièce blanchie à la chaux. Aucun journaliste n'avait été admis. Le Canada ne dirait rien, ni sa communauté grecque, ni sa communauté turque, ni les groupes de pression homosexuels, ni le cartel canado-cubain de la drogue. Une pure fiction.

Il y avait deux squelettes calcinés. Le troisième cadavre s'est envolé avec l'hélicoptère vers le sud-est, vers la Turquie. Orestis n'était pas du voyage. Il devait régler une affaire dans une Vespa qu'on avait sortie de l'appareil. À Skala, il s'est arrêté devant la maison de pierres jaunes. Entré en coup de vent, il en est ressorti aussitôt. Il s'est jeté sur le siège, les mains déjà agrippées aux poignées du scooter. Direction : le restaurant de la plage. Il a ouvert la bonne porte pour monter sur le toit. Il devait être sept ou huit heures. Deux lits étaient occupés. Jude était nu, à plat ventre, sous un drap délavé qui le couvrait à peine. Des vêtements mouillés étaient accrochés à la branche d'un arbre qui montait vers le soleil, d'autres pendaient à une corde à linge tendue au-dessus du carré de lits. L'autre dormeur a grogné et s'est retourné. Orestis a touché le mollet, l'épaule et finalement la main de Jude qui s'est dressé sur le lit comme un poisson. Il a vite retrouvé l'appui de ses bras sur le matelas que cachait mal un autre drap. Il a dévisagé Orestis qui agitait une chemise bleu mauve et un short kaki devant ses yeux. Un doigt sur les lèvres, il lui défendait de parler et d'un oeil lui montrait l'autre qui dormait toujours. Jude s'exécute. Il enfle les vêtements, fourre dans son sac une brosse à dents, une brosse à cheveux, enveloppe le linge étendu sur la corde dans sa serviette de plage. Orestis est déjà descendu. Jude jette un dernier regard. Le lit. Le toit. Des éclats de lumière traversent des branches noires. Le dormeur lui fait un signe de la main. Un mélèze pousse à côté du

restaurant. Jude s'élance vers l'escalier. Il s'arrête net. Il pleure, debout face au ciel du matin. L'autre garçon hésite et bouge. Il va sortir du lit, venir vers lui. Jude balance son sac sur son épaule et disparaît peu à peu dans le rectangle percé, au coin du toit, pour l'escalier.

Il ouvre la porte de la pièce blanchie à la chaux. Rien ne s'y est passé. Il n'y a rien. Orestis ne dit rien. On monte sur la Vespa. On salue dans un café des personnes âgées qui se lèvent pour embrasser le Grec. Une table contre le mur du fond. Un grand miroir appelle des reflets de lumière. Il fait déjà chaud. L'agent secret regarde Jude. D'un air ennuyé.

- Je n'irai pas par quatre chemins, dit-il.
- Ça a été plus fort que moi. L'arme était là. J'ai tiré.
- Pas si fort!
- Ok. Ils ne comprennent pas, de toute façon.
- C'est ce que tu crois. Ils passent l'hiver à Montréal ou à New-York.
- Ok. J'ai dit ok.

On apporte des cafés grecs avec des verres d'eau fraîche, deux croissants et des oeufs brouillés.

- Ça va, ça va, dit Orestis.

Il sourit. Son visage est sur le point de disparaître, se fondre dans la frondaison d'un arbre, très lumineuse, mais il rouvre les yeux.

- Je ne veux pas savoir pourquoi tu l'as fait. Et tu l'as fait proprement. Du premier coup. Les hommes ont apprécié.

- La première fois de ma vie.
- On va te donner une médaille, ironise le Grec.

Un coin de mer dans le miroir. Un verre se brise sur le sol de ciment. Ses pieds, ses jambes sous la table du restaurant; ses mains près de l'assiette. Orestis n'a plus de visage. Il parle dans l'oreille de Jude.

- Well. Let's see. - Et nous continuons en français. - Tu as jeté ton gun sur le pont du bateau; tu es disparu; tu as refait surface, comme un sous-marin qu'il a dit. Un garçon de 12 ans t'a vu nager, ce matin, derrière les voiliers et sortir de la mer un peu plus loin, juste devant sa fenêtre.

- Il va parler ?

- Je ne crois pas.

- Et vous n'avez pas retrouvé le revolver ?

- On n'a pas retrouvé le revolver. Mais les Cubains et le gang d'Istanbul vont fouiller les bateaux et la mer entière pour le trouver. Ils sauront aussi qui est entré par hasard, à la fin de la nuit, dans la pièce blanchie à la chaux...

- Personne ne m'a vu entrer ni sortir.

- Hermès sait que tu couchais sur le toit. On le fera parler.

- Je lui couperai la tête, me dit ma voix dans la pièce blanchie à la chaux.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Je ne dis rien. Je vois le soleil dans l'arbre et les reflets des feuilles me regardent dans le miroir. Je partirai pour le Canada dans la pièce blanchie à la chaux.

Jude ne faisait plus que marmonner *dans la pièce blanchie...* Dans un jour ou deux, on te trouverait assassiné dans cette pièce. *Dans la pièce blanchie*, Orestis a retrouvé son visage, ses yeux, sa bouche, ses cheveux.

Protégez-moi. J'ai tué l'égorgeur, crie Jude. Que voulez-vous de moi ?
Orestis est heureux.

- Que tu travailles pour nous, là, dans ta pièce à la chaux...

Fin du délire.

* * *

Un rayon de soleil a frappé en plein dans les yeux de Jude. Il a bougé pour s'en défendre. Rien n'y faisait. Il a levé la tête et il a vu celle d'un arbre le toiser comme s'il allongeait son tronc pour lui cacher les épines de soleil qui explosaient autour des branches. Il était dans son lit et Orestis debout devant lui. Sur le toit du restaurant.

- Qu'est-ce que tu fais ici?

La casquette d'un officier de police est apparue au-dessus du rectangle découpé dans le toit pour l'escalier. Orestis a dit sans se retourner qu'il n'en avait plus pour longtemps. Le garçon s'était réveillé. La casquette a viré de bord et disparu en descendant les marches.

Jude a vu qu'il était nu, sans aucun drap. Des vêtements séchaient sur une corde. Il n'y avait personne dans les autres lits. Il s'est penché pour prendre dans son sac un slip et un t-shirt, pendant qu'Orestis s'assoyait sur une sorte de banc qui avait déjà été peint en rouge. Il a mis des lunettes de soleil. Jude a remarqué une tasse de café et un verre d'eau, par terre, à côté de son lit, dans un plateau.

- Est-ce qu'il est encore chaud?

- Je l'ai fait apporter, il y a cinq minutes.

Jude en a bu deux gorgées. Il a demandé des croissants. Orestis, en gentil policier qui veut arriver à ses fins, s'est rendu au bord du toit. Il a crié avec la voix fâchée des hommes grecs qu'il voulait *grigora!* des

croissants. Pourquoi il n'avait pas encore ses croissants ? Et du café, encore du café! Métrio! le café. *Dio kafédes!* - C'étaient les moments, selon Jude, où les anciens maîtres turcs perçaient sous les evzones de la guerre d'indépendance... -

Il y avait une animation étrange dans la cour du restaurant; des murmures de voix, rarement un éclat; des portes de voitures qu'on ouvrait ou fermait; surtout des bruits métalliques, comme des chaudières frappées l'une contre l'autre ou traînées sur des parquets de tuiles; et de l'eau coulait, comme si tous les robinets du restaurant étaient ouverts.

- Alors, tu commences à comprendre ? a demandé Orestis revenu près du lit.

- Qui m'a sorti de la mer ?

- Des touristes. Ils t'ont vu en train de couler à côté de leur voilier. Les coups de feu les avaient réveillés, avec les cris et le bateau à moteur qui démarrait...

- Je suis allé à l'hôpital ?

- L'hôpital ? Non. L'hôpital, c'est ici. C'est moi qui t'ai fait amener ici. On a des choses à régler. Comme tu vois, tu n'es plus... disons, tellement malade. Tu es en vie, et tu ne délirés plus.

- J'ai déliré ? Moi ?

- Oui, toi. Tu as déliré. Tu voulais qu'on mette le feu aux cadavres. Qu'on jette le Turc à la mer. Belle mentalité au Canada!

Jude n'a pas entendu ou n'a pas relevé. Il se rappelait avoir tué un homme qui s'esquintait sur un autre au visage en sang, par-dessus d'autres jambes, d'autres bras... Il a demandé ce que la Grèce ferait des cadavres.

- Décidément, tu t'occupes beaucoup des cadavres. Pour le moment, ils attendent un hélicoptère qui les conduira à Rhodos. Pour l'autopsie.

- Mais c'est pas moi...

- On sait ça. C'est eux qui se tuaient les uns sur les autres, a dit Orestis, et il s'est assis au pied du lit en enlevant ses lunettes de soleil.

Il a ajouté qu'ils auraient aimé trouver plus de trafiquants au même endroit. Ça aurait fait un beau coup de filet. Mais ils avaient arrêté l'égorgeur. C'était déjà ça.

- C'est pas moi qui l'ai tué. C'est l'autre, le jeune qui était dessus à coups de couteau.

- Je sais. On sait que tu ne les a pas tous tués. Ils se sont tués les uns les autres. Mais le seul qui a tué, et qui est encore vivant, c'est toi.

Jude, de but en blanc, s'est mis à émettre des conclusions comme si depuis des jours il avait examiné le cas sous toutes ses coutures.

- Il n'y a pas de témoin. J'étais sous le choc. J'allais vomir. Le revolver était là. Je n'ai pas tué pour tuer. Mais pour empêcher un meurtre, je devais le faire.

Son côté justicier commençait à taper sur les nerfs du Grec.

- Tu n'as rien empêché. Le mal était déjà fait. Mais le garçon qui massacrait le corps de... celui que tu voulais revoir, tu pouvais te contenter de le menacer. Je ne sais pas..., lui mettre le revolver sur la tempe, lui dire de reculer, lui ordonner d'arrêter... Tu n'avais pas à le tuer.

Plus il parlait, plus il enflait la voix. Il en était arrivé à crier.

- Ces gars-là, ça n'obéit qu'à coups de revolver sur la tempe. Pourquoi tu ne lui en as pas donné un ? Un coup sur la tête, hein ? Non. Monsieur voulait imiter on sait qui. Ça fait du bien, tuer, hein ?

Jude n'a pas bronché. Il était toujours sur son lit, en slip et en t-shirt bleu marine, les jambes croisées. Il avait tiré, oui. Ce que le plus jeune faisait à l'homme de l'autocar, il fallait arrêter ça. C'était ça, empêcher de tuer.

- Et qui me disait qu'il était mort pour de bon ? a-t-il ajouté Il y avait une chance de le sauver. Je l'ai prise.

L'argument a eu l'air de plaire à Orestis. Du moins sur le coup. Par la suite, il a dit à Jude que ses chances étaient minimes. S'il s'en tirait, ce serait au bout d'un long procès.

- Ici ?

- Oui, ici. Pour le meurtre du jeune Canadien...

- Comment il s'appelle ?

- Bernard Guérin ou Guindon. Peu importe. Et qui nous dit qu'au Canada ses parents ne te feront pas un procès, en dommages-intérêts pour la perte du fils bien-aimé ?

- Deux procès pour le même crime ?

- Si tu veux t'en tirer, n'appelle jamais ça un crime.

Et il a fait taire Jude qui voulait s'expliquer sur son crime ou sur le mot.

- Peut-être que dans ton pays, il ne se passera rien avec les parents de Guérin... Oui, c'est ça. Il s'appelait Guérin. Je ne sais pas les ententes qu'on a avec le Canada. Mais tu oublies une chose. On pourrait te faire un procès, ici, comme dans ton pays, pour une deuxième affaire : tu as tiré plus d'une balle.

Jude lui a presque sauté à la gorge.

- J'ai tiré UNE balle. Et je l'ai tirée parce que les polices du monde entier n'étaient pas là. Elles attendaient que deux pédés se fassent des mamours dans un parc, se rentrent des couteaux dans la gorge!

Orestis l'avait repoussé aux épaules et en l'immobilisant, il lui a appris qu'il avait tiré deux balles. La première avait atteint François Froiban au visage et c'était la deuxième qui avait traversé le dos de Guérin pour aller se loger dans une côte du jeune Turc qui, lui, était déjà mort.

Jude le regardait, la bouche ouverte, et il a pris un air buté quand Orestis l'a laissé retomber sur le lit.

- Vous savez tout ça, hein ? Moi, j'en serais pas si sûr. Tu ne me feras pas croire que les Grecs de Patmos ont déjà fait l'autopsie!

- La police grecque, celle du nomos de Rhodos, a découvert et examiné l'impact des deux balles.

- Il n'y a pas que des balles qui font des trous.

- Il n'y a que les Canadiens qui confondent des trous de balle et des marques de couteau, a répliqué Orestis.

Il s'était levé et recommençait à en avoir assez.

- Il faut retrouver le revolver pour le savoir, a bougonné Jude.

Le policier s'est retourné. Avec dans les mains, enveloppé dans un sac de plastique, le revolver qu'il avait sorti de sa poche de veste.

Les Grecs et les Turcs, en retrouvant l'arme, avaient donc retracé le yacht et le cadavre de Nokad. Jude s'est montré ravi et admiratif de leur travail efficace. De toute évidence, il avait repris ses esprits. Il a même demandé, se trouvant drôle, pourquoi il n'était pas dans une cellule, les pieds et les mains menottés, comme l'assassin qu'on disait qu'il était. C'est alors qu'Orestis s'est rapproché, mais un garçon montait l'escalier

avec les croissants, les verres d'eau et les tasses de café. Ils ont attendu qu'il dépose son plateau sur le banc rouge écaillé et qu'il redescende tout l'escalier, pour prendre les étranges décisions suivantes.

- Tu n'es pas un assassin.

- Alors, pas d'accusation.

- Mais quand il y a meurtre, volontaire ou involontaire, au Canada comme en Grèce, il faut trouver un accusé.

- À moins que la police soit arrivé sur les entrefaites et ait tué l'assassin.

- Tu as raison. Et tu vas voir jusqu'à quel point.

Orestis a repris une gorgée de café. Jude a mordu dans la moitié d'un croissant. Le policier a repris.

- Il y a toujours... Non. Disons que généralement, il y a un accusé et un procès. Et quand il y a procès, on demande à l'accusé ce qu'il faisait sur les lieux du meurtre.

- Je montais me coucher.

- Oui, je sais, et tu t'es trompé de porte. Mais d'où venais-tu à cette heure du matin?

Jude n'a pas jugé bon de répondre.

- Connaissiez-vous les victimes? Vous ne connaissiez pas Bernard Guérin, mais pourquoi avoir tiré sur François Froiban ? Des témoins disent vous avoir vu avec lui dans l'autocar d'Izmir le ou vers le 7 juillet dernier. Pourquoi au restaurant avez-vous demandé un dénommé Khristos, le soir du meurtre, quand personne de ce nom n'est venu vous parler ?

- C'était un mot de passe. C'est vous qui me l'avez donné!

- Êtes-vous sûr qu'il n'y avait pas un Khristos qui aurait dû être là?

Ce ne serait pas un complice que vous attendiez par hasard ?

Jude allait répondre, mais Orestis l'a coupé.

- Pourquoi vous êtes-vous précipité dans la chambre de François Froiban ? Pourquoi avoir devancé la police quand vous étiez d'accord avec les représentants d'Interpol pour attendre le moment qu'ils vous indiqueraient ?

Il y eut un moment de silence. Jude allait encore parler. Orestis n'avait pas davantage l'intention de l'écouter.

- Je sais que tu trouverais une réponse à tout cela, mais as-tu des témoins ? Pourquoi on te croirait, toi, et pas la police qui pourra démontrer que grâce à ces crimes, dont le tien, elle a découvert et arrêté une conspiration de Cubains et de Canadiens qui voulaient s'emparer du marché de la drogue sur les côtes d'Asie mineure ?

Jude balayait d'une main les miettes grasses des croissants, tombées sur lui et autour de lui. Il en restait toujours; il en faisait des petits tas qu'il poussait dans son autre main et qu'il jetait par terre, mais il en restait encore sur ses doigts, ses cuisses, le drap du lit. Ils avaient tout décidé pour lui. Il leur fallait un procès public pour montrer l'efficacité de leurs mesures, même s'ils n'y étaient pour rien. Jude ne comprenait pas pour autant comment ils y arriveraient. D'un autre côté, il n'avait pas envie d'étaler les dernières journées de sa vie privée. Il imaginait les titres des journaux québécois et canadiens; il entendait les journalistes lui demander comment il se sentait en prison, comment il s'était senti l'arme à la main dans la chambre aux tortures, la pièce blanchie à la chaux, ensanglantée, à qui il penserait, comment il se sentirait au moment de la sentence, quel

message il voulait envoyer aux jeunes sur le sexe et la violence, etc. Tout à coup, il a dit à Orestis de lâcher le morceau, de lui dire ce qu'il voulait.

- C'est tout simple, Jude. Quand tu m'as rencontré à Kéfalos, sur l'île de Kos, on dira que c'était pour signer un contrat.

- Un contrat d'engagement ?

Il avait l'air incrédule.

- Le mot est trop officiel. Disons un accord pour qu'on mette la main sur un criminel, en te faisant passer pour un de ses amis.

- En devenant un traître ?

- Si tu veux. Mais quand tu as accepté de le rencontrer à Patmos, dans un jardin, il n'y avait pas, déjà, un accord entre nous ? Un accord tacite ? La seule différence était que tu n'avais pas à le tuer.

Jude ne jouait plus avec les miettes des croissants.

- Je ne voulais pas vous le livrer. Je me serais enfui avec lui.

- On se doutait que tu échafaudais un plan du genre, mais ça ne pouvait pas marcher.

Jude s'est laissé retomber sur le lit.

- Lui et moi, on aurait pu.

- Toi et lui, c'est fini. Et maintenant qu'il est mort, maintenant que tu l'as tué...

Jude s'est redressé.

- Je ne le voulais pas.

- Tu l'as fait quand même, et la seule trahison dont tu peux parler, c'est celle que tu commettrais envers ses victimes. Pour elles, étais-tu un traître en arrêtant et en tuant Froiban ? Est-ce que les parents de Slim, le jeune Turc, te prendront pour un traître ? Les parents du Gabriel dont tu as

vu les photos ? Ceux du gigolo d'Istanbul ? Ceux de la femme de Nokad et tous les autres qu'il aurait assassinés si ça n'avait été de toi ?

La liste avait un ton moralisant. Jude s'en est tenu aux questions pratiques.

- Selon cet accord, si je le signe, est-ce que j'étais payé ?

- Maintenant qu'il est mort, on pense à l'argent...

Jude a accusé le coup en regardant ailleurs.

- Ce serait possible, a continué Orestis, mais on a pensé que tu le signalais pour sauver des vies, pour l'empêcher de tuer.

On lui renvoyait son argument. Il a préféré en rire et se moquer de la bonne conscience d'Orestis qui, cependant, ne s'est pas démonté pour autant.

- Une prime n'est pas exclue. Surtout que tu étais seul face à des gars armés.

- Ah! dans votre plan, j'étais seul ?

- Pas d'après le scénario qu'on aurait signé, toi et moi. Mais selon les faits, on devra admettre que le policier qui attendait avec toi devant la chambre est retourné à sa voiture pour répondre à un appel...

- Et moi, en brave imbécile, je suis entré tout seul!

- Non, Jude. Arrivé près de la porte restée entrouverte, tu as entendu des plaintes et... Tu sais la suite.

- Alors, il n'y aura pas de procès ?

- Question délicate, a répondu Orestis après un plus long silence. Il n'y en aura pas, si on arrive à persuader le juge d'instruction que c'était le prix à payer pour mettre la main sur deux gangs. Pas un, deux!

- Oui... Votre coup de filet!

- C'est ce qu'on dirait au juge. Pour te donner le beau rôle. Ils ne peuvent pas te faire un procès pour avoir fait tout seul ton devoir. Avec brio, je le répète.

Le Grec s'est assis au pied du lit qui était encore dans l'ombre du mélèze. Il a hoché la tête deux ou trois fois puis en haussant les sourcils il a émis l'idée que Jude pourrait s'en tirer avec quelques jours de résidence surveillée à Rhodos. Au plus, deux ou trois semaines.

- Pourquoi Rhodos ?

- C'est.... Comment dit-on Là où se trouve le palais de justice.

- Le chef-lieu?

- C'est ça. Le chef-lieu du Dodécanèse.

- Et le Canada dans tout ça ?

- Tu veux tout savoir, toi.

- J'y retourne ou j'attends que les familles se manifestent ?

- D'après toi, est-ce qu'un avocat réussirait à poursuivre un de nos agents, parce qu'il a abattu un assassin ou un petit caïd ? Tout est possible, évidemment. Mais moi, en Amérique, je craindrais plutôt les Cubains...

Le vacarme a cessé tout à coup autour du restaurant. Il a repris avec le son des cloches d'une église. Orestis s'est levé.

- Tiens-tu tellement à retourner au Canada?

- Il faut gagner sa vie...

- Après Rhodos, tu peux passer l'automne ici.

Il avait pris un ton insinuant. Presque langoureux.

- Chez toi ?

- Trop risqué. Mais j'ai des amis à Thira, d'autres à Mykonos, à Athènes. On pourrait s'arranger. Et si jamais j'ai besoin de toi, je te ferais signe.

En exprimant cette éventualité, il s'est rendu près de l'escalier, où il avait laissé une serviette en cuir. Il en a sorti un document qu'il est revenu poser sur les genoux de Jude. C'était un contrat. Qu'ils auraient signé deux jours avant. La date en faisait foi. Selon ses articles, l'étudiant en droit se mettait à la disposition d'Interpol : il les renseignerait sur les habitudes touristiques des Canadiens; il attestait ses habiletés comme tireur; il participerait à la recherche et à la capture de François Froiban, alias N.I.S. Sassayag; il assurait le connaître, avoir obtenu sa confiance et l'avoir reconnu sur les photos qui l'incriminaient.

Cette signature, la plus importante qu'il avait jamais apposée au bas d'un document, Jude l'a tracée comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Ces feuilles de papier transformaient en opération policière d'envergure, et réussie, une erreur de porte.

Jude n'a pas confirmé s'il acceptait de continuer à travailler pour Orestis. Pour le moment, il se tirait d'affaire. Du moins le pensait-il. L'affaire ferait moins de bruit qu'il ne le craignait. Pour tout dire, depuis la veille, vers minuit, dans la chambre de velours, il se laissait conduire moins par la raison, comme nous tous, que par les impulsions que lui donnaient les corps humains. Orestis n'était pas l'un d'eux, mais il en savait plus que Jude sur la façon de convaincre les êtres, les fasciner, se les attacher et, qui sait? les détruire. Doutons-nous d'ailleurs du plaisir que pouvait y prendre le Grec de Kos? Un contrat dûment signé était la preuve irréfutable que c'était lui, le paysan aux affaires louches avec un cousin

lointain et un frère jumeau en Turquie, qui avait eu le flair d'engager un tel tireur, étudiant en droit et, soit dit entre nous, spécialiste à temps perdu de l'emprise du temps sur l'humanité...

De toute façon, il n'était plus question de réfléchir. Il fallait vider la place. La chambre d'en bas était déjà nettoyée, les macchabées avaient été fourrés dans le fourgon et les touristes tenus à l'écart du scandale. Jude n'avait plus qu'à faire ses bagages et suivre le guide. Les deux autres garçons qui avaient dormi sur le toit, réveillés par les coups de feu - c'était eux qui plus tard ont alerté les policiers sur le nombre de coups tirés -, qui s'étaient rendormis convaincus que c'était une fête grecque trop arrosée, qui avaient été arrachés de leur lit au petit matin par des agents de police et qui attendaient sur la plage de pouvoir le retrouver, ces deux garçons remontaient l'escalier au moment où les signataires du protocole secret le descendaient. On ne leur avait rien dit et ils ont soupçonné Jude du pire, ce en quoi ils avaient raison. Ils sont passés devant lui en grands seigneurs comme s'ils réintégraient une chambre dans l'hôtel de Grande-Bretagne, à Athènes. Jude a su par la suite qu'ils étaient québécois.

LES CACHOTS DE LÉROS

Jude prendrait un bateau qui partait à midi pour une île inconnue des touristes, au lieu de Rhodos. Orestis, dans le café le plus achalandé de Skala, lui a présenté Phaedra, une amie. Cette jeune femme venait de perdre son mari, officier d'une école militaire sur les côtes de Léros. C'est là qu'il passerait quelques jours ou même des semaines avant la décision des autorités judiciaires ou politiques, on ne savait trop. Pour lui c'était du pareil au même. Il broyait du noir. Du temps des colonels, à la fin des années soixante, les idéalistes de gauche étaient déportés à Léros où des tortionnaires les attendaient. Que ferait-on de lui, qui relevait plutôt du droit commun ?

Il a tout de même salué cette dame. Il l'a trouvée belle sous le noir fragile de son voile. Elle a promis à Orestis de s'occuper du Canadien et elle a sorti de son sac une paire de menottes dont elle a fermé l'une sur le poignet gauche de Jude, blanc de rage, et l'autre, plus délicatement, autour de son propre poignet droit. Les déclics ont fait se retourner quelques vieilles femmes. Les vieux messieurs en avaient vu d'autres.

- C'est la loi, mais ça ne durera pas. Les popes et les notables penseront que tu n'as aucun espoir de t'en sortir. Et mieux vaut passer quelques jours sous la surveillance d'une jolie femme que dans une cellule de prison.

Tels furent les derniers mots qu'Orestis, avant de repartir pour Kos, a dits tout bas à son oreille en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. On ne le conduisait pas dans un cachot, mais Jude s'est rappelé son malaise,

sinon son scandale, quand il avait vu un homme d'environ vingt ans menotté à un militaire qui, un matin, attendait comme lui de s'embarquer sur un navire et avait passé la traversée attaché à son gardien. Il a imaginé sa sortie du café avec la veuve qui le tiendrait en laisse; il compterait dans la rue et sur la place les pas qui le séparaient du débarcadère; il entrerait dans le bateau à la suite de cette femme en noir, au vu et au su des touristes souriant de tous leurs mercis aux anciens dieux de la Grèce pour le beau ciel bleu.

Quand il a franchi, sous le soleil accablant de midi, l'interminable espace entre le café et le ventre ouvert du traversier, le bras rivé et collé contre celui de la femme en deuil, il s'est souvenu, d'une façon claire et distincte, comme s'il entendait de nouveau les coups de feu, qu'il avait tiré, non une seule fois, mais par deux fois sur les corps qui bougeaient dans la pièce aux murs de crépi. Il a retrouvé le soulagement qu'il avait connu en tuant Froiban, l'homme de l'autocar, un maître de cet aveuglement qui déleste de la lourdeur d'aimer les autres, celui de donner la mort. Jude avait enlevé au garçon aux cheveux longs qui torturait le corps de François ce plaisir qui n'appartenait qu'à lui, Jude Saint-Georges. Il n'était pas un homme juste. Il était enchaîné à des vagues de déjections qui franchissaient les digues de son cerveau. Elles inondaient sa poitrine, son ventre, ses cuisses et ses pieds où il sentait les mains des morts, douces, ô combien douces, en masser les chairs et les détacher peu à peu de ses os, avant de remonter le long de ses mollets et de ses genoux pour le tirer à elles et le noyer dans des eaux maternelles qui, lancinantes, appellent les hommes à s'y plonger pour y perdre la voix, et le souffle, dans un orgasme qui change en pierre leur corps d'écorchés vifs. Au bout

de cette phrase, il avait peut-être oublié les coups de feu, mais il y avait maintenant un avant et un après, une coupure radicale dans sa vie; il aurait tout le temps de revoir les pages qu'il avait écrites sur le temps, et tout le loisir de creuser la façon dont le temps le portait.

Sur le pont du bateau, à l'écart, à la droite de la femme en noir dont il n'aimait pas l'odeur, il s'est demandé si un homme qui regardait la mer au Moyen-Âge, durant les Croisades ou à l'époque de la Renaissance avec ses amis vénitiens, la voyait de la même façon que lui la contemplait de ce navire et si cet homme ressentait le frôlement du vent sur sa peau comme lui qui prétendait toucher les robes du temps avec les cils de ses paupières...

Mais il n'a pas longtemps regardé la mer ni profité du bon vent. Un officier du bord s'est approché de sa geôlière. Il l'a saluée bien bas et a cherché du fond du coeur, avec componction, à la consoler de la mort de son époux; il le connaissait depuis le temps des colonels quand, avec lui, il faisait du service sur les bateaux qui convoyaient les prisonniers politiques entre le Pirée et Lakki, à Léros; il en gardait un souvenir impérissable, disait-il. Ces condoléances étaient, cela allait de soi, exprimées en grec et Jude n'a pu déduire que peu de choses des mots *politiki*, *karavi* et Léros, sinon rien du tout, mais plus tard, nous le verrons, il aurait pu savoir de quoi il était question. À la fin de ces civilités et du discours teinté de politique, l'officier a libéré la dame en noir des menottes et, tenant le bracelet ouvert comme le bout d'une laisse, il a conduit et quelquefois traîné Jude par des couloirs heureusement déserts dans un réduit qui lui a paru attenant au bureau du commissaire de bord. Il l'y a presque jeté comme un sac de pommes de terre. Quand la porte pleine, en métal, a été

refermée sur lui, il était dans l'obscurité, par terre. Il y a passé les quelque deux heures de traversée. Il manquait d'air. À la fin, il ne respirait plus, il haletait, il ne pensait pas au temps qu'il faisait, il se retenait pour ne pas uriner sur lui.

Arrivé à Léros, au port de Lakki, on l'a sorti du navire quand les marins avaient commencé à laver les ponts à grande eau. Il n'était plus menotté. La dame en noir l'attendait près d'un taxi qui les a conduits vers le nord, à Parthéni.

* * *

La jeune veuve habitait encore pour quelque temps dans un appartement réservé aux officiers. Jude y occupait à l'étage une petite chambre. Il ne voyait pas la mer de sa fenêtre sans barreaux. Elle donnait sur la cour d'une école militaire où l'on sonnait l'appel chaque matin et descendait les couleurs au coucher du soleil. Il sortait une heure durant la matinée et deux heures chaque après-midi. Il ne pouvait franchir les cloisons ajourées du jardin où montaient des vignes et, dans un coin, une bougainvillée. C'est Phaedra qui lui a appris que le mot était féminin.

Elle allait se baigner le matin. Quand elle passait près de lui, au déjeuner, le midi, ou qu'elle se penchait à son côté pour poser un plat sur la table ou desservir, Jude aimait son odeur de sable et de mer mêlée au parfum d'une crème solaire qu'il avait respiré, il ne savait où, cet été-là, près de quelqu'un. Serait-il conquis par cette odeur citronnée et boisée à la fois ? Allez savoir. À moins que l'arôme n'ait été de résine et de sauge. Il n'en fallait pas moins pour qu'elle lui devienne plus sympathique que sur le pont du navire. Les psychanalystes constructivistes songeraient à se faire les champions imbéciles de tels graves événements, pour détruire

l'homosexualité dans ses plus profonds fondements génétiques. *(Cette dernière phrase a été ajoutée, le 3 mars 2016, à quelques jours de mon anniversaire et de celui d'Y. B.)*

Le deuxième jour, elle lui avait promis - oui, elle parlait français - que bientôt, si aucune nouvelle ne parvenait de Rhodos ou d'Athènes, elle l'amènerait à la plage. Mais ce serait au coucher du soleil. À l'abri des regards des officiers qui à cette heure-là commençaient leurs ripailles.

Le troisième soir, vers dix heures, ils étaient encore à table, Jude mangeait un gâteau au miel pendant que Phaedra lui servait pour la troisième fois un verre de Métaxa. Elle fêtait son anniversaire de mariage. Il avait demandé à voir la photo de son époux : il était bel homme. Elle a voulu par trois fois se le faire confirmer et, tout à coup, sans raison précise, elle lui a dit de téléphoner à Hermès, le garçon de la maison jaune, à Patmos.

- Mais pourquoi ?

Décrire sa figure, son maintien ou le geste qu'a esquissé sa main droite ou sa main gauche, serait aussi complexe que noter la réaction d'un lecteur amusé ou d'une lectrice interloquée.

- Il veut vous parler. C'est tout.

Il a donc reposé sa fourchette et jugé bon de remettre à plus tard le troisième verre de Métaxa.

Le téléphone était sur une table en coin, près de la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, mais Phaedra l'avait déjà mis à la portée de Jude qui n'a pas eu à se lever. Elle s'est assise près de lui en demandant au marin qui, le soir, leur apportait les plats, de les laisser seuls. Elle avait le numéro de téléphone à la main et le lui a dicté. Elle s'était allumée une

cigarette américaine et lui en offrait une. Occupé à composer les chiffres, il ne s'en apercevait pas. Elle l'a remise dans le paquet qu'elle a lancé de l'autre côté de la table. Il a écouté les sonneries, les tonalités, les interférences fréquentes dans cette région du monde, et tout à coup, son visage s'est animé.

- Hermès ?

Et nous, pour une fois à l'oreille de Jude, écoutons en français ce que transmettaient en anglais certaines ondes entre Patmos et Léros.

- Oui. Bonsoir.

- C'est Jude.

- Oui. Je sais.

- Tu m'as demandé de t'appeler ?

- J'ai eu des nouvelles d'Orestis, cet après-midi. Tout devrait se régler demain.

- Est-ce que...

- Je ne peux te parler longtemps. Il y a beaucoup de monde au restaurant. Écoute bien ceci. Si demain, on ne porte pas d'accusation contre toi, tu prends le bateau le soir même pour Patmos. Tu coucheras ici.

- Mais je...

- Je suis pressé, Jude. Le lendemain, nous prendrons un traversier pour Thira... C'est Santorini.

- Je sais.

- On te trouvera du travail là-bas. Un bar. Un ami d'Orestis.

- Un bar ?

- Pour la saison. Après, on verra. N'aie crainte, je ne serai là que cinq ou six jours.

- Je n'ai pas...
 - Tu as bien compris ?
 - Mais qui m'appelle demain ?
 - Le procureur doit appeler Phaedra.
- La communication a été coupée.
- Hermès ?

Leur conversation était terminée. Lui qui ne fumait pour ainsi dire jamais, il a demandé une cigarette. Elle lui a dit d'en prendre une dans le paquet qu'elle avait lancé.

- Il vous a parlé de Thira, je suppose....
 - Oui. Vous y êtes déjà allée ?
 - Dans la maison d'un ami. Quand il ne trouve pas de touristes pour la louer. C'est dans un village au-dessus du cratère.
- Hermès dit que je pourrais y travailler.
 - Hermès, vous savez...
 - Oui, Hermès. Je sais.
 - Mais qu'est-ce que vous savez ?
 - Je sais ce que vous allez dire.
 - Mais allez! Dites-le.
 - Je ne peux me permettre de le dire. Je ne suis pas grec.
 - Lui non plus, il n'est pas grec.
 - Ah! Il n'est pas grec ?
 - Bien sûr que non. Les Grecs ne sont pas dégénérés.
 - Ce que vous vouliez dire, c'était donc qu'Hermès est dégénéré?
 - Non. Ce n'était pas ça. Vous voyez, vous ne saviez pas ce que j'allais dire.

- Ah! non ? Je croyais que vous alliez dire qu'Hermès aime dire à tous..., disons, à ses amis, qu'il va leur trouver du travail, pour se les attacher, se les...

- Se les attacher! s'est-elle esclaffée. C'est ce que je voulais dire.

- Vous voyez, je le savais.

- Mais non! Vous m'avez parlé de dégénéré.

- J'ai parlé de dégénéré, parce que vous avez donné cette raison pour prouver qu'Hermès n'était pas grec, alors j'ai pensé que vous aviez ce mot à l'esprit au moment où vous disiez Hermès, vous savez... Ah! c'est compliqué!

Ils se sont mis à rire et se sont versé un autre verre de Métaxa.

- Vous permettez que je vous dise quelque chose ? a demandé Phaedra. Ça n'a rien à voir avec Hermès. Oh! peut-être un peu... C'est au sujet de vous et de ce que vous avez fait cet après-midi.

Comment donner la permission de dire une chose dont nous ne connaissons pas la teneur, tout en voulant savoir de quoi il s'agit et en sachant que, si ces paroles à venir nous blessent, on nous objectera qu'on les a dites avec notre permission ? Nous exagérons alors notre accord en priant qu'on nous dise cette chose. Jude a donc répondu qu'il l'en priait.

- Vous avez lavé votre linge, vos sous-vêtements, des chemises...

- Tout le monde lave son linge, non ?

- Non. Pas les hommes. D'habitude, ils ne le font pas. Du moins, pas comme vous.

Pouvait-il tout à fait comprendre?

- Je ne comprends pas, a-t-il commenté avec prudence en se versant du Métaxa sans songer qu'on ne l'y avait pas invité.

- D'une certaine façon, c'était émouvant de vous voir dans le jardin en train d'étendre du linge sur la corde.

Il la voyait sans doute venir. Mais il n'a rien dit. Elle a dû préciser sa pensée.

- Je n'ai presque jamais lavé mes sous-vêtements. Je veux dire, mes jupons, mes bas... Les dessous, quoi...

- Ah! non ?

- Depuis les cinq ans que je vis ici, on a toujours envoyé notre lavage à la caserne. Et quand j'étais plus jeune, avant mon mariage...

- Vous paraissez encore très jeune.

Elle était ravie, si on accepte qu'un homme écrive ce qu'aurait ressenti une femme. D'ailleurs, que faire d'autre ? La seule preuve de l'authenticité de ses réactions serait qu'elle les exprime elle-même sur le papier et, nous le savons, les écrivains ne mentent jamais quand ils parlent d'eux-mêmes... Elle était donc ravie, et elle a fait comme si elle n'avait rien entendu. Elle aurait pu aussi laisser voir qu'elle n'était pas dupe de ce compliment facile, mais elle est revenue à la lessive.

- Chez mes parents, nous avions une laveuse automatique.

- Chez moi aussi, ils avaient une...

Ils en étaient aux comparaisons familiales comme deux adolescents qui voudraient que seuls, leurs parents vivent avec les dernières commodités, à la fine pointe de l'actualité électrique! Jude s'est arrêté, malheureux de se livrer et de la voir, elle, se livrer au jeu d'une compétition futile qui faisait dévier la conversation. Elle commençait à l'intéresser. Mais attention!

- Vous savez, je ne lave pas toujours mon linge à la main. Si je disposais d'une machine à laver...

- Aimeriez-vous laver de la lingerie féminine?

Elle avait posé la question comme s'il s'agissait de vie ou de mort ou, du moins, comme si elle lui brûlait les lèvres depuis quelques minutes.

Il n'a pas eu l'envie de la gifler, mais de la traiter d'aveugle ou de la gronder. Voyait-elle dans ce détour fétichiste une façon de l'érotiser et, par conséquent, de l'attirer à elle, sinon de le *reconstruire* dans ses filets ? En effet si Jude, en lavant du linge, une occupation féminine traditionnelle, y trouvait du plaisir, il le doublerait en voyant et en touchant à pleines mains, dans l'eau chaude et dans l'eau froide, ces tissus maternels qu'il voudrait revêtir et s'approprier et, partant, il succomberait à la chair qui les portait, leur donnait forme, les gonflait, les rendait mobiles dans l'espace... Jude se gourait, me dira-t-on, comme un goret ou un gros cochon que sont tous les hommes. D'ailleurs, un homme penserait-il tout cela dans le temps pour le dire ? La vraisemblance avait raison de lui. Nul être humain, surtout un homme, ne peut avoir une si longue intuition. La vérité était qu'il se défendait de tels penchants, preuve intrinsèque d'un problème latent, car un homme ne peut pas, me dira-t-on, ne pas être ému par le corps d'une femme. S'il ne le reconnaît pas, c'est par paresse, lâcheté ou sale peur. Voilà donc Jude qui, fait doublement invraisemblable, avait pensé cela et ceci : si elle voulait l'amener à parler lingerie - c'était partiellement gagné - , elle espérait l'entendre avouer des phantasmes de travesti ou une féminité refoulée, et s'il ne manifestait aucun intérêt érotique à les manipuler, elle en déduirait in petto ou de vive voix qu'il jouait à l'autruche. Selon lui, Phaedra ne connaissait de la nature humaine

que ce qu'elle en ressentait dans son corps sans antenne, et il a estimé qu'il pouvait lui demander si elle, de son côté, aimait laver du linge d'homme.

Après un moment de silence, ni l'un ni l'autre n'ont semblé satisfaits, parce qu'ils sentaient l'un et l'autre que dans la peau de l'autre ils auraient réagi de la même façon.

Ils en étaient à leur cinquième ou sixième verre de Métaxa, eau-de-vie liquoreuse et perfide, toujours du même côté de la table au centre de la petite salle à manger qui donnait sur le jardin. Les cigales continuaient à chanter...

- Striduler, a précisé Phaedra en mettant sa main sur le genou de Jude.

Il n'a pas bougé. Elle a passé l'autre main dans les cheveux de Jude en repoussant un peu sa chaise. Il a penché la tête sur son épaule et ils sont restés quelque temps dans cette position aussi inconfortable que ridicule. Un grand garçon, raide, le cou cassé pour toucher de son front l'épaule et peu à peu le sein d'une jeune femme qui continuait à sourire comme une mère sourit à son enfant. Mais ils ne se voyaient pas et la chair, quand elle ne bouge pas, se conforte dans une sorte de suffisance. Elle s'adapte comme on dit; elle ne pense pas à mal; elle ne pense à rien. De plus, elle bourre la raison de réflexes de sauriens; elle se prend à ramper; elle sort ses tentacules. Ils s'étaient donc mis à se déshabiller, à éteindre les lumières, à se traîner enlacés dans la chambre de la maîtresse des lieux et ils se sont jetés sur le lit. Phèdre avait-elle trouvé son Hippolyte ?

Que non! Il ne bandait pas et elle ne ressentait rien. Il a voulu se désenlacer, se retourner, se lever. Elle l'a cajolé, l'a ramené au lit où il

s'est étendu sur le dos. Elle lui a entouré les épaules de ses bras, a tenté de l'embrasser, mais s'est ravisée. À genoux entre ses cuisses, elle a massé sa poitrine, lui a pris les mains et les a placées sur ses seins. Il avait les bras mous. Elle a tenté de soulever ses jambes allongées, inutiles le long des siennes, pour les ramener sur elle, pour les refermer sur ses hanches, au moins sur ses cuisses ou ses mollets...

Elle s'est mise en colère.

- Tu ne veux pas. Tu refuses d'être un homme. Ce que tu désires chez les jeunes hommes, c'est le corps que tu voudrais avoir et que tu n'auras jamais.

Elle avait trouvé un filon! Presque debout sur le lit, elle disait son désir et sa haine.

- Voilà ce que tu es! Un corps flasque. Tu n'as pas de couilles. Tu n'as pas un pénis d'homme. Un enfant de cinq ans qui cherche sa maman.

Au mot de maman, elle s'est mise à pleurer et s'est jetée sur lui en enfonçant la tête entre son cou et l'oreiller. Ils ne bougeaient plus. Elle a fini par relever un bras pour dénouer ses cheveux derrière sa nuque. Ils se sont répandus, bien sûr, tout autour d'elle, sur elle et sur lui qui, heureusement sans brusquerie, a repoussés de la main ceux qui couvraient son propre visage.

- Phèdre...

- Tu peux encore parler ? a-t-elle risqué avec un sourire.

- Tu ne m'en veux pas ?

Elle s'est recouchée. À côté de lui, cette fois. Elle s'était rembrunie. Ça se sentait.

- Il te faudrait des menottes ? Ou te faire attacher comme Hermès ?

- Ah! non. Pas ça.

Il ne parlait pas des menottes. Il n'en revenait pas que pour elle tout se résumait à la manière de faire l'amour. Oui, il préférerait certaines façons à d'autres, mais elle serait toujours une femme. C'était aussi bête que ça. Et on ne dit pas cela. Pour une fois, il ne l'a pas dit. Mais elle a continué sur sa lancée. Sans doute encouragée par l'espoir d'avoir décelé chez lui une déchéance secrète qu'il n'oserait assumer.

- Je n'ai jamais vu quelqu'un accepter avec autant de patience, comme toi l'autre jour à Patmos, la honte d'être menotté en public. Et de plus, aux côtés d'une femme...

Il secouait la tête. Il n'en revenait pas.

- Il faudrait te garder prisonnier pour que tu me cèdes ? C'est ça que tu voudrais ? Dis-le.

Elle était maintenant debout près du lit, ses seins et ses cheveux au-dessus de lui.

- Tu sais, il suffirait d'appeler Orestis pour faire remettre ton départ à plus tard. Et si j'appelais les journalistes ? Tu le ferais, l'amour, avant que je les appelle ? Tu banderais pour ne pas être accusé de meurtre ?

Elle s'était mise à le gifler. Il s'est levé et est sorti de la chambre. Il a commencé à se rhabiller. Elle l'avait suivi.

- Tu n'es qu'un lâche! Tu suis le premier venu qui veut se faire attacher, parce que c'est facile, rien à faire. Quelques noeuds et c'est fait. Ça te fait jouir. Mais quand il s'agit de faire plaisir à une femme, c'est la déroute.

Il était habillé et se dirigeait vers l'escalier qui menait à sa chambre. Elle lui a bloqué le passage.

- C'est plus facile de tirer des balles sur des morts et dans le dos des hommes qu'on hait.

Il a fait le geste de la frapper, mais s'est contenté de la pousser de son chemin. Il montait l'escalier quand elle lui a dit de la frapper si c'était ce qu'il voulait, si pour lui une femme n'était qu'une tête à claques, s'il avait besoin de prouver sa force pour bander.

Il est redescendu et lui a dit près de son visage qu'il n'avait jamais frappé une femme ni un homme.

- Oh! non! Monsieur ne frappe pas les hommes, il les tue! C'est ce que tu aimerais, entrer dans ma chambre avec un revolver, et me tuer ?

La scène classique de l'homme et de la femme qui, tout égaux qu'ils savaient qu'ils étaient, avaient envie d'en mourir et de tuer pour en finir de se demander, lui, pourquoi il respectait une femme qui ne voulait pas de ce genre de respect et voulait se faire traiter en égale, quand il savait bien que deux hommes se seraient battus, et elle, pourquoi elle désirait un homme qui ne voulait pas se laisser désirer par elle, quand elle savait bien qu'il n'y pouvait rien. D'ailleurs, deux hommes se seraient-ils battus comme jadis dans les livres et les films de leur enfance ? Et le désirait-elle vraiment ce garçon avec qui elle aurait voulu nager et avec qui, nous le verrons bien, elle se demandait si elle ne partirait pas à Thira, tout en sachant qu'elle n'aimait pas sa façon d'imaginer le monde et la mort, sa façon de laver son linge comme si c'était une affaire d'homme, sa façon de faire comme si le monde lui appartenait, même s'il savait qu'il était sous la coupe d'un Orestis qui devenait bouffi et suffisant, à la remorque d'un Hermès à qui il ne savait pas dire non, à la merci de ses instincts, en somme, qui le poussaient à ramasser un revolver pour qu'il parle à sa

place, lui qui pensait savoir ce que parler voulait dire ? Cela n'avait plus de sens. Cela se mêlait. Elle aurait voulu qu'il la frappe pour gémir et le haïr. Il aurait voulu la frapper pour lui montrer que même si parfois il cherchait l'amour auprès des autres, il était, lui aussi, de la race des hommes qu'on dit de vrais hommes parce qu'ils ne minaudent pas avec leurs mains sur les corps des femmes, la frapper pour se prouver que même s'il voulait endormir, sinon détruire, ces séculaires violences, il n'avait pas perdu contact, lui non plus, avec les atavismes des mâles, avec les guerriers de ses chevauchées nocturnes.

Elle l'a giflé au moment où il la giflait.

Ils sont restés, comme nous et comme de juste, interdits. Un moment. Et Jude a dit une phrase qui ne signifiait rien et disait tout. Comme un oracle.

- Quand il fait soleil, le matin, je n'ai envie que d'une chose, encore plus de soleil.

Phaedra était presque tombée sur la première chaise qu'elle avait trouvée. Elle a dit qu'elle ferait du thé. Elle apporterait les tasses, les soucoupes et la théière. Avec du sucre et du lait...

- ...et du citron.

Elle apporterait aussi du citron dans la chambre de Jude. Elle l'écouterait parler. Avec un sourire, elle a ajouté qu'il ne devrait dire que ce qu'elle voulait entendre, comme si elle avait pénétré dans sa voix.

Elle s'est interrompue tout à coup.

- Tu as remarqué, a-t-elle demandé, combien les femmes, je parle des autres femmes, bien sûr, combien elles sont assurées d'être machiavéliques et diaboliques... ?

Il était déjà monté dans sa chambre, à l'étage.

UNE FEUILLE DE PAPIER

Jude a jeté un oeil sur la cour de l'école militaire. Des jeunes marins la traversaient. Sans doute des officiers. À peine éclairée, elle était fermée de trois côtés par des corps de bâtiment et ouvrait sur la rue. Aux deux angles du fond, des réflecteurs étaient accrochés sous la corniche du toit. Jude n'a pas tiré les rideaux.

Il a enlevé son t-shirt, mais s'est ravisé et l'a remis. Il s'est assis sur la chaise droite devant la table, face à la fenêtre. Il a sorti du tiroir une chemise gonflée de feuilles de papier. Il ne l'a pas ouverte. Il attendait. Cinq minutes au moins ont passé. Les jeunes gens étaient entrés par une porte, à droite de la cour. L'un d'entre eux, ou quelqu'un d'autre, en est ressorti avec une valise. Il marchait lentement. Il a traversé la rue et s'est dirigé vers les quartiers des officiers. Il est passé sous la fenêtre et a sonné à l'appartement contigu. Jude a pensé que cet élève prendrait un avion, tôt, le lendemain. Phaedra, le premier jour, au repas du midi, lui avait raconté que les marins renvoyés passaient leur dernière nuit chez un des commandants pour éviter, disait-on, le *party* d'adieu dans les chambres et les dortoirs. Les officiers en profitaient pour rappeler à ces indésirables les notions de discipline qu'ils n'avaient pas mises en pratique. Ils en faisaient leurs chevaux, leurs bêtes de somme ou leurs mignons durant la nuit. Pour ne pas être dénoncés, ils les menaçaient de dévoiler à leurs familles les motifs de leur renvoi qui seraient, comme par hasard, d'avoir incité leurs camarades à se livrer à de telles séances. Jude n'avait pas porté attention à ces bobards. Depuis qu'avec sa main et ses doigts il avait enlevé la vie à

deux hommes et constaté que leur corps ne bougeait plus, il ramenait les activités humaines dans les travées inutiles du temps. Non qu'il les trouvait sans intérêt ou voulait les banaliser, mais le quotidien n'arriverait jamais à refouler chez lui la déchirure qu'avaient créée dans sa chair l'épouvante et la morsure de cet événement. Ce soir-là, la valise du marin et son départ évident lui avaient rappelé ces coutumes étranges des baraques de Parthéni. Il a revu aussi la figure de François Froiban et cette valise bourrée d'héroïne dont avait parlé Orestis. La perte d'une valise, mot qui devenait chez lui une obsession, avait-elle suffi à transformer le professeur de géographie en assassin ? La question était mal posée ou incomplète, il le sentait bien. Lui-même, hypnotisé comme il l'avait été dans l'autocar par ce voyageur inconnu, comment en était-il arrivé à l'assassiner, qu'il ait été moribond ou non et que ce fût ou non par mégarde ? Comment devient-on assassin quand on s'appelle François ? Comment Jude est-il un autre nom d'assassin ? Il décelait dans ces questions redondantes le début d'un roman et savourait d'avoir connu cet homme. C'était physique. Cela lui pesait sur l'estomac et sur les poumons. Aurait-il l'impudence d'écrire qu'il avait commis des meurtres pour en inventer de plus vrais et rejeter les faux-semblants de sa vie ? Faux-semblants, faux jetons, faux culs ?

Phaedra est arrivée, rayonnante. Elle avait placé sur le plateau une bougie allumée, des gâteaux secs et du raisin à côté de la théière fumante et des tasses avec leur soucoupe. Elle a cherché où le déposer. Jude a fait de la place sur la table en jetant sur le lit la chemise remplie de papiers. Elle a glissé le plateau près du rebord de la fenêtre et s'est installée au pied du lit. Il s'est levé pour lui servir du thé. Elle lui a souri. Elle s'est levée à

son tour pour lui en verser. Des enfants prenaient le thé après s'être battus pour un carré de sable.

- Phaedra...

- Oui, Jude.

- Tu rirais de moi si je te lisais une page que j'ai écrite, il y a cinq ou six ans ?

- Pourquoi je rirais de toi ?

- Parce qu'après l'avoir terminée, j'ai cru avoir fait l'amour avec la femme que j'avais inventée...

Celle qu'il n'avait pas inventée, s'est concentrée sur la gorgée de thé qu'elle buvait. Le terrain était glissant. Il n'osait pas la regarder. Il a continué sans savoir encore que parler de son oeuvre frise le délire, quelquefois, pour qui l'écoute.

- C'était une tragédie romantique. J'écrivais une scène d'amour impossible à croire, boursouflée; à mesure que l'encre se traçait sur la feuille et que je prononçais, comme envoûté, les paroles de l'homme qu'elle aimait, que j'avais inventé lui aussi, je sentais en moi une pression presque intolérable. Je n'étais amoureux d'aucun être de chair et de sang, mais je m'infiltrais à l'intérieur des mots et j'embrassais une femme de papier qui se glissait sous ma peau...

Phaedra avait éclaté de rire.

- Ris si tu veux. J'ai éclaté de rire, moi aussi, au moment où je m'y attendais le moins, quand je me suis aperçu que j'avais rendu cette femme heureuse, du moins, sur le papier.

- Et si je lisais les mots de cette femme de papier, a insinué Phaedra avec un ton de comédienne amoureuse, se pourrait-il que je me retrouve sous sa peau en train de se glisser sous la tienne ?

- Sans doute... Comme les comédiens qui entrent dans la peau de leur personnage, a dit Jude, sur ses gardes.

Phaedra a joué de prudence infinie.

- Je te promets d'en rester aux mots du texte, quitte à inventer pour ton héroïne une voix qui lui soit propre... Oui ? a-t-elle ajouté, en regardant par-dessus sa tasse de thé dont elle prenait la deuxième gorgée.

Il n'a pas commenté et sans craindre la confusion que pourrait entraîner dans ces sentiments cette femme de papier s'infiltrant sous sa peau avec la voix de Phaedra, fût-elle contrefaite, il a rassemblé les feuilles éparpillées. Il a cru bon, toutefois, de résumer la genèse de la pièce. Nous serons polis.

- Un été, il y a cinq ans, un ami m'a incité à prouver au théâtre l'existence de l'amour fou. Samuel, le personnage principal, invitait dans son château plusieurs femmes avec la seule qu'il avait vraiment aimée, tout en sachant qu'elle l'avait quitté pour un autre. Il espérait la reconquérir dans les affres de la jalousie et de la mémoire, comme Orphée descend aux Enfers pour retrouver Eurydice. Pour m'assurer que le mythe n'échappe pas aux spectateurs et qu'ils n'osent contester la vraisemblance de ma version, j'avais appelé mon héroïne, Eurydice. Durant la pièce, on pleurait ses amours perdues, on criait ses amours passées, mais l'amour était disparu. À la fin, Samuel mourait et pour en rajouter, on ne savait pas, on ne disait pas la cause de sa mort. Il s'était consumé dans un amour impossible.

Pendant que Jude discourait, Phaedra lui avait pris les feuilles des mains. Elle a lu une réplique.

- Sans toi, le soleil se lèverait-il ?

Il l'a regardée, étonné. Il s'est approché d'elle sur le lit où elle s'était allongée. Elle lui a indiqué la réplique suivante, celle de Samuel.

- Ne parle plus.

- Mais si je disais les mots pour que se lève le soleil ?

- Ne dis rien, Eurydice, et le soleil se lèvera. À l'aube, nous regarderons paraître le jour.

- Samuel, le soleil se lèvera-t-il ?

- Il se lève, Eurydice.

Phaedra, couchée contre Jude, a pris sa main laissée ouverte contre son épaule.

- Jamais l'ombre du matin n'a été plus belle.

- Jamais la nuit n'a donné autant de lumière.

Jude a voulu ironiser sur les influences dont était farci son texte où se noyaient Eluard, Shakespeare... Elle l'a coupé en lui disant de s'en remettre aux mots. Elle s'est assise et a repris sa lecture.

- L'ombre de mon corps glisse sur l'ombre du matin. De cette ombre double sourd une peine qui me ferme les yeux et tenaille ma chair.

Jude était resté allongé.

- Tu veux continuer à dire ce texte ?

Les feuilles toujours à la main, elle l'a regardé de côté et lui a demandé s'il préférerait faire l'amour avec une femme mortelle. Il a fait la moue et à genoux derrière elle a posé un bras sur son épaule en se penchant sur le texte.

- Eurydice, tu as fait lever le jour.

- Samuel, je ne vois plus que tes yeux.

- Je poursuis les chemins du jour sur la sueur de ton visage et la nuit disparaît.

- Orphée, je me cache dans le jour naissant. J'apparais dans la mort de la nuit. Orphée! Tu respirez. Tu pénètres mon ombre harcelée de soleil...

- Ne parle plus...

- J'ouvre mes ténèbres à tous les âges au nom d'Orphée.

- Écoute le soleil monter à l'horizon sous les regards de la terre.

Comme le disent les arbres, les heures du matin et leurs odeurs, je t'aime.

- Je traverse mes yeux, je franchis ton visage pour te dire je t'aime.

- Insaisissable Eurydice! Je prends forme sous tes mouvements de nuit...

Jude a cessé de lire et toujours contre elle a pris son air d'enfant gâté.

- Et voici, ma chère Phèdre, comment un auteur se croit le créateur et l'amant d'une femme qui n'existe pas.

Elle s'est retournée à demi vers lui; elle ne comprenait pas. Lui prenant les feuilles des mains, il s'est mis à ses genoux pour lire une réplique de façon ampoulée.

- Pris dans le filet de ta présence, je multiplie les mailles de ta beauté et nous répandons sur la plaine des franges de lumière!

Il a ajouté, plus sarcastique, que ces franges de lumière donnaient la jaunisse à la cour de l'école de marine durant la nuit.

- Non, Jude, a dit Phaedra d'une voix triste. Tais-toi. Lis ce que dit Samuel; écoute ce qu'elle lui répond. Il n'y a rien de plus.

Et elle a continué à jouer le texte.

- Samuel, je ne suis qu'Eurydice...

Jude n'a pas discuté. Il s'est rapproché.

- Où en est-on ?

- Ici.

Elle lui indiquait l'endroit sur la feuille.

- Tu n'es peut-être qu'Eurydice, mais tu fais lever le jour...

- Pour retrouver ta beauté, je réponds toujours au nom d'Eurydice. Je veux toucher ton corps, y glisser mes lèvres, goûter le sel du rire sur ta peau, le long de ton dos, de tes hanches; écouter la musique de ton corps...

Les réflecteurs de la cour se sont éteints; la fenêtre est devenue noire. Jude s'en est aperçu. Il a éteint le plafonnier. La flamme de la bougie vacillait sur le plateau.

- Qu'est-ce que tu fais ? a demandé Phaedra.

Il a allumé la petite lampe et l'a avancée au bord de la table, de façon qu'elle éclaire, avec les lignes des caractères, le rectangle blanc des feuilles qu'Eurydice, assise par terre, au pied du lit, tenait entre ses jambes allongées. Ses genoux nus, maigres comme ceux d'un garçon de douze ans, et ses cuisses à demi couvertes par sa robe de nuit faisaient des taches un peu plus sombres, comme de l'huile claire, de chaque côté du texte. Jude avait retiré son pantalon. Il s'est installé sur le lit au-dessus d'elle et a lu la réplique suivante en lui encadrant les bras de ses jambes nues et en frôlant de ses mains ses épaules, comme s'il ne voulait briser le charme qui prenait forme.

- J'entends la douceur de ton cou se courber sur tes épaules.

- Orphée, je t'aime.

- Dis-le encore.

- Samuel, je t'aime.

- Sans la nuit, m'aimeriez-vous, mon amour ? demandait la voix de Jude qui jouait Samuel, l'Orphée d'Eurydice.

- Sans le soleil, m'aimeriez-vous, mon amour ? répondait la femme grecque qui prêtait sa voix à la jeune Eurydice.

- Eurydice, je t'aime à force de soleil et de nuit. Je t'ai...

Jude a hésité avant de poursuivre, mais il a dit toute la phrase.

- Je t'ai prise dans le jaillissement du matin, à la dérive des ténèbres.

Nos désir sont fixés en boule au coeur du soleil.

- Oubliez le soleil, j'oublierai la nuit. M'aimerez-vous toujours ?

- Jamais je n'oublierai le soleil, sinon je t'oublierais. Et n'oublie pas la nuit d'où tu viens.

- Oublie le soleil, j'oublierai la nuit.

- Non! Disparu dans ta beauté, le soleil fera naître la nuit.

Jude, mot par mot, avait fait glisser des épaules de Phèdre jusqu'à ses coudes et jusqu'à ses mains les manches de la robe de nuit. Le dos nu, à contre-jour, elle l'a retenue de son poing fermé contre ses seins.

- L'exécrable soleil fera de la nuit un désert, lisait-elle.

- Non, Eurydice, disait Jude, torse nu. Une terre têtue, une boule de terre noire, s'est arrêtée devant le soleil, mais malgré la nuit, je te vois...

Phaedra a voulu indiquer que le verbe était au futur... Il a mis une main sur ses lèvres.

- ...je te vois, je chante l'ombre de tes yeux, la courbe de tes seins que j'entoure de mes mains, tes doigts qui annoncent tes mains que tu poses sur les miennes. Malgré la nuit, je te vois : tu es mon soleil.

- Ouvre les bras que j'y trouve la nuit. Samuel, mon Orphée, tu es ma nuit.

- Eurydice, ferme tes bras que j'y pourchasse le jour...

Il n'y avait pas d'autres mots. Jude n'avait pas le reste du texte dans ses bagages, à moins qu'il ne l'ait jeté bien des mois auparavant.

Plus tard, ils ont prétendu qu'il s'était produit une chose étrange. Selon elle, en disant la dernière réplique, Jude a prononcé Phèdre au lieu d'Eurydice et selon lui, ce serait elle qui au lieu d'Orphée aurait ajouté le nom de Jude au Samuel qu'elle comparait à la nuit. Ni le maigre Hermès ni Orestis aux joues rondes et aux lèvres épaisses n'ont osé le nier ou le confirmer. Ils n'en savaient rien ou préféraient boudier comme ils l'ont fait souvent, durant les jours où ils se sont retrouvés, comme nous, dans le cul-de-sac d'un roman sur la mort, le meurtre et le temps, où un homme cherchait un lieu où dénouer ses sandales, se laver les pieds et poser sa tête sur une pierre tendre pour entrevoir la résolution d'équations aux valeurs inconnues.

Les seuls vestiges de cette nuit d'été leur sont apparus au son du clairon. Sous la lampe encore allumée, plusieurs pages portaient deux écritures singulières qui n'étaient ni de Jude ni de Phèdre. Leurs prénoms apparaissaient ici et là sur le manuscrit, mais ni les noms d'Orphée ni d'Eurydice. Ils avaient la peau moite et ne supportaient plus les draps, pourtant si légers. Ils ont ouvert la fenêtre qu'ils n'avaient jamais fermée, pensaient-ils. La théière était froide sur le plateau. La mèche de la bougie s'était noyée dans la cire. Les gâteaux secs s'étaient amollis dans la chaleur étouffante et le raisin avait perdu les lueurs que lui donnait la nuit. Phèdre s'est éclipsée.

Le marin qui au début de la nuit avait quitté la caserne se tenait debout sur le trottoir, sans sa valise, devant les quartiers des officiers. Il s'est avancé de quelques pas; les autres élèves au garde-à-vous dans la cour saluaient la montée des couleurs. Il a levé le bras droit de façon mécanique, mais sa main est restée à la hauteur de son épaule, la paume ouverte, et il a disparu du cadre de la fenêtre comme dans un film où, le matin, des voiles rouges sur un lac, au nord de la Grèce, traversent l'écran, à l'horizon, pénètrent le paysage caché à gauche du cadre et reviennent, toujours accompagnées du chant des Partisans, pour retraverser l'écran rempli de l'image du même lac à la tombée du jour et pour disparaître dans la nuit qui s'épaissit à droite du plan d'eau. C'étaient *les Chasseurs* d'Angelopoulos qui revenaient à la mémoire de Jude et s'y est superposée la valise disparue du jeune homme qu'il ne voyait plus et cette valise s'avancait, s'enfonçait et revenait frapper la tête de François Froiban.

Est-ce qu'il délirait?

Non pas. Il se rendait compte qu'il n'avait jamais vu la valise de l'assassin. Ce qui était normal. Durant leur voyage en autocar, elle devait être dans la soute à bagages et, à Patmos, sous un des lits de la pièce blanchie à la chaux. Mais pourquoi l'avait-il aperçue au moment où disparaissait de la fenêtre le marin sans valise?

Est-ce qu'il délirait?

Peut-être. Il a éclaté de rire. Il se trouvait ridicule. Il était ahurissant qu'en lisant les mots de Samuel et tout en restant Jude, il ait intégré le corps et l'esprit de cet étranger au point d'être encore dans sa peau et de filer un incompréhensible parfait amour pour cette Eurydice qui avait le

corps et la voix et l'esprit de Phèdre. À chaque fois qu'il en prenait conscience, il en serait tombé sur le cul.

Elle était partie préparer le petit déjeuner en emportant le plateau et il était seul. Devant la table à la lampe encore allumée, il avait affaire à forte partie. Les mots et les lignes sur les pages blanches n'étaient plus des lettres ni des formes, elles se superposaient et se transformaient en objets, en personnages qui s'engouffraient dans ses yeux, le traversaient et se nourrissaient de lui.

- Je m'appelle Jude et j'ai faim, a-t-il crié.

- Je n'entends rien, a répondu Phèdre en bas, dans la cuisine.

Jude s'est évanoui. Revenu à lui-même, il s'est mis à parler tout seul et prendre tantôt la voix de Phèdre tantôt la sienne, en y ajoutant des dit-il et des dit-elle d'une voix plus basse.

- Je m'appelle Jude et j'ai faim, dit-il.

- Tu as toujours faim, dit-elle

- Raconte-moi ce que nous avons fait, pour que j'oublie ma faim, dit-il.

- Je ne m'en souviens plus, dit-elle.

- Alors, parle-moi d'amour, dit-il.

- Je sais à peine le faire, dit-elle.

- Qui parle ? demanda-t-il.

- Je ne sais plus, répondit-elle.

Il a fait quelques pas devant la fenêtre ouverte pour déplacer de son corps nu la masse d'air chaud qui avait envahi la chambre. Quand elle est apparue dans l'embrasement de la porte, il s'est agenouillé pour embrasser ses genoux, protester de son amour, adorer ses pieds blessés, la mécanique

de ses chevilles et la vigueur de ses talons qui l'avaient portée sur les pierres des chemins... Elle n'avait que faire de ses délires; elle lui tendait un plateau d'où montaient des arômes de café chaud et de beurre fondant sur des rôties. Il s'est pendu à ses jambes qui dessinaient le mouvement du désir quand elles marchaient..., pour enfin prendre le plateau.

Il allait s'occuper du reste, a-t-il dit. Devenu plus raisonnable, il chantait sur le mode du plain-chant qu'il retrouvait le soleil levant dans les méandres des pas de Phèdre et Eurydice.

Quand elle est passée devant lui pour s'installer sur le lit, il a respiré, qui flottait autour d'elle, si peu mais il l'aurait reconnue entre mille, l'odeur qui l'avait étonné sur le bateau et qui depuis la nuit qui se prolongeait dans son cerveau d'hominidé était devenue le parfum du corps de Phèdre. Il a approché la chaise pour y mettre la cafetière et en posant le plateau au centre du lit il s'est rappelé les fonds de bière qu'il avait bus, un matin de son enfance, à la campagne, avec un de ses frères; le liquide jaune et chaud les avait dégoutés à jamais, pensaient-ils. Mais combien, par la suite, l'ivresse procurée par l'orge et le houblon avait dissipé cet écoeurement. Une femme n'est pas une bière diront les esprits subtils, mais adorer ce qu'on a méprisé, qu'il s'agisse de musc ou de moût, prend sa source dans des ivresses comparables.

Pendant ce temps, elle parlait en mangeant et mangeait en parlant. On avait téléphoné. C'était le procureur chargé du dossier canadien.

- Il vaudrait mieux que tu t'habilles, a-t-elle dit en incidente. On vient faire le ménage aujourd'hui.

L'important était que le juge ou le procureur, elle ne savait plus, exonérait Orestis de tout blâme et avait validé l'engagement de Jude comme agent d'infiltration ou une expression du genre.

- Ah! Les familles sont venues du Canada pour reconnaître les corps, a-t-elle ajouté en deuxième incidente.

Jude réfléchissait sans penser à manger, tandis qu'elle suggérait qu'ils partent tous les deux le soir même pour Patmos; ils coucheraient chez le père d'Hermès; Hermès était de tous les voyages qu'elle et Orestis organisaient; elle ne voulait pas choquer Jude en lui imposant Hermès; pourvu que l'énervé d'Hermès ne réduise pas à néant ce que leur nuit avait commencé... Avant son mariage, elle était la maîtresse d'Orestis; elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'on donne à Hermès son heure de voyeurisme ou d'exhibitionnisme... Il était émouvant, entravé dans ses rubans rouges et dans ses chaînes.

Avait-elle dit que la raison de son départ avec lui pour Patmos, était qu'elle devait quitter l'appartement d'ici une semaine? Un nouvel officier allait en prendre possession; avec sa femme. On avait le droit de garder un appartement pendant tout le mois qui suivait la mort de son mari; il était mort il y avait trois semaines; un autre bateau les conduirait à Thira, le lendemain soir, c'est-à-dire à Santorini; Jude pourrait prendre une semaine de vacances chez l'ami d'Orestis qui avait un bar dans le village principal de Thira, à Fira, mais c'était dans un autre village, un peu plus loin, un peu plus haut, qu'il possédait la maison dont elle avait déjà parlé, Après, il faudrait travailler...

Jude savait tout cela. Il l'a coupée, en se versant du café qu'il n'a pas bu.

- J'ai commencé un roman sur la valise de François qui tuait les hommes qu'il aimait.

Il avait prononcé avec tendresse le prénom de Froiban. Elle l'a regardé, l'air découragé, et s'est d'abord bornée à dire qu'heureusement il n'avait pas fait l'amour avec ce fou de l'autocar d'Izmir, puis elle a reconnu qu'en effet on disait que cet assassin canadien sortait un couteau dès qu'il approchait un homme, pour enfin reprendre l'éventail de ses projets.

- Je ne sais pas si tout cela est vrai, mais en attendant, il faudra travailler. Ce sera au bar, s'ils ont beaucoup de clients. Il y a aussi que..., je finis là-dessus, il y a un congrès des orthodoxes à Thira dans deux semaines. Ils ont souvent besoin de traducteurs...

- Mais je ne parle pas le grec!

- Quelques mots, quand même. Et tu n'aurais pas à parler grec. Il y a des patriarches qui parlent français et les patriarches américains, bien sûr, parlent anglais comme les Anglais, les Australiens, les Canadiens... Tu les ferais converser gentiment...; tu les ferais rire; tu les traduirais, quoi! Au Canada, vous êtes tous bilingues.

- Mais non!

- C'est ce qu'on dit.

- Oui, mais pas assez pour traduire des conversations d'orthodoxes.

- Oh! ne t'en fais pas. Ce sont de dignes patriarches qui parlent avec la lenteur et la réserve qu'exigent leurs fonctions.

Jude n'en avait cure. Sur une des feuilles que la nuit avait gardées vierges, il s'était mis à écrire des mots et à tracer des tirets à qui il ajoutait de numéros. Il se redressait, regardait la page et y ajoutait en majuscules

des prénoms et des noms. Phèdre faisait comme si elle ne voyait rien de son manège de typographe. Elle avait encore quelque chose à dire. Elle ne lui demanderait jamais d'argent; elle recevrait sa pension de veuve de marin. Elle n'était pas folle; elle se rendait compte qu'Orestis profitait de cette histoire de meurtre pour mettre Jude sous sa coupe; il n'allait pas les rejoindre pour rien à Thira; il l'avait fait dire par le procureur; au téléphone; pour ses affaires, à ce qu'il paraît. Si jamais Jude décidait de quitter la Grèce, et s'il voulait bien qu'elle l'accompagne, elle savait le moyen de neutraliser Orestis... C'est tout ce qu'elle disait pendant qu'il terminait sur une feuille un plan en une dizaine de points, un plan qu'il jugeait trop décousu, trop éparpillé, et il a dit que de toute façon il restait en Grèce.

- Une chose de réglée, a-t-elle dit avec un contentement évident.

Jude a rangé ses notes sur la table et s'est glissé près d'elle. Il a remarqué sur le plateau de très petits bacs ou des mini-godets plats en plastique, une série d'échantillons de confitures avec la mention *Fournisseur de l'armée grecque* sur le papier métallique qui les fermait; un peu comme un monceau de tout petits pots de confitures de pêches et de tout petits pots de confitures de groseilles, avec deux tout petits pots aux abricots, un de mirabelles et trois de myrtilles.

- Pourquoi tant de confitures ? a demandé Jude qui commençait à se nourrir de pain, de fromage et à boire son café froid.

- Ces confitures sont un non-sens. On ne sait plus qu'en faire. Chaque mois, un représentant du producteur arrive avec une valise pleine de ces confitures. Un hommage, à ce qu'il dit, aux officiers de l'armée qui

en a fait son fournisseur officiel. Et nous restons pris avec les confitures et avec la valise que la plupart du temps je n'ouvre même pas.

Jude allait ouvrir un des petits récipients qui lui collait déjà dans les mains, quand il s'est arrêté. Pose d'écrivain ou de détective en chambre ?

- Je sais comment il s'est retrouvé avec les trafiquants d'Istanbul.

- Qui ?

- François Froiban. Il avait perdu sa valise; on l'a suivi; on l'a surveillé; on lui a fait des sourires; on l'a protégé de la police s'il jouait du couteau; et quand il ne pouvait plus y échapper, on lui a offert de l'argent, beaucoup d'argent, pour la remplir de drogue, sa valise...

Phèdre a pris l'air entendu de qui en savait beaucoup plus.

- Si je te disais que c'est exactement ce qui est arrivé ? Et bien mieux. La valise n'a pas été perdue par hasard, mais un de leurs hommes à Paris l'a mise sur un autre vol pour qu'il arrive sans bagage à Istanbul.

- Qui te l'a dit ?

- Orestis, qui l'a su par son frère turc.

C'est ainsi que l'histoire de la valise développait ses tentacules ou ses racines dans l'esprit de Jude. Il a continué à boire son café froid avec du fromage et du pain de seigle, mais il a tenu à clarifier une chose. Comme si de rien n'était, il est remonté plus haut dans leur conversation.

- Tu sais, Phèdre, je ne pourrai peut-être pas quitter la Grèce de si tôt. Les Cubains seraient à mes trousses si je mettais les pieds ailleurs, et surtout au Canada.

Phèdre n'a pas discuté cette évidence que nous pouvons trouver obscure, contester et nier, mais qui arrange tant de choses.

- Je suis heureux d'être en Grèce avec toi, a-t-il ajouté après avoir tout mangé. Et j'aurai le temps voulu, j'espère, pour remonter le temps avec l'homme que j'ai rencontré dans l'autocar pour Izmir.

- Il est mort.

- N'aie crainte, a répondu Jude, presque paternel. Il ne sortira pas de la valise où je mets mes papiers.

À ce moment, il devait se passer quelque chose.

Elle s'est donc levée du lit pour ranger sur le plateau les restes de leur petit déjeuner.

- En parlant de papiers, a-t-elle repris, tu dois connaître l'histoire de Thira. Après ta douche, je te montrerai deux livres qui te feront revivre, si tu en as le temps, bien sûr, des temps plus lointains que l'histoire de cet imbécile qui, le savais-tu, tuait les jeunes hommes pour y trouver son plaisir.

Elle a quitté la chambre avec le plateau. Jude, qui connaissait par Orestis les pratiques sexuelles de François Froiban, s'est demandé si le dépit amoureux n'avait pas joué un rôle quand il avait tiré sur lui. Car il avait désiré cet homme qu'il avait tué. L'aurait-il abattu parce qu'il n'avait pas été égorgé dans les jardins de Patmos ? Question ridicule, mais il n'en fallait pas plus pour qu'il se penche avec plus d'ardeur sur les temps obscurs de la vie du tueur en série, sur ce temps passé où la mort avait commencé à bouger dans ses désirs et dans ses mains.

Et Jude devait admettre que lui-même, il avait tué, et il soupçonnait qu'il le ferait encore et délibérément, cette fois. Il se pourrait même qu'Orestis l'ait protégé, mis en sûreté et fait innocenter dans le seul but d'avoir un assassin sous la main. La mort s'en remettrait-elle donc à lui

quelquefois ? Elle était de son ressort, comme on dirait; un de ses domaines réservés, et il arriverait peut-être à décrire ou à cerner quelques-uns des mécanismes mis en oeuvre chez un assassin. Pour se donner du coeur à l'ouvrage ou se prouver qu'il était de l'étoffe des tueurs, il s'est demandé s'il aurait l'audace de tirer sur Phèdre... C'est dire que ses nouvelles amours tenaient de ses anciennes et que François Froiban, alias Sassayag, tout personnage de roman qu'il était, crachait déjà son venin dans son esprit ou même sur ses mains.

Il les a regardées. Elles n'étaient pas rouges de sang. Au contraire de celles de lady Macbeth, *they could be clean some day...* Couvertes de sueur et poisseuses, elles sentaient le fromage. Il est entré sous la douche. Il ne restait plus d'eau chaude. L'eau froide a tempéré ses esprits gonflés d'humeur maligne. Il ne pouvait en effet être toujours mauvais, celui qui avait découvert l'amour dont il a osé dire le nom durant une nuit transfigurée...

Mais fallait-il le croire ?

THIRA

Leur voyage jusqu'à Thira avait été d'un intérêt assez limité. Jude ne pensait qu'à écrire et n'arrêtait pas d'écrire. Dans les bateaux. Sur les tables des restaurants. Aux toilettes. À la plage. Au lit. À Patmos, leur première escale, Phèdre s'était même demandé si son hétéro miraculé tiendrait le coup longtemps, parce que chez Hermès, comme chez elle à Léros, il s'était entouré des feuilles qui portaient les répliques d'Orphée et d'Eurydice et pour s'érotiser, il en lisait des bribes, il en chantait même des passages. Cependant, il ne laissait pas de se croire un nouvel adepte de l'amour, le vrai, celui qui se complète, se reproduit et se prêche sans remords. Hermès, de son côté, aurait voulu durant sa semaine de vacances qu'on martyrise plus souvent ses pulsions sexuelles. Dans la chambre de la maison jaune, Jude et Phèdre avaient toléré faire l'amour devant lui, ligoté à une colonne tronquée, mais par la suite la jeune veuve avait gardé pour elle son cadeau du ciel qui, de toute façon, n'avait pas le coeur à de tels ouvrages. Le beau Jude angélique, à mille lieux de songer à ligoter leur esclave ou lui percer le coeur et les flancs, préférait gratter les pages de son roman dans un silence de reclus. S'il ouvrait la bouche, c'était pour s'interroger sur une valise, la prolifération des sosies, l'instinct de mort et le temps qui fuyait dans sa tête. Phèdre, astucieuse ou mauvaise, soupçonnait le pire dans ces poses d'écrivain misanthrope; elle disait à Hermès que le coeur du Québécois deviendrait si monstrueux que, sorti de sa cage thoracique, il battrait encore, indifférent.

Le deuxième jour, ils avaient navigué de Patmos à Ikaria, au sud-ouest de Samos. Transbordement d'êtres humains, selon Jude. Des muscles et des os en paquets, à l'instar des valises et des sacs. Escale longue et ennuyeuse dans cette île aux allures de mine à ciel ouvert, avec un Hermès qui le regardait avec obstination comme un chien battu. Rembarquement pour Naxos et Paros, encore plus à l'ouest. Jude avait développé une fixation sur les valises et, sur le pont, il a cru revoir un garçon qui ressemblait au Gabriel de Sainte-Sophie. Il voulait lui parler. Phèdre a prétendu qu'il n'oserait pas le faire devant elle. Il s'est alors avancé vers ce fantôme qui s'est détourné pour s'allumer une cigarette à l'abri du vent et ouvrir une écoutille qui donnait sur un escalier. Il allait descendre dans la cale où les camions, les automobiles et les motocyclettes étaient garés, attachés à des chaînes; les valises étaient rangées à l'avant du ferry-boat, dans une soute, près de la porte de métal qui se transforme en pont-levis à la sortie des véhicules. Jude écrivait tout cela dans sa tête, en se persuadant qu'il devait le suivre. Il ressemblait trop à Gabriel. C'était le visage émacié de la photo; et il était très beau, plus élégant que cet imbécile d'Hermès qui le fixait toujours, les yeux humides. Jude est passé à bâbord et a pris l'autre escalier pour entrer dans cet immense parking. Il a vu l'ombre s'éloigner, la cigarette aux lèvres, sur la passerelle qui longeait la coque au-dessus du capot des voitures. Leurs pas résonnaient sur les treillis de métal... Ce Gabriel n'était pas habillé de blanc; il avait des vêtements foncés. Si c'était l'homme de Sainte-Sophie, François Froiban n'avait pu le tuer; il circulait là, devant lui, entre les remorques et les automobiles dans ce gigantesque garage qui magnifiait les mouvements de la mer; c'était presque du délire; Jude a même failli

tomber. Il s'est retenu au garde-fou et il l'a vu sortir une valise de la soute. Il est descendu à son tour, plus bas, jusqu'au fond de la cale et s'est dissimulé derrière un camion. Gabriel a sorti de la valise deux vestes de laine et des sacs de plastique blanc qu'il allait ouvrir... Mais Jude a dû remonter. Il avait entendu, puis aperçu deux marins, au-dessus de sa tête, dans un escalier. Il n'a rien appris de plus sur l'identité de cet homme fantomatique ni sur cette valise qui, se disait-il, pouvait être celle de François Froiban, volée à l'aéroport d'Istanbul par ce même Gabriel qu'on l'accusait d'avoir égorgé. Disons à sa décharge qu'il a cherché à se convaincre que c'était impossible, qu'il fabulait sous le couvert d'explorer des avenues possibles pour son roman, mais ces étranges rencontres nourrissaient ses obsessions et même, les justifiaient.

Après une courte escale à Naxos et une autre, de trois ou quatre heures, à Paros, le trio avait pris un autre bateau pour Thira où ils étaient arrivés vers dix heures du soir. Le soleil venait de se coucher. Le navire passait tout près des rives. Appuyé à la rambarde du navire, Jude a vu des ombres se profiler dans la nuit; des rochers escarpés; du gris mêlé à du brun et à du violet; une falaise où, là-haut, brillaient des lumières qui prouvaient que malgré tout, ce nouveau monde au-dessus de la mer était habité.

Deux jours après leur arrivée, ils visitaient des sources volcaniques qui, à l'ouest de l'île, émergent au centre d'un cratère géant, la Kaldera, où la mer s'est engouffrée il y a plus de trois mille ans. Jude prenait des notes dans le cahier qui les avait amenés du port de Fira; il a daigné ranger son calepin et son stylo pour visiter avec Phèdre les bouches du volcan - j'ai la mauvaise impression de prendre le relais de ses *écritures* -. Des sources

d'eau chaude s'insinuent entre des plaques rocheuses noires et grises qui forment des bancs de pierres ressemblant à du chocolat bouillant malaxé par des spatules géantes sur un plan de travail à la grandeur de la mer. Le roc n'est immobile et figé qu'en apparence; il pourrait se liquéfier à tout instant. Hermès, en homme blessé, était resté sur la rive de l'île volcanique; il ne faisait plus confiance qu'à la douleur pour retenir la vie qui lui échappait

Au retour, le caïque a fait un long détour en mettant le cap sur le nord du cratère et il est revenu vers la côte de Thira qu'il a longée jusqu'à Fira. Quand ils ont contourné le dernier promontoire qui cachait le port, la falaise se transformait en spectacle. Elle se scindait en plaques horizontales; les pans de rochers se déroulaient les uns à la suite des autres; le relief devenait de plus en plus accidenté; il se découpait en gorges qui se remplissaient d'arbres verts accrochés à des épis de roc noir et ocre, rouge et gris; de temps en temps, ils apercevaient au sommet des blocs de maisons d'un ocre plus clair, ou blanches et bleues. Jude aurait applaudit à chaque torsion du paysage. Il a cherché du regard ses deux compagnons d'excursion; Phèdre faisait l'absente sous ses lunettes de soleil, mais prenait note de ses gestes, de ses réactions, des parties du paysage qu'il ne voyait pas comme de celles qui l'intéressait; Hermès en bavait en plein soleil, de l'autre côté du bateau, où on lui avait dit de se tenir sans porter de lunettes ni remettre de la crème solaire. Jude était accompagné de deux humains qui commençaient à l'ennuyer. Il s'est demandé comment s'en débarrasser; il fallait qu'il soit seul pour finir son roman sur le gay assassin, égorgeur sans valise. Il sentait que sur les bords de ce cratère sans fond que le caïque traversait, il trouverait une clé qui lui

ouvrirait le temps. Depuis qu'il avait donné la mort à deux hommes en arrêtant dans leur tête le passage des jours et des nuits, il savait d'instinct qu'il ne servait à rien de réfléchir au temps; deux ou trois têtes de moins ou de plus n'y changeaient rien; le temps ne traversait ni ne passait dans l'esprit des humains; il était ailleurs ou n'existait pas.

* * *

Ils habitaient en haut de la falaise que longeait le navire à leur arrivée. À Mérovigli, un petit village au nord de Fira. Le premier soir, Jude s'était endormi sans embrasser Phèdre ni Hermès. Ils lui avaient fait la tête, une partie du lendemain. Tout s'était arrangé à la mer, à la plage de galets noirs, à Kamari, et tout allait au mieux le soir même au restaurant, chez Irini. L'après-midi suivant, Orestis était arrivé par avion à la base militaire de Monolithos et il y avait convoqué Jude qu'un soldat est venu chercher en jeep. Phèdre ni Hermès n'avaient aimé d'être exclus si longtemps : Jude n'est revenu que le lendemain matin, et ils étaient déjà partis pour la plage où, cependant, ils ont oublié qu'ils lui en voulaient. Quand il les a rejoints, il a dit qu'il n'avait rien écrit et qu'il avait trop bu durant le dîner avec les officiers. Rien de plus.

Oui, on lui avait laissé entrevoir un projet en Turquie où de jeunes et beaux Italiens devenaient trop encombrants; non, il n'était plus question de la conférence des popes; Orestis avait voulu le revoir et était remonté dans son avion, aux aurores, pour l'île de Kos. Mais ce n'était pas là l'important.

Quand le militaire s'est présenté pour le reconduire, Jude a préféré revenir à pied. Prendre l'air à son rythme. Connaître mieux l'île. Il y avait longtemps qu'il avait été seul et qu'on le veuille ou non, se disait-il en

marchant, le temps passait toujours. Dans sa tête à lui ou ailleurs. Et il passait plus lentement quand on ne sentait pas dans son dos le regard lancinant d'Hermès et les interrogations silencieuses de Phèdre.

La mer n'attendait rien. Elle brillait, là, à sa droite, plus loin que les champs de vignes. La route montait devant lui et une phrase se formait dans son esprit. Peut-être déjà inscrite dans sa mémoire. Une phrase qui lui confiait de respirer lentement. Ce n'était pas une voix. C'était lui qui se lisait. S'il est possible de lire ce qu'on n'a pas écrit. Il lisait *Respire lentement...* Il fallait nommer la montagne qui se taisait. Elle ne bougeait pas, mais remuait dans l'air lumineux. Un léger voile de brouillard ou quelque buée marine s'immisçait entre ses yeux et le paysage. Il y avait aussi lui qui avançait, qui marchait, qui balançait les bras et même un peu la tête. La phrase a recommencé à se dire, à se lire. La phrase, c'était lui. Il était une phrase qui se formait. *Respire lentement et les flancs de la montagne...* Il était rassuré de s'entendre dire les flancs de la montagne. Elle devenait enfin ce qu'elle était en soi, ce qu'il n'avait pas su nommer. Elle apparaissait plus articulée. Les flancs s'accordaient au sommet qui se découpait, clair, sur le ciel, tout en consentant enfin à leurs assises qui faisaient corps avec la terre. *Respire lentement et les flancs de la montagne se gonfleront légèrement.* Quand la phrase s'est complétée, il avait compris qu'à l'instant où il saurait respirer en accord avec la mer et les vignes et le relief de Thira, à cet instant. le ventre et les flancs de la montagne s'enfleraient et rendraient la pierre et la poussière aussi douces que la peau des jeunes hommes, aussi légères et douces que Phèdre quand elle lisait sur les feuilles les lettres et les mots qui s'enchaînaient les uns aux autres.

Respire lentement et les flancs de la montagne se gonfleront légèrement.

Jude commençait à saisir que le temps était dans l'espace. C'étaient les lieux de la terre qui passaient. Sans l'espace devant ses yeux, il n'y aurait pas de temps.

Il était arrivé à Mérovigli. La petite maison voûtée, blanche et bleue, était déserte. Il n'est pas entré. Debout dans l'ombre de la façade, il a sorti de son sac un des livres de Phèdre sur Thira. Il l'a ouvert. Une date, 1566, attira son attention. La veille - c'est toujours le texte qui m'oblige à préciser les détails qui l'ont mis au monde -, ils avaient visité entre Mérovigli et Fira le rocher de Skaros où du XIII^e au XVI^e siècle et même plus tard se dressait le château-fort des Vénitiens; l'île faisait alors partie du duché de Naxos. Il n'en restait que des ruines qu'il avait photographiées. En 1566, Santorini était tombée aux mains des Turcs qui l'avaient remise à un juif portugais, Joseph Nasi, et lors d'une éruption volcanique, en 1573, une île avait surgi du fond de la mer, au milieu de la Caldera. Sur cette page tournée au hasard, comme lorsqu'il cadrerait les photos de Skaros, il a perçu le passage d'inconnus qui lui insufflaient des bribes de leur passé. De la même façon que la montagne, en respirant, l'avait entraîné dans les mouvements singuliers d'une nature écartelée depuis des siècles sur un volcan.

* * *

C'était alors qu'il s'était rendu les retrouver à la plage de Kamari. Le midi, ils ont mangé une salade et le soir, de la pieuvre avec du poisson. Quand ils sont repartis, ils étaient saouls de vent, d'ouzo et de retsina. Hermès courait devant eux et revenait, en courant, leur dire qu'il avait trop

couru. Jude taisait toujours que ses yeux, peut-être aveuglés par le soleil, avaient vu d'étranges manoeuvres dans l'air du matin, mais il a confié à Phèdre - l'amante absolue qui avait incarné les mots de Samuel et d'Eurydice - qu'elle ignorait à quel point elle avait fait basculer sa vie. Elle est restée muette, et l'a laissé rejoindre Hermès. Dans cette confidence ou cette déclaration, elle a vu l'effet du délire et s'est prise à penser qu'elle n'était qu'une expérience dans ses phantasmes charnels et meurtriers. Il avait beau se convaincre que l'écriture et l'amour ne faisaient qu'un seul dieu en sa personne, elle le trouvait de plus en plus agaçant; il se leurrerait; elle était persuadée qu'il se gonflait d'imaginaire pour ne pas voir son égocentrisme, son narcissisme, son sadisme...

- Tu n'es qu'un sale sadique!

Voilà, c'était sorti. Ça lui trottait dans la tête pendant que les deux fous se parlaient, se défiaient à la course et tournaient autour d'elle comme si elle était leur nourrice, et tout à coup elle lui a lancé à la figure ces mots de rage ou de peur. Elle n'a pu voir l'effet produit : il faisait nuit et ils n'étaient pas encore dans Fira. On se taisait. Hermès et Jude ont continué de courir. Elle avançait seule sur la route mal asphaltée. Une voiture l'a doublée et ses phares lui ont montré les garçons en train de s'embrasser sous un platane, sur le côté du chemin. À l'entrée du village, elle a proposé qu'ils prennent un café chez Manos. Hermès était presque en transes tant il voulait se retrouver là-bas, à Mérovigli, seul avec Jude, qui l'a giflé durement et lui a rappelé que les désirs de Phèdre étaient des ordres.

- Tiens-toi le pour dit!

Il lui avait parlé en français, et le garçon le comprenait à peine. Jude n'a pas voulu répéter en anglais; il lui a lancé de s'en aller, de les attendre devant la maison.

- Alors, donne-moi les clefs.

- Tu nous attendras dehors.

Phèdre s'est approchée d'Hermès et, si Jude a bien compris, lui a dit en grec que c'était la plus belle nuit de l'été; il ne mourrait pas de froid. Il n'avait qu'à s'étendre sur le seuil de la porte. En arrivant, on le déshabillerait et Jude le porterait dans ses bras. Il pleurait. Elle l'a embrassé. Il est parti dans la nuit.

Chez Manos, ils se prenaient pour des habitués depuis les trois ou quatre nuits qu'ils s'y arrêtaient pour prendre un verre avec un café. Ils se sont installés près du bar, à une des tables le long du mur. Phèdre faisait la mystérieuse; elle avait à peine salué Manos. Jude n'en a été que plus chaleureux avec lui. Pendant qu'il prenait leur commande et leur versait du Métaxa, il lui a tenu une conversation qu'il croyait brillante sur les aviateurs de Monolithos qui devaient préparer un coup d'éclat contre leur ennemi préféré, la Turquie; ils faisaient trop de sorties et trop de bruit depuis quelque temps, avec trop de panache! Manos souriait et ne semblait pas y attacher d'importance. Il est retourné chercher les cafés et servir trois clients qui venaient d'entrer. C'est alors qu'elle a commencé en grec à déblatérer contre les touristes qui parlaient comme si la Grèce était seule à entretenir une armée, une aviation, une marine; un petit pays comme la Grèce ne pouvait pas toujours organiser ses manoeuvres militaires loin de tout, dans la toundra comme d'autres grands pays, mais pas encore assez grands pour que s'y cachent les criminels. Oh! non! Ils venaient plutôt en

Grèce commettre leurs crimes! Et pour être sûre que Jude avait compris, elle a tout répété en français et allait le faire en anglais pour être encore plus sûre qu'il avait bien compris, parce que son français à lui, quelquefois, elle ne le comprenait pas. Elle en avait jusque là des touristes qui croyaient parler le grec dès qu'il le baragouinait ou qu'il saisissait, mais toujours de travers, quelques mots. Jude l'a suppliée du regard de ne pas répéter. Il avait compris. Elle était hystérique, aurait-il dit avant leur nuit aux Enfers, mais ce soir-là, il s'est tu en rougissant et s'est vengé en pensée sur Hermès qui passerait la nuit dehors. Tout nu!

- Vous êtes Canadiens ? a demandé en français un des clients assis au bar.

Phèdre, étonnée, embarrassée, a fait signe que non, ne sachant trop ce que dirait Jude, qui a répondu oui de l'air le plus dégagé du monde.

- Moi aussi, mais je suis né ici. Je viens tous les étés.

- Vous habitez le Québec ? a cru bon de demander Jude.

- À Montréal.

Et il s'est levé pour venir à leur table. Il s'est adressé à Phèdre en grec. Jude a tendu l'oreille en faisant l'indifférent; sa facilité à saisir le sens d'une conversation à partir de quelques mots était assez étonnante, et il se trompait rarement quoi qu'en dise Phèdre. Le Montréalais les avait entendus parler de criminels qui se cachaient en Grèce et il racontait la dernière qu'il avait lue dans un journal. Un Canadien, un francophone du Québec, dans les îles depuis une semaine ou deux, avait arrêté deux autres Québécois, des Turcs et même des Cubains! Il les aurait surpris dans un tripot qui servait de bordel et les aurait tous tués avant que la police arrive.

- Qui vous a dit ça ? lui a-t-elle demandé en français.

- C'est dans les journaux de Montréal. Je l'ai lu avant-hier, en attendant mon avion.

- On ne savait pas, a risqué Jude. Ça ne s'est sûrement pas passé ici.

- C'est à Rhodos qu'il les aurait abattus.

- À Rhodos! se sont presque exclamé le héros inconnu et son égérie.

- En tout cas, c'est à Rhodos que les journalistes essayent de le retrouver. Il se cacherait de la police, qui voudrait l'éliminer. Elle a préparé l'opération et voudrait en garder tout le profit.

Pas question pour Jude, évidemment, de montrer le contrat qu'il gardait toujours sur lui et Manos, qui arrivait avec les cafés grecs, a renchéri sur les nouvelles de son copain. C'était rocambolesque! La famille d'une des victimes disait que le Québécois n'avait voulu tuer personne, qu'il cherchait à sauver leur fils des griffes d'une organisation cubaine, tandis que l'autre famille soutenait qu'il avait tenté de sauver leur frère, un François ou un Franck qu'on avait forcé, sous peine de mort, de travailler avec ces bandits. Le vengeur leur aurait téléphoné qu'il ferait l'impossible pour arracher le fils ou le frère aux étrangers, et les morts - c'était le plus débile -, avant leur mort, avaient envoyé des lettres qu'ils tenaient secrètes. Ils avaient écrit que cet homme avait promis...

On a appelé Manos et quelqu'un a tiré le Gréco-canadien par la manche de son t-shirt; on lui demandait ce qu'il boirait. Jude et Phèdre ont alors siroté leur café mêlé à des gorgées de Métaxa. Le retour au pays, alors, n'était peut-être pas si lointain, mais il faudrait compter avec Orestis et même avec des gens plus haut gradés, ce qui paraissait impossible. Quant à elle, elle réfléchissait - qui ne le ferait pas? - à ses chances de rester en Grèce avec lui ou de le suivre vers ce pays qui se cherchait un

héros dans l'assassin de ses fils et de ses frères, des crapules qu'on transformait en victimes... Ils se sont regardés. Il a déclaré qu'il préférerait continuer à écrire et elle, qu'elle le suivrait où qu'il aille. Ils se sont embrassés. Ils ont terminé les cafés, les Métaxa, acheté des cigarillos et sont partis en souhaitant *kali nikhta* à Manos et au Gréco qui racontait de belles histoires. Du moins pour l'ego de Jude.

Ils ont pris le sentier qui bordait la Caldera, au lieu de suivre la route asphaltée. En allumant les petits cigares dont ils tiraient des bouffées bleues et grises, en les rallumant, en s'enlaçant, en devisant, ils ont cherché les meilleurs endroits de la falaise d'où jeter Orestis qui allait revenir dans quelques jours ou Hermès, pas toujours drôle avec ses obsessions. Jude n'avait le coeur à tuer personne par une aussi belle nuit d'été, mais il se prêtait au jeu, se doutant que Phèdre rêvait d'éliminer le monde entier pour lui faire plaisir. Il oubliait qu'elle avait trop besoin de ses complices grecs, qui le retenaient près d'elle à leur façon, pour fomenter leur disparition dans les gouffres du volcan. Elle ne détestait pas pour autant qu'il la croie jalouse... Et c'était, reconnaissons-le, une bande de fous qui parlaient pour ne rien dire et écrivaient pour ne rien faire. D'ailleurs, en passant au-dessus des ruines de Skaros, Jude a adressé une supplique à l'espace qui portait la planète et les entourait, qu'il lui fasse connaître le temps qu'il faisait en 1566 sur les terres et les mers du duché de Naxos...

Hermès s'était endormi dans le petit patio, devant la porte d'entrée. Jude l'a porté sur le divan de la salle de séjour et ils se sont enfermés dans la chambre. Ils n'ont pas répondu à ses plaintes ni à ses grattements sur tout ce qu'il trouvait sous ses ongles, morceaux de bois, de la vitre ou de

la pierre. Ils n'ont peut-être rien entendu. Jude a cédé aux prières de Phèdre et lui a livré ses bonheurs d'écriture devant la montagne. Il répétait sur un ton d'illuminé la phrase du jour. *Respire lentement et les flancs de la montagne se gonfleront légèrement.* Phèdre l'a trouvée magique. Cette incantation qui se déroulait dans le savant délire de la raison et des sens, la changeait des Enfers et de la mer de sel littéraire où se poursuivaient depuis trop de nuits Samuel, Orphée et Eurydice... Et ce furent des ahans et des cris de victoire. Des sources souterraines se gonflaient jusqu'aux nues et crevaient en pluies diluviennes sur la terre et le corps des amants. De l'autre côté de l'univers, naufragé sur un rocher, Hermès, le messager des dieux, cherchait un arbre et une corde pour se pendre.

Le lendemain, quand ils ont ouvert leur porte, il était là, hagard, debout, qui attendait. Il n'avait pas dormi. Il s'est jeté sur Jude et l'a bourré de coups de poings; il voulait qu'on l'attache, qu'on l'entrave de chaînes, qu'on s'occupe de lui. Mais le romancier - c'est le matin que monsieur rédigeait - l'a laissé se frapper la tête sur les murs et lui a même conseillé de se jeter du haut de la falaise, trois cents mètres plus bas dans la mer. Hermès a trouvé mieux de ramasser enfin ses affaires et de prendre le prochain bateau. Phèdre a tenté de le retenir; elle partait le lendemain pour s'occuper de son déménagement; ils voyageraient ensemble; ce serait moins ennuyeux. Il n'a rien voulu entendre. Il partait. Avant de les quitter, il les a menacés de les faire interdire de séjour à Patmos; son père dont nous n'oserons donner la fonction dans le monde orthodoxe en avait le pouvoir. Cela n'a pas semblé les mortifier. Ils l'ont regardé s'éloigner sur le sentier qui bordait la mer et Jude s'est attablé à l'ombre de la maison, dans un coin du patio.

Il a sorti d'une chemise une cinquantaine de feuillets. Il les a retournés contre la table à sa gauche et placé la dernière page à demi remplie, devant lui, sur un paquet de feuilles blanches protégées du vent par une pierre, tout en haut, dans le coin droit.

Il écrivait l'arrivée de François Froiban à Istanbul et durant ses rêveries, durant ses absences, il prêtait l'oreille aux voix de Skaros et de la Santorini vénitienne. Il avait beau respirer plus lentement, il avait beau chercher l'inspiration dans le départ d'Hermès ou dans celui de Phèdre, prévu pour le lendemain, il ne trouvait rien. Il ne sentait rien. Sous le ciel limpide de Thira, il en était à la phrase commencée l'avant-veille, au moment où Froiban entrait en taxi dans Istanbul, Le ciel était à peine bleu. Un soleil de plomb écrasait les minarets qui semblaient bouger dans la lumière à mesure que la voiture s'en éloignait ou s'en rapprochait en suivant les courbes de l'avenue, le long des berges de la mer de Marmara... Dans la marge, rapidement, pour ne pas l'oublier, il a noté *Respire lentement et peu à peu la terre, le sable et le roc reprendront la vie que tu leur avais enlevée. Tu verras le flanc des montagnes se soulever dans la lumière et le vent...*

Phaedra lui a demandé à quelle heure il pensait partir pour la plage. Il ne le savait pas. Il voulait continuer cette phrase qui lui paraissait dictée par les dieux agraires de Thira, l'ancienne Santorini, par l'air du temps... Les mots s'étaient perdus. Il ne les entendait plus. Il en a voulu à la vie de l'obliger à supporter cette femme qui prenait un malin plaisir à laisser en plan les montagnes emportées par le vent et la lumière... Il s'est enragé. Il a tout rempilé, refermé, rangé et a déclaré qu'il allait à la plage sur-le-champ. Il y avait trop de vent. Il voulait marcher.

- Attends-moi!
- J'ai besoin d'être seul.
- Ah! dit-elle en souriant.

AU BORD DE LA MER

Elle était d'excellente humeur quand elle l'a rejoint à Kamari. Orestis avait téléphoné de Kos. Il y aurait du travail en Turquie pour le Canadien québécois.

- Pourquoi cela te fait plaisir ? a demandé Jude sans relever la tête.

- Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Il n'a pas répondu. Elle a étendu sa serviette de plage et fini par dire que voyager en Turquie serait préférable à l'ennui de Thira.

- Tu n'aimes plus cette île ? s'est-il étonné.

- Tu me mettrais de la crème solaire ?

Elle lui a mis le tube dans les mains et s'est tournée sur le ventre, les bras tendus de chaque côté de la tête.

- Tu as pensé au genre de mission que je ferais en Turquie ?

- Il ne faut pas y penser.

- J'étais en colère quand j'ai tué, lui a-t-il dit à l'oreille. Je ne le ferais pas de sang-froid.

- Orestis l'a compris, et ce ne sera pas des missions du genre. Ce sera plutôt un travail d'escorte. Tu vois ? On n'aime pas y envoyer des Grecs.

Jude avait rangé le tube. Phèdre s'est retournée.

- Tu n'as pas terminé.

- Le reste, tu peux le faire toi-même. Et pourquoi ne pas y envoyer des Grecs ?

- Les Grecs n'ont pas l'air assez naïfs, et un beau Québécois fait exotique en Turquie, a-t-elle répondu avec son beau sourire en lui remettant le tube dans les mains.

Il a redévisé le bouchon et a demandé pourquoi elle n'aimait pas l'île. Elle a attendu qu'il lui applique de la crème sur les pieds et les jambes pour lui assurer qu'elle adorait Thira, mais ne voulait pas y vivre. Surtout pas en hiver. Ses amis, sa famille se trouvaient à Patmos, à Kos, à Rhodos... Et elle avait même des connaissances dans le sud-ouest de la Turquie.

- C'est la première fois que tu me parles de ta famille.

- Il y a un début à tout.

Et comme s'ils venaient de se rencontrer, ils ont parlé de leurs parents, de leurs frères et soeurs, de leurs amis. C'était la fin de tout, a pensé Jude, mais il ne savait pourquoi. Il a décidé de ne plus y penser. Après tout, il ne pouvait passer sa vie à parler du temps ou de ses amours miraculeuses ni passer son temps à retracer la mort psychique de François Froiban ou à évoquer la pérennité des montagnes de la Santorini du XVI^e siècle jusqu'à la Thira du XX^e. Mais il n'a pu résister à poser une question.

- As-tu repensé aux habitants de Skaros depuis la nuit dernière ?

- De quoi parles-tu ? Je te demandais en quelle année ton père était mort...

Il ne pouvait parler que de ses projets et, désespéré, il s'en est ouvert, comme on dit, à Phaedra. Elle aussi l'avait remarqué. Ils se sont rassurés en prétendant qu'une fois ses deux romans écrits, ils parleraient à nouveau de la pluie et du beau temps. Jude mentait. Il voulait rester victime de cette

possession, sachant qu'elle prendrait peu à peu le pas sur le plaisir, puis sur le désir et enfin sur son corps dont ne bougeraient plus que les mains et les doigts, seules antennes de son cerveau tuméfié. Il s'est rappelé ses exercices de dactylographie qu'il répétait mentalement en bougeant les orteils, ce qui ne serait pas à dédaigner si jamais l'arthrite gagnait ses phalanges.

- Ne t'en fais pas, a répondu Phaedra. Orestis dit qu'un jour on écrira avec sa voix sur un écran.

- Ce n'est pas demain la veille, a osé dire Jude.

C'était en 1990.

Phaedra a acheté une pastèque d'un colporteur qu'elle trouvait joli et Jude est allé chercher de la bière chez Irini, à l'autre bout de la plage. Ils se sont remis de la crème solaire. Comme s'il n'était plus obsédé. Et le jour a baissé. Ils ont pris l'autobus qui les a reconduits à Fira et ils sont entrés dans le musée que Jude se promettait de visiter depuis le matin où les montagnes avaient respiré.

Il y avait là des gravures qui ont transformé les images qu'il se faisait de la forteresse de Skaros, et chamboulé le peu qu'il avait appris sur son histoire. Il y a acheté une revue où un abbé français parlait de la façon dont on vivait dans l'île au XVIIe siècle. Délirait-il ? Oui, selon Phaedra qui l'a pressé de sortir du musée; elle voulait rentrer. Il pourrait revenir le lendemain; elle avait hâte de prendre sa douche et elle ne pensait qu'à revenir le soir même à Fira d'où ils n'étaient pas encore partis, pour y prendre l'apéro chez Franco et dîner chez Vavis, s'il y avait une table de libre.

Sur le sentier de Mérovigli, elle marchait plus vite que d'habitude. Jude disait qu'ils auraient dû prendre un taxi. Ils pourraient aussi prendre l'apéro à la maison; ils avaient encore une bouteille d'ouzo. Non, elle voulait boire un campari. Elle a même décidé de passer par le village pour arriver plus vite. Mais pourquoi ? Ils l'avaient toujours contourné, ce qui était plus court, sûrement plus court, soutenait Jude; la maison, on la voyait à quelques mètres, là-haut; ce n'était pas en passant par le centre du village qu'ils arriveraient plus vite. Non, disait-elle. Elle l'avait suivi dans le sentier qu'il avait découvert à la sortie du musée, il pouvait bien lui accorder de prendre une nouvelle route, plus rapide, elle en était sûre, pour arriver à la maison.

- Je ne te comprends pas. Tu veux te dépêcher, et tu passes par des chemins qu'on ne connaît pas.

Ils arrivaient au centre de Mérovigli, une place assez vaste encadrée de maisons basses sur trois côtés, avec une fontaine au milieu. Toutes les femmes du village, isolées ou en petits groupes, semblaient s'y être rassemblées. En noir et en gris. Des foulards noirs sur la tête. Quelque chose ne cadrerait pas, que Jude n'arrivait pas à nommer. Il s'est tourné vers Phèdre. Elle n'était plus là. Il a vu sa robe de plage rouge disparaître au coin d'une ruelle. Et il a compris : il n'entendait rien. Les femmes ne parlaient pas; elles ne bougeaient pas; elles le regardaient, silencieuses. Comme un chœur de veuves dans les films en noir et blanc. Avec un ciel de plomb. Aucune musique. Il a pensé suivre le chemin qu'avait pris Phaedra. Un groupe de vieilles avec des garçons de dix à douze ans s'est avancé et en a bloqué l'accès. Il voyait la ruelle derrière eux, non pavée, tortueuse, avec au milieu le lit asséché d'un ruisseau qui devait déborder

au printemps. Il a décidé de les ignorer et en remettant son sac en bandoulière, il a marché droit devant lui pour traverser la foule, la place, et prendre à gauche, plus loin, une autre rue. Des enfants lui ont lancé du sable à la figure. Les mères, les grands-mères se sont précipitées, les ont pris dans leurs bras, lui ont balancé leurs pieds contre la poitrine et en se retournant l'ont bousculé. Une femme, qui le suivait, a tiré sur le sac. D'autres enfants l'entouraient comme des mendiants. Les garçons lui immobilisaient les bras contre le corps. La bandoulière a glissé. Il a reçu un coup dans les reins. On lui a arraché le sac. La masse des enfants et des femmes l'a serré dans un étau, dans un entonnoir qui allait l'engouffrer. Ce n'étaient pas leurs mains ni les jambes des garçons qu'il sentait contre les siennes, mais leur haleine, leurs odeurs. On a déchiré, coupé son t-shirt. Il ne pouvait plus bouger; on n'a plus bougé; et surtout on le regardait; avec des orbites vides. Il ne voyait pas leurs yeux; de ses propres yeux, exorbités dans l'air chaud, il suivait le dessin de leurs mâchoires et de leur cou où suintait de la sueur, où rampaient des mèches de cheveux noirs. Ce troupeau humain s'est tout à coup démembré; une brise a passé; des cigales ont chanté; Jude saignait à une cuisse. Il a levé la tête. Plus haut que les femmes qui lui tournaient le dos et allaient s'asseoir devant la porte des maisons, Phaedra l'attendait au coin de la petite rue où elle était disparue. Il s'est avancé vers elle; des enfants tournaient encore autour de lui. Il a pensé à son sac. Il est revenu à l'endroit où il était quand il l'avait perdu. Il s'est souvenu qu'on le lui avait arraché et a demandé par geste à un garçon où était son sac. Sa mère l'a appelé et il a déguerpi. Jude s'est dirigé vers une femme assise sur le rebord de la fontaine; il se rappelait le nom grec.

- Sakki... To sakki.... Sakkos... ?

On lui a répondu par un éclat de rire et des enfants ont tourné autour de lui en chantant *tosakkisakkos, to-sakki-to-sakkos, tosakkisakkos...* Des chants qui criaient. Un cri qui le rongeaient comme du verre et de la vitre pilés au creux du ventre.

Il s'est tourné vers Phaedra, sa compagne, celle qui connaissait les mœurs du pays, la Grecque qui leur expliquerait... Elle était encore disparue. Il l'a suivie. À nouveau, le silence sur la place. Derrière lui. Quand il a tourné le coin de la ruelle, un caquetage effrayant s'est déchaîné et a survécu longtemps dans ses oreilles et sur ses épaules, au milieu de son dos, là où déjà les reptiles mordaient et se tuaient.

* * *

Devant la grille qui fermait le patio, était assise Phaedra. De l'autre côté d'un gouffre, Phèdre le regardait. Il s'est approché de cette forme enveloppée de rouge qui ne baissait pas les yeux. Les bacchantes déchirent les hommes qui se prennent pour Orphée et elle savait qu'il ne l'oublierait jamais. Derrière le muret, lui a sauté aux yeux un tas de feuilles calcinées sur des cendres. C'était ce qu'il appelait son roman.

Phaedra restait là, devant la grille dont un des battants était ouvert. Un enfant courait vers eux. Il avait le sac au bout d'un bras.

- *To sakki, o sakkos* a dit Phaedra en lui donnant une leçon de grammaire, moins les accents.

Sakki était neutre, sakkos était masculin et l'un ou l'autre se dit ou se disent... Jude se rappellera toujours qu'il a dit merci à l'enfant, qui est reparti en courant. Dans le sac, il y avait sa serviette de plage, la revue

achetée au musée, un tube de crème, son passeport, son argent, un stylo, une bouteille d'eau, les clefs de la maison, mais...

Le sac ouvert dans les mains, il a relevé la tête et a suivi des yeux le creux de terrain que le soir ils prenaient tous les trois pour aller à quelques mètres, au bord de la falaise, regarder la mer au coucher du soleil. De là où il se trouvait, il la voyait s'assombrir. Un navire venait du nord; il avait doublé le cap d'Ia. Combien de navires avaient perdu leur cargaison dans les tempêtes, combien de marins avaient perdu la vie sur des mers démontées...

Dans le sac, il transportait le cahier où il prenait des notes, où il écrivait des phrases sur les montagnes, sur le château de Skaros, sur les garçons qui y vivaient, sur les femmes qui y venaient et en repartaient.

Le cahier n'était plus dans le sac et il savait qu'il n'existait plus. La mer devenait noire. Il a ignoré Phaedra et s'est dit qu'il appellerait Orestis à Kos; il irait où l'on voudrait; accomplirait les missions qu'on lui donnerait.

Il n'a plus regardé la mer. Il a pris les clefs et ouvert la porte de la maison. Il est allé se déshabiller dans la chambre et après sa douche, il a croisé Phaedra dans la salle de séjour. Il allait téléphoner à Orestis chez la propriétaire de la maison; il serait revenu dans quelques minutes.

- Où va-t-on dîner ? a-t-elle demandé.
- Tu ne voulais pas aller chez Vavis ?
- D'accord pour Vavis. Et l'apéro ?
- Tu n'as pas dit chez Franco ?
- Si je ne suis pas ici à ton retour, je t'attendrai chez Franco.

- Tu seras encore sous la douche quand je reviendrai. Téléphoner ne prend pas deux heures.

- D'accord. Je serai ici.

Et elle est entrée à son tour dans la minuscule salle de bain.

Jude avait des réticences à se rendre chez la propriétaire. Il ne l'avait pas vue sur la place, mais elle avait dû céder à Phaedra et faire front avec les femmes. Sa maison se trouvait un peu plus loin, au bord de la falaise. Il devait appeler Orestis; il ne pouvait pas rester à Thira, encore moins avec la veuve. Il a trouvé devant la porte une jeune fille qui l'attendait car, sans dire un mot, elle l'a conduit dans une chambre où il a vu un téléphone, près du lit.

Orestis a répondu. C'était de bon augure.

Les réactions turques aux meurtres de Patmos étaient aussi rocambolesques que les versions de Manos et du Grec de Montréal. Une famille d'Istanbul voulait rencontrer Jude, le vengeur de Slim, leur fils, le dernier ami que François Froiban avait rétribué d'une mort affreuse; on voulait le voir, le remercier, le connaître et l'aimer à Istanbul. Il en est resté incrédule, mais après ce moment de surprise, il s'en est tenu à son plan de campagne. Il a demandé à son parrain grec s'il pouvait habiter chez lui et travailler pour lui. Le Grec de Kos, qui craignait l'engouement turc pour son Québécois, s'est montré soulagé. Bien sûr, il était prêt à le recevoir et le job l'attendait.

- Pour Istanbul, nous en reparlerons, a ajouté Jude.

- Quand arrives-tu ?

- Après-demain. C'est trop tôt ?

- *En dhaxi!* Je ne repars que dans trois jours, a continué Orestis, en anglais comme toujours. Et Phaedra ?

Jude ne répondait pas.

- Tu es là ? a demandé Orestis qui a ajouté en grec, pour sa mère peut-être, qu'on avait dû couper la ligne.

Jude avait compris on ne sait quoi, et cela lui a permis de ramener Phaedra au rang de préoccupations plus quotidiennes.

- Non. Je suis là, et aussi Phaedra. Elle repart demain matin. S'occuper de son déménagement à Léros.

- Elle vient te rejoindre ?

- ...Non. Si je retourne à Kos, c'est pour te voir, toi.

Orestis l'a-t-il cru ? De toute façon, Jude a raccroché.

Il allait donc quitter Phaedra. La patience de l'un et de l'autre était exacerbée. Mais l'avait-il jamais aimée ? Oh! les Grecs donneraient raison à la femme, qui n'avait cherché qu'à aimer et à être aimée, tandis que son amour à lui serait jugé comme un subterfuge pour écrire sur elle, autour d'elle et contre elle; on dirait qu'elle avait détruit les manuscrits, guidée par la passion. Mais avait-elle eu raison de Jude ?

Il retrouverait et remettrait sur le papier une à une les phrases du cahier; il retracerait à nouveau les derniers mois de François Froiban; peu à peu, il s'était identifié à cet homme qui égorgeait, froidement peut-être, mais sous l'emprise d'un désir impitoyable.

Il n'adresserait plus la parole à Phaedra; il lui communiquerait ses projets par écrit. Quand il est revenu à la maison, elle n'était plus sous la douche; elle était nulle part. Elle avait dû se précipiter chez Franco, chez Manos ou chez Vavis, au restaurant. On la verrait seule; et

commenceraient les ragots sur leur liaison. Parlerait-elle à ses amis des femmes du village ? Il a décidé de ne plus y penser. Il avait encore du papier. Il a fermé les volets contre les moustiques, il a allumé et s'est mis au travail. Vers onze heures, à mesure que les mots réapparaissaient sur la page blanche, il avait rétabli une grande partie des notes sur Skaros et refait le plan du roman qu'il avait l'intention d'appeler *le Gay Tueur*.

Il avait faim. Et où coucherait-il ? Dans la chambre ou sur le divan de la salle où il travaillait ? Quand il s'est demandé s'il devrait cacher son manuscrit, il a compris qu'était advenue l'ère du soupçon et il s'est refusé à vivre ainsi. Il a fait ses bagages, il a éteint, jeté les clefs sur la table et laissé la porte ouverte. Il s'est avancé jusqu'au bord du cratère, a regardé la mer d'un bleu d'encre sous les étoiles et a pris le sentier pour se rendre à Fira. Il ne risquait pas d'y rencontrer Phaedra qui ne l'aurait jamais emprunté, seule, la nuit.

Chez Manos, il n'y avait personne sauf, accoudé au bar, le Gréco-canadien. Jude a demandé où il pouvait laisser son bagage pendant qu'il se chercherait une chambre. Il s'est senti en confiance; les deux hommes l'écoutaient sans sourire. Ils savaient tout, et faisaient bloc avec lui. Le Gréco lui a même offert de passer la nuit chez ses parents qui étaient absents de Périssa, dans le sud-est de l'île.

Il continuerait donc à Périssa l'histoire de Skaros. Des hommes et des femmes, et des jeunes hommes, avaient arpenté ces lieux au XVI^e siècle; les ruines du rocher avaient gardé les traces de l'époque où Venise dominait les mers et les disputait à Byzance; les pierres et les buissons et les arbres nouveaux ou fragiles s'étaient succédé les uns aux autres; Skaros et Santorini, la Thira d'aujourd'hui, avaient assemblé des murets et des

murailles dans l'espace, avaient ajusté des lamelles de matière à des couches de ronces qui, si un cerveau les nommait, permettraient de retracer, non pas le passage du temps, mais l'état des lieux à tel ou tel carrefour, à tel ou telle strate de l'amoncellement des restes. La terre gardait quelque chose, non pas du temps qui passe, mais de ce qui, là, avait eu lieu. Roman historique ? Peut-être. Si cela vous rassure. Mais surtout arpentage, cadastre et floraison des lieux qui rythment la vie des humains avant de les avaler, eux et leur notion tatillonne du temps.

Selon l'évangile de Jude, l'espace embrassait à la fois l'homme, la mort et le temps. Seul, un lieu permettait de compenser le poids du présent, du passé et du futur, jalonnés qu'ils sont par la naissance et par le décès des humains, qu'ils soient des victimes ou des meurtriers. Ainsi quitter le pays ou les lieux de son enfance, laissait l'être humain avec un passé sans valise qui l'aurait détruit s'il ne trouvait pas où l'engranger.

* * *

Le Gréco l'avait conduit dans une maison de pierres sans crépi. Il lui avait indiqué une chambre et où il trouverait dans la cuisine le café, les confitures et les biscottes du dernier week-end. Il reviendrait le lendemain vers les dix, onze heures. Jude s'est donc levé tôt. Il voulait tirer le maximum de cette journée, la seule qui lui restait pour écrire dans la Thira immuable qu'il échafaudait ou qu'il dévoilait, à moins qu'il ne la démasque. Le jour suivant, il partirait pour Kos, chez Orestis.

Il a sorti une table et un banc de bois verni dans une grande cour intérieure aux murs couverts de bougainvillées roses et mauves. Il les a placés à l'abri du soleil sur un carré de tuiles en ciment. Il est allé chercher du papier. Une dizaine de pages blanches qu'il a feuilletées du pouce de la

main gauche, l'air mécontent. Je ne sais pourquoi. Il n'y avait pas de vent. La lumière était liquide. On entendait le léger ressac de la mer. Il s'est rendu compte, en se haussant sur le bout des pieds, que la maison était bâtie à deux ou trois mètres de la rive. Il a pensé se baigner, et s'est rappelé son père, mort, un matin, en nageant dans l'eau froide d'un lac, au Canada...

Il n'y avait pas de vent. L'heure était idéale pour écrire; et il ne penserait plus à la Turquie, à Phaedra, à Hermès, à Orestis ou à ce qu'il deviendrait chez lui... Un paysan s'est montré la tête par-dessus le mur, entre les fleurs, du côté opposé à la mer; il lui offrait des légumes; il les déclinait en grec comme une chanson désespérée ou le décompte exact de la vie, ici-bas. Jude a fait non de la main et s'est rassis devant la table de bois verni.

Il a relu la première phrase.

Respire lentement et peu à peu la terre, le sable et le roc reprendront la vie que tu leur avais enlevée.

Il ne voulait plus du mode impératif; il n'avait de conseil à donner à qui que ce soit. Il emploierait l'indicatif, l'imparfait et la troisième personne. Il ne faudrait pas lui demander pourquoi.

La nouvelle version se lisait ainsi.

Il respirait lentement et les flancs de la montagne se gonflaient légèrement. Il respirait lentement et peu à peu la terre, le sable et le roc reprenaient la vie qu'il leur avait soutirée.

Le flanc des montagnes se soulevait dans la lumière et le vent. Ses yeux et ses poumons s'accordaient au mouvement des collines et des vignes. Il entrait dans la respiration du pays.

Il a relu les deux paragraphes.

Il s'identifiait facilement à un personnage quand l'auteur du texte employait la troisième personne. Il voyait ce *il*. Il le regardait respirer et en arrivait peu à peu à se substituer à lui. Au contraire, le *je* d'une page amplifiait la perception qu'il avait de lui-même comme lecteur. Il ne pouvait être cet autre *je* qui de toute façon ne l'invitait pas à entrer dans sa peau; il écoutait ses confidences, oui, mais ce *je* avait une épaisseur de chair et de parole qu'il n'arrivait pas à franchir. Il trouvait le *il* plus translucide, plus malléable; c'était sa réaction habituelle.

Mais dans ce texte, le *il* lui a paru usurper la place de quelque chose ou de quelqu'un. C'était sous l'injonction de la montagne qu'en revenant de Monolithos, il avait commencé à écrire Skaros. Elle s'était adressée à lui. Lui seul pouvait en témoigner, et il a cru que les lecteurs oublieraient alors le *je* de la page pour écouter parler l'espace, le regarder bouger.

Il a donc rayé ce qu'il avait raturé, et surajouté les signes de la première personne.

Je respirais lentement et les flancs de la montagne se gonflaient légèrement. Je respirais lentement et peu à peu la terre, le sable et le roc reprenaient la vie que je leur avais soutirée.

Le flanc des montagnes se soulevait dans la lumière et le vent. Mes yeux et mes poumons s'accordaient au mouvement des collines et des vignes. J'entrais dans la respiration du pays.

Il n'a pas osé se relire. Le texte ne pouvait pas être définitif et il devait prendre ses distances avec lui, le renvoyer dans les limbes de la page, le cacher sous autre chose. Il s'est levé et a disparu dans la maison.

Il est revenu avec un sac de biscottes, des confitures d'abricots et une petite cuillère. Il a ouvert le pot de verre, en a pris une cuillerée et l'a tartinée sur une des biscottes qu'il avait sortie du sac de papier. Il l'a engloutie en deux bouchées et était fin prêt, ses nerfs déjouant sa conscience, à refaire la même chose jusqu'à plus faim ou jusqu'à vider le sac et le pot tout en s'en mettant plein les doigts qu'il essuyait de temps en temps sur les feuilles de papier. Il est vite devenu saoul de confitures et de miettes de pain; elles créaient des réseaux voraces sur sa langue et dans sa gorge. Il n'arrivait à se désaltérer de ces plages de sucre et d'amidon, qu'en reprenant de la confiture sur une autre biscotte. L'excès répondait à l'excès et le plaisir qu'il en ressentait l'obligeait à trouver de suprêmes délices dans les maux de son estomac gonflé.

Jude n'en pouvait plus. Il était gavé. Le pot était vide, la cuillère surléchée, et il restait trois biscottes. Comme un chien, la langue pendante, il voulait s'emplir la gueule de ces plaques séchées et jaune doré. Pour les faire passer, il ferait du café. Du café grec. Il a déplacé le banc de bois avec ses poignets et s'est dirigé vers la maison, tenant ses mains collantes de confitures à la hauteur de ses épaules comme l'officiant qui se prépare à vous bénir.

Jude ne trouvait pas la poudre pour faire son café grec. Il en était à chercher le café dans la salle de bain. Le Canadien, le fils de la maison, lui avait pourtant montré où était le sac de papier métallisé qui renfermait la poudre pour faire le café grec.

Il était huit heures. Il n'avait toujours pas trouvé le café. Il s'est lavé les mains et a bu un verre d'eau. Et pourquoi ne pas aller courir au bord de la mer ? Quelques minutes seulement. Avant de revenir écrire.

LES DERNIÈRES PAGES DE JUDE

Je respire lentement et les flancs de la montagne se gonflent légèrement. Je respire lentement et peu à peu la terre, le sable et le roc reprennent la vie que je leur avais soutirée. Le flanc des montagnes se soulève dans la lumière et le vent. Mes yeux et mes poumons s'accordent au mouvement des collines et des vignes. J'entre dans la respiration du pays.

Quand je ne tolère plus la chaleur et la poussière, j'installe aux bords de l'ombre une petite table et un banc de bois peints en bleu. Je prends dans un coffre du parchemin, une plume et de l'encre. Tout près de la lumière qui s'avance sur un des coins de la table, j'écris à ma mère.

Il est possible qu'elle ne reçoive pas ma lettre, car les pirates infestent les mers. Si mon message arrive en Bavière, elle sera déjà dans l'autre monde. Au moment où j'écris, elle est morte. Dès qu'on franchit les frontières du pays où l'on a vu le jour, une mère commence à vivre dans un au-delà pareil à celui de la mort.

Les italiques devenant, à la longue, pénibles à lire, je reviens au romain pour la suite de son manuscrit.

Je suis revenu à Santorini pour les couleurs de la mer. Pour ses falaises et la surprise de ses champs de vigne. Pour la douceur raide de son vin et la précarité de ses maisons. J'avais aimé cette île, non parce que j'y étais venu seul, mais elle m'avait éclaboussé de soleil comme les carreaux des fenêtres le sont par la pluie. Le vent de Santorini m'aveuglait. Ses côtes et sa plaine me fascinaient. Comment pouvait-elle en même temps

être plage, plateau, montagne et les murailles d'un gouffre? Il suffit de s'écrouler et de sombrer dans les labours de la mer, avant de resurgir comme un nouveau monde.

Aujourd'hui, je refuse l'étonnement. Je respire lentement et je deviens blanc comme les murs, rouge comme le roc. Je deviens un roc de chaleur et un mur de lumière.

En revenant de la mer, j'ai bu un verre de l'alcool du pays. Le ciel était bleu à cause d'un rempart blanc. En sueur et couvert de poussière, je déplorais à l'avance de ne pouvoir me laver. La citerne risque de s'assécher de jour en jour. On me dit que j'ignore la valeur de l'eau, je la conserve donc religieusement. J'ai repris le sentier vers la maison de pierre que j'habite près du château de Skaros, tout en songeant à ce que j'allais écrire.

Ne saurais-je que transposer les faits et les idées de ma journée? Ma seule raison d'être ici serait-elle d'écrire ce que j'ai été ? Est-ce là exister ? Raisonnement fallacieux. L'écriture témoigne de ce que je deviens; elle ne fige et n'interdit rien. Mais n'y aurait-il évolution que pour en établir le constat ? Je piétine comme un mulet attaché à un arbre.

À certains moments, cesse d'écrire.

J'habite maintenant au château. Ce soir, je suis allé rendre visite à un jeune Grec de Karterados. Le globe jaune du soleil flottait sur un léger brouillard. Quand il est passé au rouge, il s'est enfoncé dans le gris de

l'espace. En tournant le coin d'une rue, je l'ai revu dans un cercle de brume rouge et blanc. Il me narguait : il s'était couché de l'autre côté de la Caldera et maintenant il se montrait à l'est, au-dessus de Karterados.

C'était la lune. En son plein, elle se levait.

Il s'est enfin passé quelque chose.

Deux messagers sont arrivés. Ils doivent remettre une lettre de Joseph Nasi à son épouse, Rachel, qui est absente. Elle s'est embarquée pour Rhodos, il y a quelques jours, et devrait revenir sous peu. Les envoyés disent qu'ils l'attendront, qu'il n'y a aucune urgence.

Toute l'île a connu ainsi l'identité de la dame qui m'accompagne. Je n'aime pas la façon dont on me regarde désormais. Depuis que les Turcs avaient donné l'île à Nasi, ses habitants n'avaient jamais vu leur nouveau maître, et voilà que ces bons chrétiens ont appris que la femme du Juif Nasi loge parmi eux depuis un mois et qu'elle s'y trouve avec un autre homme. Suis-je un espion ? Son amant ? Un autre juif ? Je ne suis pas juif, je ne suis pas l'amant de Rachel et je voulais bien jouer à l'espion. Maintenant, je suis piégé. Que contient ce message ? L'époux de Rachel n'appréciait pas qu'elle vienne avec moi séjourner à Santorini.

Les champs d'avoine deviennent lumineux, presque roses, à la tombée du jour. Les vignes et les champs bleussent en contrebas et l'île semble portée par des nuages. On ne voit plus la mer. On imagine d'autres plateaux, d'autres champs, d'autres sommets. Et la mer baignerait cette

pyramide de lumières ombreuses, cet étagement de plaines aux couleurs de brume.

Tout à coup, de la terre, de ses rocs et de ses maisons, surgit la lumière. Quand je la traverse, j'apprends que j'existe pour la voir et je lui donne sa raison d'être. On existe pour la terre et le ciel. Ils n'existent pas pour nous.

A-t-on jamais raison à l'étranger où de toute façon il est insensé de se trouver. Il est déraisonnable de quitter son pays natal pour poursuivre, sur les plages de toutes les contrées, la mer, le soleil ou le vent qu'un pot de verre renfermait déjà au fond du cellier dans la demeure de son père.

Hier soir, j'ai fait un rêve étrange.

Dans le port, nu, un garçon voulait s'embarquer sur tous les voiliers qui accostaient. Je le retenais. Un navire ducal appareillait. Sur la passerelle, le duc lui-même l'invitait à s'embarquer en lui promettant de l'or et des voyages. Je l'empêchais toujours de fuir cette île qu'il me disait détester. Il voulait fuir le soleil, les montagnes, les cailloux, le sable noir. Le seigneur du navire allait envoyer des soldats m'arracher Fauster - c'était son nom - quand nous nous sommes retrouvés, lui et moi, près des sources du volcan, au centre de la Caldera. Les mains liées, il était couché sur un amoncellement de rocs noirs et brillants comme du jais. Le soleil brûlait et traversait peu à peu son corps. Sa peau devint rouge, puis dorée, cuivrée, noire, satinée comme les olives qu'on sort de l'huile. Fauster n'offrait aucune résistance au soleil. Son corps dévoré par ce feu se transformait en lumière et en chaleur. Une rosace de flammes immobiles.

J'avoue l'espoir idiot de rencontrer un jour cet inconnu, quand il n'y a d'espérance que du ciel et que le ciel n'existe pas.

Quelquefois, les gens de l'île sont si ennuyés d'avoir à écouter mon gréco-charabia ou si moqueurs que je voudrais devenir muet. Mais cet après-midi, quand j'ai acheté d'un habitant une miche de pain et du miel, il m'a souri et a même compris le peu de grec que je sais. Parce que j'ai employé correctement deux ou trois mots d'une langue qu'ils parlent depuis des siècles, je me suis alors réconcilié avec la Grèce et les Grecs. J'ai cru posséder leur monde pendant un instant. Folie! Et cet homme qui ne m'avait jamais vu a pu croire que je le parlais couramment. Mensonge! Je ne saurais parler avec lui d'amour ou de chèvres.

Parle la langue du pays étranger où tu traînes tes désirs, mais ses habitants ne la reconnaîtront presque jamais sur tes lèvres. Ils seront touchés de l'attention, sans plus. Dis-leur bonjour, bonsoir, bonne nuit. Dis-leur de se réjouir, de se bien porter. Et tais-toi. Regarde. Tu verras que le Grec a des yeux de jeune fille et des yeux de renard.

Le vent s'élève. Je l'entends siffler à travers les créneaux. Ne dis rien contre le vent. C'est le masque du soleil.

Certains soirs, du côté d'Apanoméria, au nord de Santorini, on peut voir les îles de Sikinos et d'Ios. Elles nous sont apportées par le vent.

J'ai vu le jour en Bavière.

Il n'y a rien de vrai dans ces pages. Il n'y a presque rien de vrai. Dans quel livre peut-on trouver deux ou trois phrases qui soient le constat exact de ce qui arrive ou de ce qui importe?

Je respire lentement et les flancs de la montagne se gonflent légèrement.

Suffit-il de respirer aussi lentement que possible pour unir sa vie à celle d'un pays avec ses arbres, ses montagnes et son ciel ? Ne serait-ce pas plutôt un moment privilégié, marqué par le hasard ?

Parmi les ruines, on respire la peste. On marche dans les pas des morts. Les murs ne nous regardent pas. Leurs yeux sont tournés vers la terre et vers la cendre. Ils cherchent les mains de leurs maçons.

La lumière ne pénètre pas ces pierres; elle s'y faufile, s'y glisse et s'y couche comme un chien qui hurle à la mort.

Durant la nuit de la Saint-Jean, j'ai entendu des chants et des danses. J'ai allumé une bougie et mis la tunique que m'avait donnée Rachel quelques jours après notre arrivée. Je suis sorti de ma chambre et je suis monté sur le chemin de ronde. Il n'y avait pas de sentinelle même si on craint une attaque des Vénitiens pour reprendre Santorini. La lune éclairait un peu la nuit au-dessus du rocher de Skaros. Je ne voyais rien, mais les

voix venaient toujours de ce côté de la forteresse. Elles reprenaient le refrain à la suite de couplets chantés par des voix plus âgées, à peine audibles. C'étaient des hommes et des garçons qui chantaient. Dans une salle de garde sans doute, à l'intérieur du rempart. S'ils s'étaient réunis dans une caverne au pied de la muraille, j'aurais vu la lumière d'un fanal ou d'un feu de camp. Mais aucune lueur.

Les voix se sont déplacées tout à coup. Elles me parvenaient alors de l'ancienne salle des Doges, à travers les cheminées de la voûte. Ils allaient donc de place en place célébrant la Saint-Jean. Toujours pas de voix de femmes ou d'enfants. J'aurais aimé trouver les escaliers et les passages qui menaient à ces fêtes célébrées, la nuit, au coeur même de Skaros. Mais je n'ai pas tenté l'aventure et je suis resté enfermé dans mes murailles.

J'ai regagné ma chambre. Les chants s'éloignaient de plus en plus. Seuls, des coups brusques et rythmés résonnaient sourdement à travers les salles, les couloirs et les murs du château. Quelquefois, le son presque inaudible d'une clochette ou d'un violon. Ai-je entendu des flûtes ? J'écoutais le ressac de la mer sur les falaises en attendant que le vent se lève. J'ai fini par m'endormir.

Plus tard, ce furent les chants durs et brefs d'un choeur étrange. À intervalles plus ou moins longs, une série de trois mots et de quatre notes : **dia to théros** - si, si, do, si ou peut-être sol, sol, la, sol. Les voix accompagnaient les mouvements d'une danse rituelle; elles encourageaient, scandaient, exultaient. La célébration prenait une allure tantôt irréelle, presque démoniaque, tantôt mécanique. On était à la fois lassé et forcé de chanter.

Je me suis relevé et me suis rhabillé. J'ai entrouvert ma porte. Tout se tut. J'ai pensé qu'on m'épiait. Mais je n'ai vu personne. Un coq a chanté. Il a chanté une deuxième fois. J'ai reconnu le rythme saccadé des chants brouillés de mon demi-sommeil. C'étaient les coqs qui m'encourageaient à traverser d'un bon pied, ou à pieds joints, l'été qui commençait. **Dia to théros...**

Rachel est revenue. Elle n'a pas débarqué. Son navire n'avait pas encore accosté, que les émissaires de Nasi sautaient sur le pont avec leurs bagages et disparaissaient à l'intérieur du gaillard avant. Ils sont ressortis seuls et ont ordonné au capitaine d'appareiller. Ils m'ont aperçu sur le quai et m'ont fait une révérence moqueuse. Le voilier levait les amarres.

On avait laissé descendre quelques passagers, mais l'équipage avait dû rester à bord. On avait chargé des vivres à la hâte. Des mères ou des femmes de marins vociféraient dans les caïques amarrés près du bateau et invoquaient tous les saints du ciel.

Rachel, habillée de jaune, apparut sur le pont. Elle s'est accoudée au bastingage et a regardé l'île s'éloigner. Je suis sûr qu'elle m'a vu faire un signe de la main : elle a rajusté son voile sur ses épaules et a tourné le dos à Santorini. Il était midi. La chaleur épuisait toute énergie. Des poulpes séchaient au soleil dans des odeurs de goudron et d'huile. Je ne comprenais pas.

Je n'avais plus rien à faire dans cette forteresse de Skaros. J'y séjournais pour faire découvrir l'île à Rachel Nasi. Après l'excursion de Rhodos, nous devons y habiter encore un mois. J'ai levé les yeux vers ces murs étagés par degrés au-dessus de ma tête, vers ces volées d'escaliers perdus entre les hautes murailles, vers ces voûtes qui couronnaient chaque échappée vers le ciel. Ces pierres ocre et rouges qui m'avaient fasciné dès le premier jour avaient perdu leur mystère. Elles avaient repris leur visage de pierre et m'étaient devenues aussi étrangères que des ruines.

J'aurais voulu être à l'ombre; je voulais m'étendre, seul, sur mon lit. Mais je me sentais incapable de remonter les marches de cette falaise et d'y croiser des gens encore plus soupçonneux à cause du départ brusqué de Rachel Nasi. J'étais arrivé avec elle et elle repartait sans m'adresser un mot. Même pas un regard.

Je n'ai eu qu'une envie : entrer dans la mer, perdre pied et nager là-bas, au milieu des vagues. Ne plus fouler le sol de cette île. J'aurais voulu aussi me saouler, dormir, ne penser à rien. Je n'ai pas osé demander à un pêcheur de me conduire loin de Skaros, jusqu'à Akrotiri ou Apanoméria. Je serais revenu à pied, au coucher du soleil.

Un jeune Grec fixait des yeux noirs sur le voilier qui continuait sa route vers le nord. J'ai imaginé qu'il regrettait un des marins, son père, un frère, un ami ou même un amant. Il ne me servait à rien de lui parler : il m'aurait méprisé, se serait moqué.

J'ai monté les escaliers de la forteresse. Content de n'avoir parlé à personne et de n'avoir rien fait pour suivre Rachel. J'aimais être ignoré par elle. Son attitude signifiait tout à coup pour moi une rupture avec un passé médiocre et l'annonce de bonheurs plus durables.

Un fracas de sabots, et j'eus à peine le temps de me jeter contre le parapet. Une mule me frôla, se cabra et s'arrêta net. J'ai reconnu le jeune Grec qui la retenait. Tout à l'heure, sur le quai, il regardait la mer. Il ne pleurait plus. Son regard était sec et dur. Il m'a fait signe d'enfourcher sa monture et m'a demandé en grec où j'habitais. Quand il a su que j'habitais au château, il a craché par terre, m'a commandé de descendre et a cravaché la mule qui m'a renversé. Il n'y avait personne autour de nous et je me suis retrouvé par terre en plein soleil. La bête et son Grec s'éloignaient; le bruit des sabots diminuait peu à peu. À travers les créneaux d'un rempart, plus bas, le voilier qui emportait Rachel, doublait la pointe nord de l'île.

Pourquoi haïssait-il les habitants du château? En avait-il contre Nasi ou contre les Turcs qui l'ont imposé? De toute façon, cet incident soulignait la précarité de ma situation. Humilié et renvoyé par le maître de Santorini, rejeté par les Grecs, je devais partir de l'île ou du moins quitter le château. Un Bavarois en disgrâce n'avait rien à attendre des Turcs. Ils affermissaient leur pouvoir de jour en jour.

Je me suis relevé péniblement. La jambe droite de mes chausses s'était déchirée sur les pierres. Mon genou saignait. Mes vêtements avaient traîné dans les ronces, le crottin de mulets et à cause de la chaleur ils me collaient à la peau. Je voulais me retrouver au plus tôt dans ma chambre pour me laver. Il devait être deux ou trois heures de l'après-midi. Dans la cour intérieure de la citadelle, je n'ai vu personne. Dans les escaliers, une servante m'a caché son visage. La porte de ma chambre était ouverte : le

jeune Grec de Karterados m'attendait. Assis sur mon coffre de voyage, il tenait son baluchon comme un agneau sur ses genoux.

Il a parlé tellement vite que je ne comprenais pas ce qu'il disait, sinon le mot **taxidi**. J'ai cru qu'il partait en voyage. Mais comment avait-il pu entrer dans Skaros? On n'y voyait jamais les Grecs, sauf dans les cuisines ou dans les fêtes comme serveurs ou danseurs. Nous avons alors commencé une conversation comme peuvent en tenir un Hellène obligeant et un Bavaois qui sait tout au plus calquer sur la syntaxe de sa langue maternelle des mots d'une autre que personne ne veut plus apprendre.

- Toi et moi, a-t-il dit le plus lentement possible, il faut faire un voyage.

Il a levé les yeux vers moi et esquissé un sourire presque désarmant. Je n'avais pas le goût d'être gentil. J'ai répliqué brusquement que je ne prenais d'ordre de personne. Mais l'ordre de quitter Thira, m'a-t-il appris, venait du gouverneur de Skaros. On ne lui avait donné aucun motif.

Je me suis assis près de Manilos. J'étais résigné à partir, mais sans lui. Il ne pouvait en être question. Son visage s'est rembruni. D'une voix à peine audible et en me touchant l'épaule, il a ajouté qu'on savait que nous avions dormi ensemble. Ce qui expliquait tout. J'avais pris soin à chaque fois de le quitter avant l'aube, mais quelqu'un m'avait vu et l'avait rapporté au gouverneur qui a transmis la nouvelle à Joseph Nasi. Il devenait clair que le grand conseiller du sultan ne pouvait se permettre, en plus d'être juif, de protéger un émissaire-espion dénaturé. Quand je travaillais pour lui, j'étais intouchable et même à l'étranger je me croyais revêtu de l'impunité; à partir de ce jour, j'avais la peste et aucun habitant de Thira ne m'adresserait plus la parole. Avant ma disgrâce, Manilos n'aurait jamais

été inquiet pour avoir séduit un étranger, mais il leur fallait un deuxième larron, et que pouvait-on craindre de sa part ? Pour ne pas trop se couvrir de ridicule, les gens du gouverneur avaient donné une forte somme d'argent à sa famille.

- Tes parents ? Ils n'ont rien dit ?

Manilos m'a montré la liasse de billets que son père, qui avait le sens du compromis, lui avait remise en entier. J'ai admiré son discernement. En acceptant l'argent, il se gagnait les gens de la forteresse et en le remettant à Manilos, il s'assurait le silence ou la compréhension des gens du village, car un Grec qui réussit à l'étranger n'oublie pas ses congénères.

Et j'ai songé à la façon dont nous pourrions quitter l'île. J'ai proposé d'attendre un navire marchand. Manilos s'est récrié. C'était impossible. Le lendemain matin, on devait être partis. C'étaient les ordres. Il avait déjà retenu un bateau. Nous irions, selon la direction des vents, à l'île d'Ios au nord ou en Crète vers l'Egypte.

J'étais assis sur le lit, la tête appuyée sur une colonne du baldaquin. Tout à coup, j'aperçus deux hommes dans l'embrasure de la porte. Des Turcs, les nouveaux hommes de confiance du gouverneur. L'un d'eux m'a présenté un message. Je devais quitter l'île le soir même. On autorisait les Grecs à me louer ou à me vendre un caïque.

Et pourtant, Nasi m'appelait son cousin de Bavière... Il ne me restait plus qu'à suivre ce jeune homme qui acceptait stoïquement de lier son sort au mien. Devant les deux émissaires, à l'allure plutôt rogue, qui attendaient sur le seuil de la chambre, j'ai ramassé mes affaires pour les mettre dans le coffre de voyage. Manilos y était encore assis et j'attendais qu'il se lève pour l'ouvrir. Il m'a fait signe d'attendre et sans rien dire il a

pris une étoffe qui recouvrait un escabeau; il l'a étendue sur le lit et avec mes objets il en a fait un baluchon. J'ai compris. J'y ai ajouté un onguent acheté dans le port d'Anvers qui soulageait des brûlures du soleil, J'appréhendais les longues heures en mer. Les Turcs ont demandé à voir ce bocal. Je l'ai ouvert, ai passé mon doigt sur la pâte et leur ai mis sous le nez. Je leur ai dit dans un turc de basse-cour, l'air faussement gêné, qu'il s'agissait d'une crème pour les hémorroïdes. Cela les a fait grassement rire et les a rassurés. Ils n'avaient plus à soupçonner qu'il s'agissait d'un poison mortel. Manilos aurait voulu comprendre, mais j'avais déjà mon baluchon à la main et l'onguent dans les poches de ma ceinture.

Nous avons parcouru avec eux de longues galeries creusées à l'intérieur des murailles et descendu des escaliers en colimaçon dont je ne connaissais pas l'existence. Nous n'avons croisé personne. J'ai cru entrevoir une salle de garde d'où seraient venus les chants et les danses que j'ai entendus durant la nuit de la Saint-Jean. Ce départ forcé et semblait-il, définitif, me procurait le mince contentement d'arriver à m'orienter dans la forteresse franco-vénitienne de Skaros...

Contre toute attente, nous ne descendions pas dans la direction du port. Les voies habituelles nous étaient refusées ou épargnées, si on préfère. Nous sommes entrés dans un souterrain. Par des meurtrières, à ma droite, nous apercevions des morceaux de ciel; des flaques d'eau recouvraient le sol. Il m'est venu à l'idée qu'ils nous conduisaient comme des chiens dans un cachot, une oubliette, au fond de la mer Égée. Ils ont ouvert une poterne. J'ai enfin vu le ciel. Les Turcs nous ont poussés sur les

rochers et nous ont plantés là. Au loin, nous voyions le cap d'Apanoméria que le voilier de Rachel avait doublé quelques heures auparavant. Nous étions libres au milieu d'éboulements de rocs, au pied des falaises de Skaros.

Il faisait encore grand soleil. Devant nous régnait sur la mer ce calme qui, certains jours, précède la tombée de la nuit. Manilos s'est dirigé aussitôt du côté opposé à la rade et en tombant sur les pierres, en glissant sur le varech, en escaladant des éboulis, nous avons longé la rive de la presqu'île de Skaros. Nous allions vers le nord de Thira.

Les précisions toponymiques me semblent inutiles chez les auteurs anciens, mais me paraissent ici un gage de vérité. Y aurait-il deux vraisemblances ? L'une pour le lecteur et l'autre pour l'écrivain ? Mais ces détails géographiques ne donnent-ils pas sa vérité au reste de la fabulation romanesque ? Des maîtres, plus audacieux que moi dans l'adéquation de l'écriture à la vie, sauront trouver le vrai à ce sujet. Qu'on me pardonne ce hors-d'oeuvre qui suspendait ma fuite et celle de Manilos.

Je me rappelle la mer et le soleil, mais d'aucun détail qui aurait attiré mon regard. C'était un bord de mer semblable à tous les bords de mer formés de rocs et de rochers. Je suivais Manilos, avec qui je n'aurais jamais songé à partir en voyage. Nous avons enfin gravi un sentier menant sur la falaise qui surplombe la Caldera. Je ne savais si nous prendrions le bateau avant la nuit ou le lendemain matin; encore moins de quel endroit

sur la côte nous quitterions Santorini. Il m'indifférait même d'abandonner cette île dont j'avais cru ne jamais pouvoir me détacher. J'avais une autre détresse.

Si tu veux couper tout contact charnel, tout lien physique, avec une terre et ses montagnes et sa lumière, pars à la recherche d'un bateau sous la conduite de quelqu'un qui t'est presque inconnu, et invente des menaces à ta vie. Ton corps se fermera et une bête te rongera le ventre. Tu ne songeras pas à l'abattre. Cette bête, c'est toi. Elle sourd de ton foie et de ton estomac. Elle t'opprime le coeur et ses mâchoires paralysent ton cerveau.

Je marchais comme un misérable derrière Manilos sur un sentier rocailleux. Il ne disait pas un mot. L'angoisse m'habitait. Les montagnes, les plaines et la mer m'étouffaient lentement. Je les haïssais de m'avoir leurré. Elles m'avaient laissé croire que j'étais comme elles terre et eau. Que je ne saurais souffrir l'adversité.

Ma stupeur se transformait en rage. Je me complaisais à l'idée de me pencher là, de prendre une pierre, ici, à fleur de terre, et d'assommer Manilos qui fonçait devant moi. Le sang coulait sur son cou que je n'avais jamais regardé. Je n'aimais pas la nuque de Manilos.

À ma droite, au-dessus d'une mer lointaine et rosée, la lune se levait, pleine, juste à la hauteur de mes yeux. La première fois que j'avais dormi avec Manilos, elle éclairait la chambre. Qui avais-je aimé cette nuit-là ?

Son corps ou la mouvance lumineuse des ombres autour de ses yeux et sur sa peau ? J'ai reconnu cet indéfinissable envoûtement qui nous relie à la chair qui nous a tenus contre elle.

J'ai dit alors à Manilos, dans mon grec de miséreux, que je n'aurais pas aimé fuir avec une autre personne que lui. Il s'est arrêté, m'a pris les deux mains et a voulu m'embrasser sur les lèvres. Craignant d'être hypocrite ou d'obéir à des impulsions fugaces, je l'ai averti que nous pouvions être espionnés. Nous longions pourtant des falaises dénudées et nulle ombre, nulle armée ne nous séparait de la forteresse de Skaros qui se dressait loin derrière nous. Heureusement, Manilos a semblé accepter mes réticences et mes raisons. Il s'est remis à marcher.

J'avais hâte que nous arrivions quelque part, n'importe où, quand nous avons entendu du côté des terres le galop d'un cheval. Je n'avais jamais vu de cavalier à Santorini. J'ai regardé Manilos qui a détourné les yeux. Il m'est apparu qu'il savait qui survenait. Je ne distinguais rien, mais le galop se rapprochait et, à droite, éclairé par la lune, surgit le cheval comme s'il était sorti de terre à la façon des ombres et des esprits. Le cavalier était celui dont le mulet m'avait renversé devant Skaros.

On nous arrêta et j'allais croupir dans les souterrains des Turcs. La vue de ce jeune homme, nous dominant du haut de son cheval, immobilisait le vent et la mer. J'étais atterré. La haine de ce Grec et son sourire me poursuivraient jusqu'à ma mort.

Manilos le connaissait. Ils se sont parlé en grec et je n'ai rien compris de ce qu'ils se disaient. L'apparition de ce cheval et de ce garçon, beau comme un dieu mauvais, me jetaient dans une sorte d'hébétude.

Et il m'a parlé en allemand! Il avait un léger accent, mais c'était bien ma langue. Allais-je lui rendre grâce de me rappeler à la seule certitude que je pouvais encore avoir ? Voilà qu'il demandait de m'accompagner dans ma fuite! Il était grec par sa mère et voulait quitter Thira plutôt que collaborer avec des étrangers. Il haïssait tous les marchands du monde, ce qui incluait son père, l'idiot de Teuton, disait-il, et les Vénitiens, et les Turcs, et des juifs invisibles comme les Nasi. Ma disgrâce l'assurait que je partageais ses sentiments. Il a même eu la délicatesse de manifester son regret de l'incident dont il avait été la cause durant l'après-midi et dont il prenait tout le blâme. Si j'aidais ce demi-dieu byzantin à fuir le père - il le détestait, lui, plus que tout marchand conquérant -, je reniais allégrement les intérêts commerciaux de la Bavière et du sultan, mais je renforçais mes liens avec les Grecs et, de surcroît, je le faisais en allemand...

Manilos a donné son accord, mais non sans réticence. Quand nous nous sommes arrêtés pour la nuit, il ne s'est pas couché près de nous dans la caverne de pierre ponce; il s'est installé sur la grève. Son destin était plus cruel que le nôtre. Il fuyait sa patrie à cause de moi, un Bavarois qu'il connaissait à peine, avec qui il n'avait dormi que deux ou trois fois, et je n'avais d'yeux que pour un cavalier qui avait le loisir de se donner des allures de révolté. Seul vrai Grec de nous trois, Manilos dormait, naufragé,

sur le rivage de son pays. Comme tous ses compatriotes, il se retrouvait esclave de la mer.

Durant la nuit, je me suis réveillé. J'ai mis du temps à savoir où j'étais. Entouré d'odeurs inhabituelles et d'air frais, je ne voyais rien. Je ne comprenais pas pourquoi je me retrouvais sur le sol, enroulé dans une couverture. Une clarté diffuse m'a ramené à la réalité. Couché dans une caverne, chassé de Skaros, j'embarquerais bientôt pour l'inconnu. Le jeune Bavarois avait quitté l'entrée de la grotte où il se tenait debout et, grâce aux reflets de la lune, je retrouvais l'ordonnance des choses qui m'entouraient.

Il s'est recouché près de moi et s'est aperçu que je ne dormais pas. Il s'est assis à mes pieds. Comme il suffit de peu pour qu'une personne te devienne nécessaire ou fasse dorénavant partie de ta vie! Je lui ai demandé comment il s'appelait.

- Je m'appelle Fauster.

Il portait le nom de ce garçon que, dans mon rêve, on voulait m'arracher pour l'emporter sur la mer. Il ne lui ressemblait pas, mais je sentais sa cuisse sous un de mes pieds. Je me suis étonné de ne l'avoir jamais rencontré et j'ai supposé qu'il rentrait de voyage avec son père. Il a tourné tranquillement la tête vers moi, deux ou trois fois, et il a parlé.

- Ma mère est morte le jour où deux étrangers sont arrivés dans l'île. Ce devait être vous. Elle délirait depuis des jours. Elle craignait la mort. Elle la voyait comme une énorme mouche qui nous guettait, tous.

Je ne le sentais plus au bout de mon pied. Je me suis assis pour me rapprocher de lui. Peut-être aurais-je pu effleurer son genou ou son coude. Et j'ai dit de l'air le plus dégagé du monde qu'en effet, nous allions tous mourir un jour.

Il s'est levé. Était-il déçu d'une réflexion aussi bête? J'y ai vu aussi un signe de mépris pour mon désir qu'il avait pu soupçonner. Il est retourné à l'entrée de la caverne. Il a fait noir de nouveau. Sa voix est devenue plus sourde. J'ai eu envie de le rejoindre, mais je n'ai pas bougé. J'écoutais.

- Eh oui! c'est une évidence. Nous sommes tous mortels. Mais pourquoi tant de gens seraient-ils morts en même temps ? Elle parlait de catastrophe, de cataclysme. Mon père la frappait pour qu'elle se taise. Elle accusait les Nasi, les Turcs, les Juifs. Il a précipité sa mort, en voulant étouffer ses paroles.

Malgré ce qu'il racontait, il était agréable d'entendre de l'allemand dans ma nuit grecque. Il aurait arrêté de parler, que je lui aurais demandé de toucher ses cheveux ou sa main.

- J'ai pris une serpe pour le tuer. Il me l'a arrachée des mains, l'a jetée par la porte ouverte... Et il a passé sa rage sur moi. Je ne veux pas dire comment.

Il avait enlevé ses bottes pour la nuit et ses jambes nues se découpaient sur la lumière blanche et noire de la mer. J'avais froid aux mains. Il parlait toujours de son père.

- Il n'a pas voulu que j'aille au cimetière. Il m'a fait débarquer de l'autre côté du cratère, dans l'île de Thirasia. Pour en revenir, j'ai dû jurer

que j'entrerais au service des gouverneurs de l'île, que ce soit les Turcs ou de nouveau les Vénitiens.

Il est revenu s'asseoir dans la grotte, mais derrière moi.

- Maintenant, mon père est mort.

J'ai voulu lui demander s'il l'avait tué. Il m'a coupé aussitôt.

-Je vous ai dit qu'il était mort. Il faut essayer de dormir, maintenant.

Il s'est enroulé dans sa couverture et s'est endormi rapidement. Les mouches sont devenues de plus en plus agaçantes. Les cendres du feu qu'on avait allumé, s'étaient éteintes. Je suis sorti et j'ai marché un peu. J'ai regardé dormir Manilos, qui ne dormait pas. Il m'a dit, sans ouvrir l'oeil, que la traversée pourrait être longue, que je ferais bien de me reposer.

Et le bleu du ciel a effacé les rayons de la lune. Des vapeurs rouges montaient à l'horizon. Je me suis endormi sur un rocher près de la mer. Manilos m'a éveillé.

Après m'avoir donné un morceau de fromage, il m'a montré quelque part dans le soleil éblouissant un homme qui pouvait me vendre un caïque. Je voyais mal et je comprenais mal. Je croyais que Manilos avait loué un bateau et maintenant, je devais l'acheter. Je n'ai pas posé de question. Il fallait bien traverser la mer. Il me restait à peine la somme que ce boiteux de pêcheur demandait. Fauster, déjà assis dans la barque, m'a dit bonjour en ajoutant que ce n'était pas cher pour trois fuyards. Son cheval avait erré dans l'île durant la nuit et quand il est réapparu, je le vois encore se cabrer face à la mer. Le soleil avait disparu sous d'épais nuages.

Mon argent était dans la caverne, avec mon baluchon. Quand je suis passé sous l'entrée, j'étais comme ivre ou fiévreux. Je gardais difficilement mon équilibre. J'ai pensé que je n'avais presque rien mangé depuis le matin précédent, sauf ce fromage rance que... Un grondement sourd avec les cris de Fauster et les hennissements de la bête m'ont averti d'un autre danger. Je n'ai pas eu le temps de me retourner qu'une masse d'eau s'agrippa à mon dos et me plaqua au sol. Je ne me rappelle aucun choc brutal, mais une matière souple et forte qui m'enveloppait. J'étouffais. J'allais me noyer, toujours poussé par l'eau vers le fond de la caverne. J'ai tenté désespérément de me projeter vers le plafond pour respirer... Mon manteau s'était accroché et me retenait dans le bouillonnement de cette trombe d'eau. Quand il s'est déchiré, la mer s'est retirée en me traînant sur les rochers. Je voulais en finir et je voulais respirer. Je voulais comprendre et je voulais être laissé là, sans vie, au plus tôt. Cette force invisible, cette mer aveuglante, ces pierres qui me hachaient le corps et la peau, ne me faisaient aucun mal. Elles m'envoûtaient et m'engouffraient dans une absence que j'appelais avec violence.

J'ai su plus tard qu'une île avait surgi du fond de la mer, au milieu de la Caldera.

Je ne saurais dire si cela a duré des secondes ou des minutes. Je me suis retrouvé couvert de sel et de sang, presque nu, sur une mince bordure de sable. J'étais seul. Les autres avaient été emportés, tout comme le cheval et le vieux caïque.

La veille, grâce à la pleine lune, j'avais entrevu les alentours. De larges éboulements et des falaises dont les crêtes surplombaient la mer, entouraient maintenant la caverne qui ressemblait à la proue d'un navire naufragé. Elle s'avancait, ouverture béante à la pointe d'une presqu'île de rochers. Une fine poussière tombait lentement, traversée de la lumière du soleil levant.

Fauster était donc mort.

J'ai regardé la mer. La densité et même la lourdeur de sa pureté figeaient les reflets du soleil à peine voilés par cet écran de poudre grise. Elle s'étalait grassement, heureuse. Thirasia paraissait toute proche, pierre de velours entre l'eau et l'horizon. Aucune barque. Aucun voilier. Aucun cri. Rien n'était arrivé. Que ces pierres et ces rocs étaient durs et fermés! Est-il vrai que les montagnes respirent ? Elles séduisent et se pâment; elles s'engouffrent et tuent. Elles sont les ossements de la terre comme nos corps le sont de l'amour.

Je ne pensais à rien de cela. Le dos me brûlait. Je n'arrivais pas à fermer mes paupières. Ma chair se révoltait sous ma peau sèche, rongée par le sel. Quand j'ai réussi à me lever et me traîner jusqu'à la caverne, j'ai trouvé un pan de mon manteau enroulé à une pièce de bois et un livre dans une flaque d'eau. J'ai touché ma ceinture, et le flacon d'onguent y était encore attaché. J'en ai appliqué un peu sur mes épaules.

J'ai décidé de retourner à Skaros. Si la forteresse était encore debout, on me laisserait au moins un caïque. À travers les éboulis et dans cette poussière qui n'en finissait plus de tomber, j'ai escaladé les uns après les autres des amas de rochers et de terre. Et j'aperçus, renversée, au milieu d'une crevasse, la proue de la barque. Les trombes d'eau l'avaient disloquée et avaient entraîné l'étrave à cette hauteur. Fauster, coincé sous la quille, me fixait durement comme si j'étais le responsable de son malheur. Son pied, enroulé dans des cordages, le faisait souffrir. Il craignait qu'on l'ampute.

Sa chemise était en lambeaux. Je n'avais jamais vu une peau aussi cuivrée par le soleil. Il geignait en essayant de soulever la barque à la force de ses bras. Il me criait de me presser, de l'aider à rejeter cette carcasse maudite qui l'empêcherait de marcher durant sa vie entière. Quand je suis arrivé près de lui, il s'était déjà délivré. Il m'a indiqué une citerne, non loin de là. Par chance, elle était intacte. J'aperçus une petite fille qui fuyait avec une jarre. J'ai trouvé un vieux bocal et j'ai rapporté un peu d'eau pour laver son corps tuméfié, et qui saignait. Fauster s'était défait des liens qui entravaient sa jambe et ne cessait de pester contre son père. Quand j'ai commencé à lui enlever le peu de vêtement qui lui restait, il s'est tu. Il me regardait faire. Il était complètement nu. Par deux fois il m'a semblé méfiant, ce qui m'a troublé, pendant que j'enduisais d'onguent ses blessures. Avec des bouts de sa chemise et une éclisse de la barque, j'ai bandé son pied comme j'avais vu un chirurgien le faire. Il n'a laissé échapper aucune plainte. Sa froideur me terrorisait et il m'est apparu encore plus beau.

Tout à coup, il a dit qu'il n'avait jamais dormi avec un homme. Était-ce un reproche ou craignait-il que j'abuse de lui ? M'en croyait-il capable, dans l'état où il se trouvait ? Il a aussitôt ajouté qu'il ne voulait pas retourner à Skaros. C'était à moi de trouver un bateau et de revenir le chercher à ce même endroit. Il y était bien. Il m'attendrait. Et surtout je devais dire à tous qu'il était mort avec les autres.

- Mon père, je l'ai tué.

J'ai levé les yeux vers lui. Il souriait. Je l'ai couvert des restes de mon manteau.

J'ai pris un peu de temps pour me laver près de la citerne. Il n'y avait plus d'onguent. J'étais amoureux de lui. J'étais venu en Grèce pour tomber amoureux d'un Bavarois qui ne m'aimait pas. Notre pays ne nous aime pas, même si nous croyons que ses montagnes sont les plus secrètes et les plus douces. Et nous le quittons pour d'autres contrées qui nous refusent à leur tour. Rien ne sert d'y retrouver notre pays, fût-ce dans les yeux du plus bel être au monde. La patrie est fidèle à ses refus. Il faut le vérifier en tout lieu pour apprivoiser les limites du bonheur et reconnaître les moments où elles se déplacent quelque peu.

Je ne suis pas allé à Skaros.

Des paysans m'ont recueilli à demi évanoui sur un sentier. Pendant quelques jours, ils nous ont hébergé, Fauster et moi. Son père, à ce qu'on disait, avait été emporté par les flots. Une nuit, nous sommes montés à bord d'une frégate de marchands pirates. Fauster a débarqué sur les côtes

d'Italie et moi, j'ai eu la faiblesse de rester sur le navire à la demande d'un des officiers. Pour tenir les écritures. C'est pour lui que j'ai réécrit et terminé mon journal de Skaros. Nous nous sommes dit adieu dans le port d'Anvers.

Il y a un mois, à Venise, je crois avoir entrevu Fauster qui embrassait un garçon sur une place. C'était un soir de carnaval, me direz-vous. Je suis allé sur les bords du Grand Canal et j'ai regardé le glissement de la lune dans la soie des nuages et le mouvement du ciel dans sa lumière.

Deux années ont passé. Un vizir m'a pris sous sa protection à Constantinople. Il m'a envoyé dans l'île de Patmos convaincre de jeunes Vénitiens devenus trop encombrants, de me suivre dans une autre île de l'empire où ils pourraient fomenter une révolte pacifique - c'était l'ironie du vizir -, redécouvrir autrement la Grèce antique, percer les secrets de sa sculpture ou de sa philosophie, et même passer leurs nuits avec les purs descendants d'Alcibiade... On me laissait toute liberté pour improviser. La principale inquiétude de la Sublime Porte concernait un étranger récalcitrant. Ce Bavaois se faisait appeler Luciforo et avait beaucoup d'ascendant sur ces Italiens qui apprenaient l'art des icônes dans les monastères, mais passaient leurs nuits à pêcher avec des brigands grecs. J'avais des épices et des dagues à vendre; je les inviterais dans une felouque qui arriverait de Crète ou d'Égypte; je leur présenterais le fils du pacha comme le libertin qui révolutionnerait la politique du divan; je leur

raconterais l'éruption volcanique de Santorini et son raz de marée comme des signes avant-coureurs de la colère de Dieu contre les infidèles; je leur lirais des poèmes alexandrins; je leur dirais n'importe quoi...

Je suis arrivé au large de Patmos dans une frégate turque. Vers les cinq heures de l'après-midi. La mer était calme. J'ai vu surgir au loin des îlots rocheux. Des quartiers de roc noir, à fleur d'eau. Ils morcellent la côte orientale de l'île. Ils l'ouvrent et à la fois la referment. Ils cachent aux regards le port de Skala qui ce soir-là s'enfonçait dans une lumière violette frôlant les rochers devenus gris et bleus. L'île de l'Apocalypse.

La nuit était tombée, quand le voilier est entré au port. J'ai aperçu des tables de guingois dans le sable, sous les arbres, près de la mer. Je me suis attablé là où il y avait le plus de lumière, en haut de la plage, près de deux lanternes qui éclairaient la route. J'ai commandé du poisson grillé et du vin résiné. Le serveur m'a demandé dans un grec mêlé de français si j'étais de la Bavière. J'ai répondu que j'étais né à Santorini. Le Luciforo des Italiens devait rencontrer le lendemain, à l'aube, un homme qui avait vu le jour en Bavière.

J'ai soupçonné qu'on avait appris qui j'étais. On m'attendait. Nos plans avaient été éventés. Mais qui était ce Luciforo? Un faux Vénitien ou un bâtard de Venise qui se faisait passer pour un Bavarois?

Quand le garçon est revenu, je lui ai demandé s'il me logerait pour la nuit; j'engagerais, le lendemain, des valets pour me trouver une maison. Il restait une pièce avec deux lits dans un appentis.

- J'enlève les nappes, je range, et je vous rejoins.

L'eau noire de la mer ne bougeait pas. Des lanternes, sans bougie, accrochées à des cordages se croisaient au-dessus de la grève. Les tables

peintes en bleu semblaient s'enfoncer encore plus dans le sable avec les chaises de bois que le garçon renversait sur elles. Il était deux ou trois heures du matin. J'entendais un bruit de rames. Une chaloupe est passée à une encablure de la rive. Un matelot chantait les notes dures et brèves des soldats dans les souterrains de Skaros...

Le Grec a placé sous son bras le paquet de nappes à carreaux verts et blancs qu'il avait mis de côté sur un baril crevé. Il m'a fait signe. Je l'ai suivi jusqu'à l'arrière de la cuisine dans une pièce blanchie à la chaux. Il a laissé la clef sur un banc près de l'entrée; il a allumé le morceau de suif qui y était fiché dans de la cire et il est reparti sans un mot, en refermant la porte.

Er war da! Mit den Venezianern.

Luciforo était Fauster. Lui et ses amis m'ont laissé en sang à l'aube dans les jardins du pacha. Ils ne m'avaient pas égorgé ni percé de leurs épées. J'étais devenu leur eunuque.

Je crains toujours les catastrophes, les soirs de pleine lune. Et je m'enivre au vin du pays.

* * *

Les dernières pages de Jude s'arrêtent ici. Je les ai reçues de la mère d'Orestis. Elle m'écrit qu'on les aurait trouvées sur la plage devant un restaurant de Patmos où Jude a passé sa dernière nuit, il y a presque un an, dans une petite pièce aux murs blanchis à la chaux. C'est Hermès qui l'a égorgé.

J'ai remarqué deux phrases griffonnées dans les marges du manuscrit.

La première dit que l'esclave autour de son moulin peut rêver de la mer entrevue à chaque tour de meule par un trou dans le mur d'une cave, mais qu'il ne s'y baignera jamais.

La deuxième prétend qu'un texte de fiction est comme un mur où l'on ne trouve pas de porte ou comme un brouillard qui empêche de voir le soleil du matin.

© GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

NOTE



Cet homme de 46 ans, à Délos, en 1986, ne pouvait être considéré un écrivain « sérieux », encore moins un professeur de grec ancien. Et pourtant, il écrivait et était chargé de cours en civilisation grecque ancienne. Cela explique en partie ce qui suit.

L'OBSESSION DE PUBLIER

Depuis deux ou trois jours, je retrouve et consulte trois « historiques » qui, au cours d'une période qui va de 1987 à 2004, font état d'au moins huit versions du roman que j'appelais en 1987, à Samos et à Patmos, mon *policier gay*. Ces trois listes partielles comportent aussi des annotations, des dates, des noms d'éditeurs et les pseudonymes que j'ai

cru bon, quelquefois, d'employer. Je publie, ici, le texte de 2002. Je considère cette version comme la plus importante, sinon la meilleure, parmi celles qui la précèdent et la suivent. De plus, c'est elle que j'ai déposée à la signature du contrat, avec une disquette, le 2 mai 2001.

Ces détails, si nombreux qu'ils soient, démontrent l'étrange obsession qui m'a habité pendant ces années, celle de vouloir faire publier ce texte sous une forme ou une autre, en France ou au Québec. Il s'agissait, entre autres, de me gagner de nouveaux lecteurs avec un roman policier, digne des « romans noirs » de Jean-Pierre Manchette, le seul que j'ai vraiment plaisir à lire. Que ce texte soit basé sur les obsessions malades d'un tueur gay, n'était qu'une des conséquences du roman policier, genre littéraire qui, de par son essence (!) même, appellerait, dit-on, meurtres, policiers, victimes, meurtriers, coupables ou non, etc. Mais le plus étrange dans cette obsession, c'est d'y avoir accordé tant de temps, de réécritures, de créations de structures nouvelles ou de faits nouveaux, quand tous les éditeurs le refusaient. Je me suis buté, comme un adolescent intraitable, pendant presque vingt ans, persuadé que ce texte était susceptible d'intéresser beaucoup plus de lecteurs et de lectrices qu'on le pensait. Dans toutes ses versions, il tient lieu en partie d'un récit de voyage en Turquie, d'Istanbul à Izmir, et d'une croisière dans les îles grecques, car on y vit souvent en mer, une mer la plupart du temps déchaînée. De plus, au risque d'ennuyer les *aficionados* de séries télévisées, il est porté par des considérations sur le temps, le temps qui passe, le temps qui se mêle et se confond à l'espace. Enfin, il aborde dans la dernière centaine de pages les conflits entre un homosexuel et une femme qui entend soumettre celui-ci à une hétérosexualité, presque

conceptuelle sinon « constructiviste », qu'il serait, selon elle, trop bête pour découvrir en lui-même, et s'y ajoutent les tensions entre l'écrivain ou le scénariste qui subordonnent tout à leur obsession du papier ou de l'écran, et de l'autre côté la femme et un amant blessé se découvrant exclus de l'écriture qui est aussi fantasque que les passions humaines.

LE GAY TUEUR

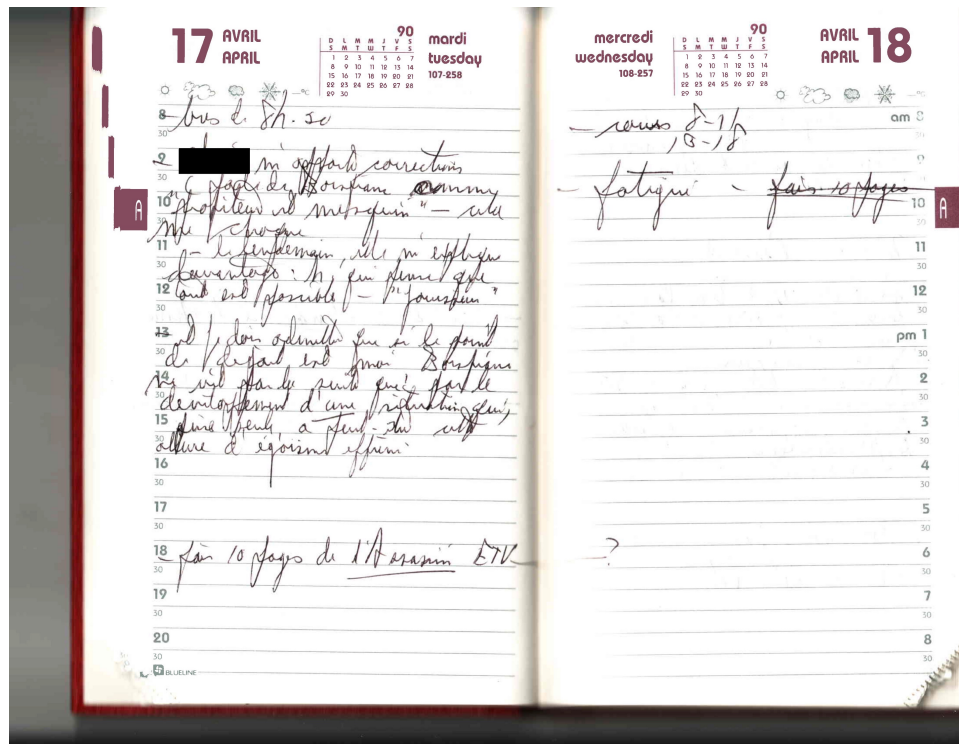
Le Gay tueur est le manuscrit initial, au stylo, à Samos et Valleyfield, été 1987, et la suite, à Hammamet, durant l'été 1988. Le roman en était alors à l'étape de la carène..., comme celle de ce caïque à Samos, en juillet 87. Je n'ai pas envoyé ce premier jet chez un éditeur.



Les versions suivantes ont été écrites à la machine, avec un traitement de texte (ETV 250 - Olivetti) et, vers 1998, avec un logiciel Apple.

L'ASSASSIN MALGRÉ LUI

À Valleyfield et à Montréal, de mars à juillet 1990. Cette version, d'environ 150 pages, a été lue par une amie en qui, à l'époque, j'avais confiance. Elle a fait des commentaires (ou corrections) intéressants sur le plan formel, et d'autres dénotaient un agacement certain, sans doute parce que j'avais parcouru, deux ans auparavant, le même itinéraire que François Froiban. Je joins ici le commentaire du 17 avril 1990 :



Boisfranc serait *profiteur et mesquin*, ce qui la choquait. Qu'il soit profiteur, j'imagine que cela visait, si vous avez lu le texte, la facilité avec laquelle il accepte de passer de l'héroïne en Amérique, mais qu'il soit mesquin, ne s'accorde pas avec sa façon extrême de s'engouffrer dans une pulsion de mort qui trouverait son origine au moment où, dans les

premières pages de Jude, il attaque Charles autant pour défendre Bernard que lui-même, mais surtout, quand il s'aperçoit que manier un couteau dans une lutte physique, aurait pu l'amener à tuer. Le destin réalise d'ailleurs cet instinct ou ce désir, conscient ou non chez Froiban qui, un moment, aurait voulu que Charles meure, et l'étudiant meurt en effet quand il se tue dans un accident, après s'être enfui dans la voiture du professeur... Y aurait-il beaucoup de romans policiers qui, selon vous, offrent une possible explication à cette pulsion de meurtre ? Quant à l'idée, au paragraphe suivant de l'agenda, de le voir en homme qui pense que tout est possible, un *jouisseur*, c'est exact, sauf que cette jouissance du meurtre serait plutôt une « construction », là encore, exigée par le genre littéraire; il est exact que le désir sexuel y joue le rôle initial, mais l'idée de jouissance, une fois articulée par le lecteur, devient souvent plus scandaleuse que la mort d'un être humain, et du roman policier on passe au pornographique. Même si vous noyez le tout dans la mer, le temps et l'espace. J'admets qu'on pourrait en discuter longtemps.

LE SAC BLEU

L'introduction, dans la narration, du JE au lieu du IL. Envoyé chez un éditeur français, le 10 août 1990; refusé, le 20 septembre.

NOUVELLE VERSION DU *SAC BLEU*

Je remanie le tout, en mars 1992 et en juillet/août 1993. Elle est envoyée, le 9 août, sous le pseudonyme Pierre Hulletti, chez un éditeur québécois, et refusée, le 21 janvier 1994. Même si on m'avait toujours dit que les éditeurs ne veulent pas qu'on relie les pages du texte, de quelque façon que ce soit, j'avais envoyé mon roman, pour la première et unique fois, relié sous une couverture cartonnée, verte, pour suivre les conseils d'un auteur que je rencontrais, le 30 juillet 93. Je ne prétends pas que la reliure fut la cause du refus, mais ce conseil, prémédité, encouragé ou non, faisait l'affaire de mon entourage, parce que le refus était beaucoup plus probable, dans de telles conditions. Bien sûr, les auteurs refusés inventent n'importe quoi, comme l'idée farfelue que leur entourage aurait été, un jour ou deux, intraitable, puritain, hypocrite, et aurait oublié qu'on n'est plus à l'époque du goulag ou d'un certain général argentin. Mais j'en connais qui m'auraient dénoncé à leurs sbires...

LES HISTOIRES DE FRANÇOIS FROIBAN

L'été suivant, une autre révision, envoyée sous le même pseudo, chez un éditeur québécois de la capitale, le 24 juillet 1994, et refusée, le 22 novembre 1995. Les dates parlent d'elles-mêmes : 17 mois (1 an et 5 mois) d'intervalle entre l'envoi et le refus, dont un des motifs était la grave impropriété d'avoir écrit, *allumer des allumettes*, quand les Cubains tabassent l'assassin gay dans une cale de navire, une scène presque irréaliste, favorable aux pléonasmes comme aux gestes automatiques; j'aurais aussi eu la mauvaise idée de croire qu'il suffisait pour *caractériser* les personnages, de me limiter aux faits, aux gestes, comme au cinéma où l'on montre la vie, les choses, au lieu de les expliquer. De tels motifs me paraissent contournés, ne visant qu'à taire la vraie raison du refus, qui serait plutôt d'ordre moral, économique ou tenant à la peur du qu'en-dira-t'on. Je n'ai plus le texte de cette version et, de toute façon, pourquoi m'arrêter à ces vétilles, quand les dix-sept mois de délai, deux appels, une lettre de rappel sous mon vrai nom, laissée sans réponse, et la rencontre que j'ai provoquée au Salon du livre - qui seule, trois jours plus tard, a décidé l'éditeur à ce qu'on me communique par écrit le refus - me paraissent démontrer chez lui le désir que l'auteur oublie son texte : on n'avait pas envie de me dire les véritables raisons, et on s'en est tiré avec des considérations et des erreurs formelles qui sont, hélas, le lot de tout auteur et qu'un bon éditeur, avec de bons correcteurs, règlent en quelques jours, à la fin du processus pour la publication.

DUNTRIST E.A.S.SASSINGAY

Presque dix mois plus tard, je ressors *Boisfranc* de mes tiroirs. Je vous fais grâce des réflexions quotidiennes qui jalonnent l'agenda-journal, du 4 août 96 au 15 novembre, sur cette nouvelle version du *Boisfranc* qui a fini par s'appeler *Duntrist E.A.S. Sassingay*, où presque tout, les personnages, la narration, la structure, prennent une nouvelle tangente.

Je joins ici la présentation qui accompagnait le roman, quand je l'ai envoyé à un éditeur français.

Note tenant lieu de présentation ou de résumé partiel. Elle n'est évidemment pas essentielle à la lecture du texte.

Le roman commence par l'histoire banale, ou marginale, de François Boisfranc. Un professeur se fait asséner deux coups de poing par un de ses étudiants, qui a sonné chez lui vers six heures du soir; on le retrouve à Istanbul, sans valise, dans un taxi qui s'est trompé, volontairement ou non, de direction; le professeur imagine alors qu'il est enlevé par un groupe de trafiquants et qu'auparavant, il aurait commis un meurtre passionnel sur un garçon à la suite des coups de poing reçus, ce qui en fait une proie facile chez les trafiquants.

Se greffe à ce début l'histoire plus audacieuse d'un Sanfrois Froiban, inventée par François Boisfranc, où ce Froiban aime les jeunes hommes et les tue sans raison, en jouit même et se retrouve dans une affaire de valise bourrée d'héroïne, en Orient.

Ce n'est pas pour autant un roman de la "série noire". Quelquefois, de nouvelles versions sont inventées pour un même fait. Il y aura même un deuxième narrateur quand un des personnages explique une

de ses interventions, aux pages 160ss.; le premier narrateur prendra le relais, pp.166-169; ces ficelles sont mises en évidence, elles apparaissent dans le texte ou dans les titres des chapitres.

S'il y a une "thèse" dans ce roman, elle serait que tout être humain peut donner la mort, sans que des conditions particulières, comme la guerre, la vengeance ou une enfance malheureuse en soient l'explication nécessaire.

Mais il faut écrire un roman qui ressemble aux autres. Alors, et le narrateur, et le faux auteur, et le héros principal trouvent dans leur passé ce qui les pousserait à tuer, à raconter des histoires de meurtres, à écrire de tels récits. Ainsi le rythme du texte est constamment brisé par des retours en arrière, et en même temps (c'est du moins mon avis), il se transforme sous une battue différente qui entraîne le lecteur dans une nouvelle direction à chaque fois plus cynique ou, peut-être, plus simpliste.

S'il y a confusion dans certaines pages, elle est entretenue, mais jamais pour longtemps, dans le but d'empêcher l'effet de vérité d'augmenter et, aussi, dans le but de montrer qu'il est assez facile de le recréer ou de s'y laisser prendre.

La conclusion est assurément "morale": le héros et le narrateur meurtriers sont "punis", comme dans tout bon roman policier. Quant à l'auteur, il a peut-être tout mis en oeuvre pour que son manuscrit soit refusé ...

L'avant-dernier paragraphe de ce texte (ne pas tenir compte des références aux pages) est sans doute le meilleur résumé de l'allure que je voulais

imprimer à ce roman policier gay : tantôt recréer l'effet de vérité, tantôt le détruire ou s'y laisser prendre. Les meurtres sont les mêmes que dans les premières versions, mais les narrateurs en recherchent les motifs autant dans les causes prochaines, comme la vengeance, l'appât du gain ou le plaisir sadique, que dans les expériences antérieures du meurtrier. Façon de bousculer le récit, mais aussi de dérouter les lecteurs et, peut-être, de présenter aux éditeurs comme sur un plateau la ou les raisons de refuser un texte qui selon eux ne serait ni ceci ni cela... Sous le curieux pseudonyme, Gabriel Pierre Hulletti Ouellette, je l'ai envoyé, le 21 novembre 1996, à un autre éditeur français, tout en signant la lettre de mon nom légal et en signalant qu'un Pierre Hulletti se retrouvait narrateur dans le roman. L'éditeur en personne me répond, le 13 décembre, d'une façon que je trouve honnête et digne d'un... éditeur : *je ne pense pas que nous soyons l'éditeur qu'il faut pour assurer à ce livre l'accueil que vous attendez de sa publication. (...) Et merci de m'avoir adressé un exemplaire de vos Dialogues de l'alphabet et de l'absence, que j'ai eu plaisir à lire. Avec cette gentillesse, il m'avait conquis, et lui pardonnait le refus de publier un roman qui le laissait songeur. Connaissez-vous beaucoup d'éditeurs, ou même beaucoup de gens, femmes ou hommes, qui ne vous ont jamais vu et qui vous parlent de votre dernier recueil, que ce soit de façon sommaire ou non ?*

LE DIRECTEUR D'UNE COLLECTION ME PROPOSE DE LUI ENVOYER DES MANUSCRITS

Le 3 décembre, lors d'une lecture de poèmes avec d'autres auteurs du Noroît, un de mes premiers étudiants en grec ancien, durant les années 1962-1964, au collège de Valleyfield, m'aborde et me propose d'envoyer mes manuscrits, romans ou nouvelles, chez l'éditeur où il est directeur de la collection, « Fictions ». Il est aussi romancier. J'étais tout prêt à lui accorder ma confiance. Depuis quelques années, en plus de *Duntrist*, j'avais aussi le vague espoir de faire publier des nouvelles déjà parues dans des revues québécoises ou lues à Radio-Canada. Je l'invite à déjeuner, un midi, et comme je connaissais déjà le refus de l'éditeur français, je lui confie, ce 27 décembre 1996, *Duntrist* E.A.S.Sassingay, que j'avais envoyé, la veille, par la poste à son éditeur.

ISOLER L'ÉCRIVAIN

Je suis alors entré dans l'une des périodes les plus mouvementées de ma vie, scandée d'amitiés qui se défaussaient et de désillusions familiales, avec en plus l'écriture de deux romans, dont ce roman policier qui, m'a-t-on fait savoir de façon, ô combien détournée, aurait reflété point par point (mais selon quelles preuves ?), une vie de débauches, quand je n'ai fait qu'inventer des meurtres sexuels et reprendre les lieux de mes voyages en Grèce et mes réflexions sur le temps et l'espace, ce qui ne fait pas *sombrer* les événements de ma vie dans un texte qui serait en entier une autofiction. Serait-on allé jusqu'à me croire capable de tuer mes semblables, à moins qu'on ne voulût le laisser croire, pour tuer dans l'oeuf mes velléités de passer pour un écrivain « lisible », faute d'être recommandable ?

Pendant des années, j'ai fait confiance à des gens qui ne m'ont jamais expliqué leurs réserves de plus en plus évidentes face à ma vie, à mes textes, à mes essais de les publier. Deux ou trois fois, dans sa voiture, au téléphone ou dans un restaurant, comme si j'étais un adolescent qui menaçait de fuguer, on a essayé de me faire entendre raison et/ou de brouiller les perceptions que j'avais des difficultés qui m'étaient causées par mes proches. Quel tyran les empêchait et les empêche encore de me livrer le fin mot de ce qui m'apparaissait comme un scandale indicible ? Personne n'était préoccupé par ma situation et personne ne se consultait, à leur dire, mais tous mes proches avaient tous le même point de vue, les mêmes silences, la même commisération que leur langage corporel manifestait (le percevoir, serait un signe de maladie mentale ?) Ces insinuations voilées, ces allusions sous forme de questions sans objets identifiables par ma pauvre intelligence, de même que mes propres remarques anodines, qui m'étaient rapportées - grossies, tronquées, adaptées au but poursuivie - comme des faits de haute trahison, m'ont permis de découvrir que depuis plus de trente ans j'avais trop laissé libre cours à ma naïveté naturelle, ou imbécile. Celle-ci s'est transformée par la suite en cynisme, et cela explique ma détermination à rejeter tout appel du pied ou à n'accorder aucune crédibilité à des courriels lénifiants, à une fraternité devenue sordide à mes yeux. La médisance et la calomnie, d'évidentes tromperies et des stratagèmes mesquins, la méfiance et la reddition totale aux arguments de mes ennemies personnelles, ont remplacé le débat à visage découvert, nourri par des arguments qui soient clairs et appuyés de preuves solides. Quelqu'un m'a dit récemment que tout cela relevait de la jalousie. Je n'ai jamais été jaloux de quiconque,

après deux ou trois secondes de réflexion. On pourrait discuter longtemps des rancunes, des envies, des colères rentrées sans raison précise. Je les résume en ceci : il s'agit surtout, de censurer et faire taire un écrivain déplaisant, ou dégénéré.

Je me demande, quelquefois, si écrire, ce qui s'appelle écrire depuis qu'on a 17 ans, ne tuerait pas de façon irréversible l'amitié et la famille.

L'HISTORIQUE DES LECTURES, CHEZ L'ÉDITEUR, DU ROMAN *DUNTRIST E.A.S.SASSINGAY*

Il faut donc se méfier des écrits d'un tel rustre. Mais comment présenter l'histoire de ce manuscrit, du 27 décembre 96 au 14 janvier 1998 ? Je préciserai de façon succincte les étapes qui ont conduit au refus officiel de ce texte, tout en espérant ne pas ennuyer les lecteurs. Peine perdue, sans doute.

Au début, coup de théâtre, le directeur de la collection, quinze jours après notre déjeuner, m'appelle : il a lu d'affilée les 75 premières pages et les a aimées. Presque sûr d'accepter le roman, il me rappellera. C'était le 15 janvier 1997. Le lendemain matin, il m'annonce qu'il fait la recommandation de la publication, et plus tard, vers 14h00, il me lit le rapport qu'il présentera au directeur littéraire. L'année commençait bien. D'ailleurs, le directeur de collection me soutiendra souvent dans mes démêlés avec le monde de l'édition, mais je ne savais pas qu'il était aussi, sinon un intime, du moins en contact assez étroit avec des personnes proches de l'éditeur, ce qui me permettra, une fois que tout sera détruit et que j'apprendrai de tels liens amicaux, de comprendre mieux que, si la faute en revenait à mon écriture, mon propre entourage, lui aussi proche des proches de l'éditeur, complétait, de tout son poids, le *réseau* ou le *filet* éditorial qui décidait de mes pensums. Je dois, au nom de la vérité, rendre justice à celle que j'appelle, dans cette note, mon impératrice familiale : elle a toujours nié de façon véhémence, comme si la véhémence était le signe de la vérité, connaître et encore moins appartenir à *ces gens-là*, comme s'il s'agissait d'un réseau de pestiférés. Cependant, les anicroches qui ont suivi, n'ont pas correspondu au plaisir du début. Elles ont consisté

à me renvoyer de promesses en promesses et à sortir au compte-gouttes les réactions négatives des lecteurs ou lectrices, pour me faire entrevoir peu à peu le refus à venir et, peut-être, m'inciter à prendre moi-même la décision. J'ai bien tenté, à certains moments, de faire valoir l'opposition entre le directeur de la collection, favorable à mon roman, et les lecteurs ou lectrices chargés de lire et de commenter, recommander ou non les pensums envoyés par les écrivains. La valse des promesses, lourde de remises *sine die* à peine voilées, l'a emporté. On t'appellera, fin février, et j'apprendrai, le 23 janvier, qu'on doit soumettre le texte à un deuxième lecteur, moi qui pensais qu'il y en avait plusieurs. Le 31 janvier, on m'annonce que ce sera une lectrice, la conjointe du directeur littéraire. Je me risque à appeler celui-ci, le 24 février. Il est absent; il vous rappellera dans une semaine ou deux. Il m'aurait trouvé *pressé*, m'a-t-on dit par la suite. Alors, j'ai patienté, et n'ai rappelé que trois mois plus tard, le 12 mai 1997 : il est absent. Plus nerveux, je rappelle, le 15 mai. On n'a pas renvoyé les appels. J'ai prétendu, devant je ne sais plus qui, penser à retirer mon texte, ce que j'ai répété au lieutenant (le dir. de collection), sept jours plus tard, le 22 mai. Je le sentais lui-même ennuyé de ces tergiversations où se dessinait, dans mon esprit, un autre ennui, celui du littéraire d'avoir à me parler, à entendre ma pauvre voix... Cela a pu rassurer le lieutenant sur mon jugement, que je visse clair dans le jeu de son capitaine, et toujours le 22 mai, histoire d'enfoncer le clou, il m'a mis au parfum. Il m'apprend que le premier lecteur était aussi une lectrice, une auteure qu'il m'a nommée, et qu'elle n'avait pas aimé le manuscrit. Selon elle, j'aurais dû me décider à écrire un roman policier ou non. Les passages où je « construisais » un ou des récits pour après, les

déconstruire, ne rimeraient à rien; enfin, côté violence, il y en avait beaucoup, sinon trop. Les motifs de refus, valables ou non mais sous cape, sortaient du sac, et je savais maintenant que les supposés lecteurs se réduisaient à deux lectrices. Cinq mois avant, en janvier, le lieutenant m'avait aussi parlé du titre qu'on disait *savant* ou *pesant* (l'écriture du mot, dans mes notes, n'est pas claire...) et on déplorait que les deux pages sur *la Leçon* de Ionesco puissent créer l'impression que je voulais donner une leçon aux lecteurs : j'y soutenais qu'un des narrateurs du roman, ayant joué dans cette pièce où un professeur commet de toute évidence un meurtre par la violence de ses paroles, et surtout par le mot « couteau », sauf qu'il n'en brandit aucun, cela pouvait avoir laissé une trace indélébile dans l'inconscient du comédien amateur et expliquer, sans le justifier pour autant, qu'il commette des meurtres à son tour - j'ai enlevé ces pages, dans la version de 2002 que vous avez lue, tout comme dans les dernières, mais je crois qu'il y a là, matière à réflexion, dans l'interaction du jeu et de l'écriture, si l'écrivain-comédien est ou a été comédien à ses heures. Un malaise certain persistait donc, surtout que c'était le troisième roman homosexuel qu'on publierait la même année... Dans mon agenda-journal, le 20 mai 97, je me suis demandé pour la première fois, si je ne devrais pas tenter de savoir qui me mettait des bois dans les roues; et j'ai eu une réaction, que je juge encore saine : je n'ai pas voulu écouter ce début d'angoisse, j'avais mieux à faire que de jouer au limier et à la chasse aux tartuffes ou aux femmes savantes. Je laissais plutôt, et encore, le champ libre à ma naïveté, et j'écris toujours et encore, en 2016. Trois semaines plus tard, le directeur de la collection m'appelle de Thasos, en Grèce, pour me parler de l'avenir de ce manuscrit dont le contrat n'était pas encore

signé. J'ai apprécié, bien sûr, cet appel inattendu, presque surréel, où il m'a appris qu'une décision serait prise avant le départ du directeur littéraire pour le Marché de la poésie, à Paris, autour du 20 juin, et on était le 15 juin. Mais téléphoner de Thasos à Montréal, n'est pas chose courante, vous en conviendrez, à moins d'un accident ou la mort d'un proche, et il y a aussi que j'avais dit au téléphone à l'une de mes soeurs, quelques jours avant cet appel, qu'on ne m'appellerait pas de Grèce - je savais que le directeur de collection y passait ses vacances -, pour commenter mon manuscrit. Pensez-vous qu'on voulait me faire plaisir, m'endormir avec une autre promesse, pour avoir la paix durant l'été ? Vous vous trompez. Il aurait fallu que j'aie des amis qui travaillaient ou avaient travaillé pour une compagnie de téléphone, comme le Bell, et qui auraient pu avoir des tarifs préférentiels. À mon tour de vous dire de ne pas céder à la paranoïa. C'est très malsain, vous savez, et ça oblige vos amis à redoubler d'effort pour cacher leurs faits et gestes vengeurs. Ce ne peut être que l'éditeur d'un roman, dont le contrat n'était pas signé, qui a payé la communication. On aimait à ce point mes textes, et on comptait y mettre le paquet en publicité. Vous ne me croyez pas ? Pour une fois que j'étais simple et compréhensif, vous me décevez.

Le même jour, dans l'agenda, je décris un rêve que j'avais fait durant la nuit. On appréciera cette description, ne serait-ce que pour enrober d'un mystère clair et lucide, un moment, une atmosphère que je rends malsaine à plaisir.

Nuit du 20 mai 1997**Avec ce rêve, l'auteur prête flanc à la critique et cette fois de façon démesurée et dévoyée**

- rêve : on a bulldozé un terrain, ma place pour le sac de couchage a été bosselée, modifiée; cela m'inquiète un peu; on a fait un chemin à travers ce terrain de collines, d'arbres; il y a (X) de la Coop (d'habitation) ; une maison, plus loin, avec un genre de trottoir (de bois ?) et une petite barrière; un enfant fait des signes dans la nuit qui est tombée; on m'attend; l'enfant joue à quelque chose : cerceau, balle ?;(sic) des voix de femmes lui annoncent mon arrivée, je crois - ? c'est flou - mais pas, cette place sur le sol, avec encore de la neige, là où j'avais couché la veille...

Je remarque que l'action du bulldozer m'inquiète un peu, dans ce rêve, et que le reste est flou, mais à la fin, malgré le déplacement de terre ou le labourage, je distingue encore la place sur le sol où j'avais couché, et le détail de la neige. N'était-ce pas le signe - onirique - que quelque chose était toujours là, même s'il était évident par ailleurs, que tout avait été changé... ? Quelque strate de mon inconscient m'aurait-elle indiqué que sous le réel du rêve, admis comme le seul véritable, persistait, avec de la neige, l'état premier de ce qui est détruit dans ma vie... ? Ce n'est pas le genre de rêve, à mon avis, que les psychanalystes « constructivistes » seraient prêts à étudier, la société n'ayant pas songé à forger en avance, pour les esprits paresseux, les clefs de tels rêves!

**FIN DES ATTAQUES SOURNOISES ET RETOUR AUX
COMMENTAIRES ÉRUDITS SUR LES SECRETS DE *DUNTRIST*
E.A.S.SASSINGAY**

Ce fut, bien sûr, environ deux mois après son voyage à Paris, à la fin du mois, le 11 août 1997, que j'ai reçu le refus du directeur littéraire. Il aura des éloges pour mon écriture, mon entreprise romanesque et m'encouragera même à *poursuivre dans le roman*. Je crois qu'il ne voulait pas me décourager, mais à part cela, se rendait-il aux avis de son entourage ? Ces avis se basaient, en grande partie, sur le scandale qu'on aurait ressenti devant l'univers homosexuel du manuscrit, univers qu'on aurait catalogué *misogyne*, ce qu'un autre faux ami écrivain m'a appris, cinq mois plus tard, en janvier 98. Et ajoutez, ce que j'ai su beaucoup plus tard, que les deux lectrices étaient de grandes amies de mon impératrice familiale, amitié qu'un autre auteur m'a confirmée, plusieurs années plus tard, quand je prétendais le contraire, au café Pekarna de l'ancien Forum. Cette régente exécration a toujours nié - je le répète - et renié cette amitié, en jurant ses grands dieux. Mais il n'en reste pas moins que des personnes de ma famille étaient à la fois à l'écoute hypocrite, par exemple au téléphone lors de conférences à trois non autorisées, de mes problèmes *en écriture*, et en train de lire mes textes qui se retrouvaient tout nus devant leurs yeux, grâce à l'éditeur lui-même qui tardait, sans doute pour faire durer le plaisir, à me dire que j'écrivais de la merde, une quelconque merde d'enfant trouvé. Cela serait la raison principale de mon « échec ». De la valeur intrinsèque du roman ou de sa valeur formelle, on se balançait comme d'une guigne. Plus j'essaie de rendre compte des aléas entourant ce roman, plus je me rends compte que tous, amis, famille, éditeurs, marchaient à plaisir sur des oeufs pourris, à travers un faisceau de

mesquinerie, d'hypocrisie et de calomnie, agrémentée de médisance. Faites ce que vous voulez de ces images plus ou moins inattendues - des oeufs pourris sur le sol et quelque faisceau dans l'espace -, ils sauront, tous et toutes, se draper dans la plus grande honnêteté ou dans de tristes silences, quand je me confierai à eux. D'ailleurs, pourquoi ce cher amiral éditeur ou son capitaine littéraire ne m'avait pas envoyé depuis le début, une lettre de refus ? Poser la question, devrait donner la réponse. Si on faisait autant d'atermoiements, ne serait-ce pas parce qu'on ne savait comment refuser un texte intéressant à publier et, de plus, recommandé par leur directeur de la collection « Fictions » ? Des intérêts puissants, émotionnels ou même moraux, auraient-ils exigé qu'on prît toutes les précautions possibles en espérant que, exaspéré des délais et des remises *sine die*, le morveux d'écrivain se décide à retirer lui-même l'objet du litige.

**COUTEAUX, REVOLVERS ET VOYAGES, DUNTRIST
E.A.S.SASSINGAY**

J'avais cependant entrepris, durant cette longue année 97, une nouvelle recherche d'éditeurs. On avait dû s'en douter ou même l'espérer. Mon impératrice et son cercle de congénères ont aussi pu le savoir - je sais que vous ne me croirez pas - en me faisant suivre jusque dans les bureaux de poste par de plus ou moins grosses enquiquineuses qui, au lieu d'attendre dans la file, s'avançaient près de moi avec un air de mère attendrie, le regard attentif et scrutateur, hypocrite, porté sur l'adresse étalée sur la grosse enveloppe jaune. Ainsi, le 6 juin 97, après cinq mois d'attente, j'avais envoyé le roman sur un coup de tête, sous un nouveau titre, à deux autres éditeurs québécois. L'un m'a adressé le refus, le 9 septembre 1997, l'autre, le 23. Après ces derniers - et j'avais alors reçu l'avis négatif du 11 août 97 -, j'envoyais le *roman en morceaux* comme je l'appelais au-dessous du titre, à deux autres éditeurs du Québec, les 25 et 26 septembre. Avant même de recevoir leurs refus, je l'ai adressé à un troisième éditeur « au cas où », le 10 décembre. L'un m'a fait annoncer le refus, par téléphone (pour ne pas laisser de trace ?), le 15 décembre 97, et les deux autres ont envoyé leur lettre, les 5 et 14 janvier 1998. Les sept envois de la série *Duntrist E.A.S.Sassingay*, en n'oubliant pas celui du 27 décembre 96, avaient donc été refusés.

LE COFFRE DU FORBAN AU FOND DE LA MER

L'avis favorable du directeur de collection qui, dès janvier 97, recommandait la publication du roman, m'avait soutenu durant tous ces aléas. Je ne le soupçonnais pas d'avoir quelque intérêt que ce soit, amical ou familial, pour ne pas me donner l'heure juste, et la lettre de refus, au mois d'août 97, faisait d'ailleurs allusion à sa recommandation : *Après mûre réflexion et malgré l'avis enthousiaste de XXX, nous ne pouvons pas accepter etc.* Cependant, la série de refus jusqu'en janvier 98 pour le *Duntrist*, me l'avait fait oublier ou, du moins, cet avis n'avait plus grand poids face à un manuscrit devenu impubliable selon l'opinion - que j'y ajoute de l'importance ou non - de beaucoup de personnes, et on peut comprendre que j'aie voulu réviser ma position d'écrivain-qui-veut-publier... Dans le style télégraphique de mon journal-agenda, le 20 janvier 98, on trouve ceci : *relis Duntrist; vois tout d'un autre oeil; décide d'en faire, ce que je voulais au début, un roman policier; je crois que je ne croyais plus à sa "vraisemblance" policière (!) - mais je pense que ça fonctionne.* Je croyais donc, à nouveau, à sa vraisemblance, au « fonctionnement » de l'intrigue policière. Tout le travail formel, en 92-93 et en 96, avait rendu le texte moins *policier* et plus *littéraire*, et le résultat, au plan de l'édition, avait été désastreux. Je ne sais si mes opposants ont crié victoire, mais ils ne m'ont pas demandé, devant ces nouvelles dispositions, de leur envoyer la nouvelle mouture. N'oubliez pas que je me confiais encore à mon entourage, à mes amis et surtout à une autre de mes soeurs (l'impératrice n'est sortie de l'ombre qu'après nombre d'années). Je ne savais toujours rien de ce que je sais, à 76 ans, après presque vingt

ans, de leurs manigances. Le mot serait-il trop fort, quand on épie de toutes les façons - et non dans le cadre de sa vie professionnelle - la vie privée et les textes d'un écrivain ou de quiconque ? S'agirait-il, selon vous, de manigances hypocrites, malhonnêtes ou... ? Non pas. Je parlerai d'un dévouement outrancier, mais qui a reçu la bénédiction de tous les bien-pensants. Cela dit, ou redit, le 3 février 98, j'avais terminé une nouvelle version qui transformait de façon importante, sinon radicale, l'atmosphère et la structure du texte. C'était, je crois, la cinquième parmi celles qui contiennent de véritables changements, par rapport au *Sac bleu* de 1986-1987. Je l'ai envoyée à un éditeur français, spécialisé dans les romans noirs, avec un résumé qui ne vaut que pour cette version de 1998; j'en donne ici des extraits.

Cher Monsieur,

Vous trouverez sous pli un roman, *le Coffre du forban au fond de la mer*, qui n'a de pirate, que le titre. Un professeur gay et son jeune amant se battent à coups de couteau contre un étudiant qui essaie de les rançonner, et qui meurt par la suite dans des circonstances mystérieuses. On retrouve le professeur à Istanbul, sans valise mais avec le couteau, dans un taxi qui se trompe de direction. Il est entraîné dans une affaire de valise bourrée d'héroïne, tout en égorgeant sans raison et par plaisir, des jeunes hommes; il devra jouer au "héros" en se défendant au couteau, seul contre le frère de l'une de ses victimes et quatre membres du gang adverse. Il aura pour mission de "rencontrer" son ancien jeune ami qui fait maintenant partie de la filière cubaine et prétend que le professeur a tué l'étudiant. . . C'est le roman de l'assassin: il n'y a pas de détective et la police n'intervient que dans la dernière page. Cet assassin ne se pose jamais de questions sur son orientation sexuelle. Les seules interrogations qu'il essaie d'élucider, avec la complicité cynique du narrateur -auteur, sont sur son instinct meurtrier; les réponses se trouvent, presque de façon irresponsable ou surréaliste, dans son enfance et son adolescence au Québec quand il assiste à une représentation du *Marchand de Venise*, quand il interprète le professeur dans *La Leçon* de Ionesco, etc.

Et le même jour, avec cette confiance éperdue en les éditeurs de demain, je l'envoie à un deuxième éditeur français, dont je recevrai une lettre de refus, six semaines plus tard, le 17 mars 98. Quand au premier, après quatre mois de silence, je lui envoyais une autre lettre, dont je joins des extraits plus bas. Elle donne de nouvelles précisions sur le texte et met en

lumière ma légère irritation, non à cause de cet éditeur, mais disons qu'il s'ajoutait, malgré lui, à une longue liste d'ennuis, de retards, de renvois à de faux lendemains, ou indéterminés.

(...) Il y a déjà quatre mois, le 3 février dernier, je vous faisais parvenir *le Coffre du forban au fond de la mer*. Quel titre! me dira-t-on, tout juste bon pour la collection Jean-François des années 50. J'aurais voulu qu'on y voie anguille sous roche, mais je dois me rendre à l'évidence : ce titre n'a provoqué aucune réaction, même pas un accusé de réception.

Autre faux pas possible : le « héros » est gay. N'est-ce pas Philip Marlowe qui dit dans *the BigSleep* : « ...but a pansy has no iron in his bones, whatever he looks like » (Vintage Books, New York, 1988, 61)? Je ne veux ni ne dois reprendre, ici, grosso modo, le contenu de la lettre qui accompagnait le manuscrit dactylographié, mais si un éventuel lecteur se posait des questions sur la vraisemblance d'un homosexuel qui, tout à coup, sans raison apparente, tue ses proies, il me semble que l'histoire de l'assassin de Versace (Andrew Cunanan, qui a tué Versace, le 15 juillet 1997; c'était son cinquième et dernier meurtre), devrait le rassurer. Et aurais-je gâté la sauce en clôturant plusieurs chapitres, à la fin du livre, par des citations de Lou Reed, ou en ironisant avec une poursuite dans les îles grecques à la James Bond, ou en donnant au lecteur, sans le dire, l'oeil et l'oreille d'un détective qui revivrait les événements?

Votre réponse est ainsi toute prête : « oui, oui, vos intentions sont louables, mais elles ne se sont pas réalisées sur la page... »

J'espère, malgré tout, que j'aurai attiré votre « attention » sans avoir abusé de votre temps et sans paraître trop bonasse parce que je ne me suis pas manifesté plus tôt. (Etc.)

Vingt-et-un jours plus tard, je recevais la lettre de refus.

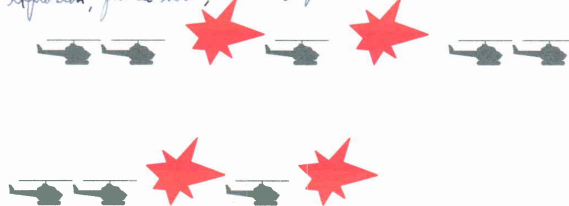
LE ROMAN TUE

Le 8 janvier 1999, selon mon journal-agenda, je reprends le roman gay en comparant les versions. Je parle de trois, quand il y en avait quatre : *le Sac bleu*, *les Histoires de François Boisfranc*, la série *Duntrist* et *le Coffre du forban au fond de la mer*). Le lendemain, je me demandais si je ne pourrais pas *commencer par la fin...??* Le 11 février, je me décide à *télescoper la fin et le début du texte, en remontant jusqu'au milieu*. Je vous épargne les exemples. Le 23, je termine la réécriture du *Roman tue* (le nouveau titre pour *le Coffre du forban*). Le mois de mars est consacré, parmi d'autres travaux, à de nouveaux changements, des impressions du texte, suivies de réimpressions à cause de nouvelles corrections, etc. Le 31 mars 1999, après avoir ajouté à l'ensemble du manuscrit ou tapuscrit les six pages marquées d'un peu de couleur, je le sou mets, par la poste - j'en ai encore le reçu -, au prix Robert-Cliche (fondé en 1979, pour un premier roman). Je joins un exemple de ces taches de couleur.

après le crime.
~~On apporte~~ ^{les mains} du café turc, ~~en passe de se transformer en café grec~~
~~sur la ligne de démarcation~~, mais un vrombissement de moteurs leur
 fait lever la tête. Dans le ciel rougeoyant, des hélicoptères foncent
 droit sur eux. Dun jette ~~sa tasse de~~ café turc à la mer grecque, ~~et~~
~~pendant que~~ le navire met le cap sur un îlot rocheux; les deux Cubains
 le hissent illico par-dessus la lisse, ~~et le lancent dans~~ les bras de
 deux jeunes ~~apins qui~~ ^{partout} le reçoivent ~~prêt à bras le corps~~ et le
 laissent tomber sur le banc d'un canot-automobile qui suivait la
 vedette depuis le départ de Kushadası, ~~en cas d'attaque surprise.~~

~~Il faut admirer la prévoyance des organisations, tout comme celle~~
~~de l'auteur.~~

Au moment où les marins ~~jettent l'ancre~~ ^{le drapant} sous un rocher qui
 surplombe ~~des eaux turquoises; une explosion et des éclairs de flammes~~
~~signalent aux internautes comme aux cosmonautes que le navire de~~
~~guerre a été touché par les mitrailleurs des hélicoptères: celui d'aujourd'hui.~~
^{reflètent, fumée noire, tache d'huile}



Le 24 mai 1999, j'apprends, sans surprise, que mon roman n'a pas été retenu parmi la soixantaine de finalistes. Le 20 juillet, je me risquerai à l'envoyer au « rayon gay » d'un éditeur français, dont j'avais vu le nom dans le *Monde* du 4 décembre 1998. J'ai envoyé un rappel, un an plus tard, le 6 décembre 99, et je n'ai pas retrouvé la lettre de refus, si elle a jamais existé.

FRANÇOIS, JUDE, PHAEDRA ET XAVIER

Fin 99 et début 2000, mon premier roman, *les Oriflammes noires* (auparavant, *le Temps brisé*), avait paru. Parmi les critiques, l'une, lue à la radio et une autre, publiée dans *Lettres québécoises*, semblaient pouvoir assurer de nombreuses ventes (j'en ai vendu en tout et pour tout environ 300 exemplaires : je n'ose commenter). Je n'oubliais pas, cependant, *le Roman tue*. J'écrivais, le 3 février, que j'avais eu l'idée, au matin, et même si on m'en avait refusé une des versions précédentes, d'envoyer *le Roman tue* (il n'avait pas encore le titre de *François, Jude, Phaedra et Xavier*) à l'éditeur de mon premier roman, en tablant sans doute sur le succès (critique) de ce dernier et sur la compréhension ou l'audace d'un nouveau directeur littéraire. L'esprit de la maison n'allait pas se transformer pour autant. On a continué ou recommencé les atermoiements, mais je restais au moins fidèle au directeur de la collection qui, on s'en rappellera, l'avait aimé dans sa version *Duntrist*.

Quelque temps auparavant, j'avais aussi imaginé, à temps perdu, de fondre ou fusionner mon roman policier à des nouvelles que j'avais écrites à partir de séjours en Grèce. Le 15 et le 23 février, je reprends cette idée, et en femmes et en hommes avisés que vous êtes, vous avez lu le roman avant de parcourir cette Note, et devriez suivre avec facilité ce qui suit. Le personnage de Jude rencontrerait François Froiban dans un car, voudrait le revoir et, lors de circonstances qui justifieraient son geste, le tuerait; de plus, il écrirait lui-même les meurtres de Froiban et les pages de réflexions, à partir de paysages grecs, sur le temps, l'espace. Deux semaines plus tard, j'écrivais le dialogue de la rencontre entre les deux hommes dans un car (j'en ai encore les feuillets manuscrits); le 13 mars,

Jude prenait un traversier à Cos (ces pages sont basées sur un de mes propres périples dans cette région des Cyclades); le 14, un Grec, Orestis, l'amenait chez sa mère, au lieu qu'il attende, sur le port, un autre traversier pendant des heures, pour continuer son périple. Ce Grec s'avérait être un policier ou un agent secret d'Interpol entre la Turquie et la Grèce. Il en savait trop sur les allées et venues de Jude; on le reverrait à Patmos, après la série de meurtres. Voici trois photos qui donnent une pauvre idée de la majesté tragique ressentie à mon arrivée à Patmos, en 1987, à la nuit tombante.



Entre-temps, en 2000, j'ai écrit le repas de Jude dans un restaurant de Patmos et la scène sado-maso entre lui et le serveur, Hermès, qui est lui-même, un ami d'Orestis. Le 26 mars, il était temps que je me rende à l'évidence. Il fallait poursuivre Jude au criminel, après son meurtre que j'étais porté à passer sous le tapis, à maquiller en accident ou en une sorte d'ovni qui serait resté secret! C'est ainsi que Jude, en attente de son jugement, est envoyé à Léros, dans une base militaire, chez Phaedra, une amie d'Orestis.

EN PASSANT PAR *ORPHÉE*
VALLEYFIELD 1970-1971

Je me risque à greffer au roman un autre texte, dont je ne savais que faire depuis longtemps, une pièce de théâtre, *Orphée*, jouée à Valleyfield en 70-71. Le metteur en scène, Philippe Grenier, ami et collègue, m'avait demandé de lui écrire quelque chose sur des amours romantiques, impossibles; j'avais alors 30 ans et tout ressemblait dans ma vie à des désirs impossibles où l'on ne désire pas qui nous désire, où l'on désire qui ne nous voit pas; il suffisait, selon moi, que je les transpose dans les relations d'un don Juan avec les femmes; il invitait ses amies les plus intimes dans quelque château, avant de se donner la mort ou quelque chose d'aussi radical, si cela se peut. La pièce a eu un certain succès parmi les jeunes gens de l'époque, m'a-t-il semblé (à noter, que dans les collèges des années 68-70, les étudiants avaient en général entre 18 et 20 ans, entre autres à cause du secondaire qui durait sept ans, au moins jusqu'en 69, je crois). Par la suite, j'en avais écrit une deuxième version, *les Confitures*, avec un titre indiquant que je voulais gommer son côté trop romantique. En 2000, trente ans plus tard, je trouvais imbuvable la majorité des répliques. J'ai eu l'idée, fin mars et début avril, d'en faire lire des passages par Jude, après une querelle entre lui et la Phaedra de Léros. Comme bien des femmes qui s'estiment fatales, même pour un gay - à condition qu'il ait quelque allure -, Phaedra y trouve l'occasion rêvée, d'abord sous le couvert de la comédie, de transformer Jude, son « assigné à résidence », en un amant délirant. Serait-ce possible ? Les deux se laissent prendre au jeu, un peu comme un écrivain qui vivrait des amours qui lui sont impossibles, ou rébarbatives, durant qu'il les écrit, et voilà Jude qui fait l'amour avec

Phaedra. Je vous jure que la scène du petit déjeuner et des confitures - on se rappelle du titre de la 2e version - passe la rampe du... vraisemblable, tout comme on croit au livret d'un opéra durant le temps qu'il est chanté. Cependant, cette ouverture imprévue de Jude vers le corps amoureux d'une femme sera transformée par cela même qui l'a provoquée, l'écriture. Jude écrit sur l'espace, sur le temps, toutes choses (!) dont Phaedra deviendra jalouse, au point de vouloir détruire ce qu'il écrit. Le 13 avril, j'écris que dans le roman, *même l'espace est bouffé par la mort - ce qui précipite la fin*. Jude travaillerait pour Orestis, dans un bar, et il enverrait ses textes au Québec. La fin du roman sera changée par la suite.

NOTES SUPERFICIELLES SUR LES MOTIFS D'UN PERSONNAGE - JUDE

Avant de continuer cette notice sur l'écriture et les publications avortées du roman, j'inclus des notes prises au moment où je voulais creuser les motifs, conscients ou non, de Jude et justifier en même temps les textes que je lui faisais écrire. Je les cite telles quelles, répétitions comprises. Je précise, pour les puristes, qu'elles étaient manuscrites, prises dans une sorte de fièvre « artisanale », vers le mois d'avril 2000 (Entre crochets [], j'ajoute des précisions).

Froiban avait découvert que l'homme donnait la mort en voulant toucher son prochain, le prochain qu'il désirait; Jude avait rencontré l'homme qui donnait la mort, le meurtrier, et, comme happé par lui, il l'avait suivi sur sa voie du temps, parce qu'il croyait qu'entrer dans le temps d'un homme, se soumettre à lui, allait jusqu'à se fondre à ce que cet homme avait découvert dans la vie ou à s'incarner dans le poids mortel de vie que cet homme avait assumé, comme on se charge de prouver les éléments d'une démonstration, et non seulement sa solution (Jude savait qu'il allait mourir; François savait, non en théorie mais en pratique, que l'homme était lui-même un des éléments qui entrent dans la composition ou dans le composé de la mort), mais aussi, [le fait de] se morfondre à penser au temps, à s'assouplir pour trouver juste le temps qu'il fait et cela, en prenant le temps qu'il faut, juste ce qu'il faut, lui avait permis, il le pensait du moins, de voir son désir de la mort à partir des balcons du temps, de son théâtre, et [permis] d'emporter la mort en la regardant entre ses mains et non en l'assumant, en s'insérant dans son viol; il n'était pas devenu elle, parce qu'il avait flirté avec plus fort qu'elle, avec cela qu'elle compose, cela dont elle est un des éléments : la mort n'est pas la cause du temps qui passe, elle est la preuve qu'il passe, et c'est lui qui en dispose : Jude aimait la mort parce qu'il en était un des arbres; il n'avait pas besoin de

la donner, il savait que chaque être l'avait déjà, comme un arbre qui ne se déplace pas pour regarder le paysage, parce qu'il doit rester et qu'il est un élément du paysage et à la fois toute l'idée du paysage qui ne serait pas, sans lui, le même paysage. Mais qui est plus grand que le temps, non pas supérieur à lui, mais plus résistant que lui dans l'esprit de qui le ressent, le découvre et l'a accepté ? Jude a découvert que l'espace permettait de compenser le poids du temps, non seulement dans le moment présent, mais aussi dans le fait qu'il [le temps] était passé, qu'il passait et qu'il serait passé; la preuve en était qu'écouter, regarder les images(?) d'un paysage permettait de retrouver les yeux et les oreilles, et avec eux un peu de l'esprit et de la façon de voir et d'entendre les choses, et partant la vie, de gens qui avaient vu et entendu ce qui se passait au même endroit surtout s'ils avaient vécu une transformation radicale de ce paysage : l'espace gardait quelque chose du temps qui passe.

d'importance la mort en la regardant lentement (3)
 ses mains et non en l'humour, en
 s'inscrivant dans son ciel; et si c'était
 pas devenu elle, pour qu'il avait pleuré
 avec plus fort qu'elle, avec cela qu'elle
 compose, cela pleure, elle est un de l'humanité:
 la mort n'est pas l'absence du temps, pas
 elle est la fin, qu'elle dans, mais, et
 lui qui en disoit: qu'elle amant la
 mort, pour qu'il en soit un de ces; il
 n'avait pas vu de la donner; il
 n'avait pas vu que l'absence
 n'avait qu'un effet, comme un

arbre qui ne se déplace pas pour regarder (4)
 le paysage, pour qu'il soit vu et qu'il
 soit un élément du paysage et à la fois
 tout l'être du paysage qui ne regard pas,
 sans lui, le même paysage. Mais qui
 est plus grand que le temps, non pas un
 ferait à lui, mais plus résistante qu'il
 dans l'esprit de qui le ressent, la dimension
 et il a écrit: ? Quel a dit
 que l'espace permettait de composer
 le fait du temps, non seulement dans
 le moment présent, mais aussi

dans le fait qu'il était passé, qu'il passait
 et qu'il passait passé: la présence
 était si étroite, regard le temps? Le
 paysage permettait de retrouver le temps
 et les autres, et avec eux un peu de l'espace
 et de la façon de voir et d'habiter le
 choses, et surtout la vie, de ceux qui
 avaient vu et entendu ce qui se passait
 ou même pouvait mentir et les avaient
 vu une transformation radicale de
 ce paysage: Mais qui gardent quelque
 chose du temps qui passe.

Ces notes, à elles seules, forment déjà le socle de poèmes futurs.

C'est le 14 avril, que *le Roman tue* devient *François, Jude, Phaedra et Xavier*, et c'est sous ce titre que j'enverrai le texte au directeur littéraire, le 30 avril 2000. Avant d'indiquer les hauts et les bas que cette nouvelle version connaîtra avec le nouveau directeur, il n'est peut-être pas inutile de décrire notre première rencontre, un an auparavant.

UN JEUNE HOMME DE 60 ANS FERAIT DU PORTE À PORTE CHEZ UN ÉDITEUR

Sur le coup, j'en ai retenu les aspects positifs, dont la signature du contrat pour la publication des *Oriflammes noires*. Mais il y eut un incident qui, plus le temps a passé, m'est apparu lourd de sens.

18 mai 1999, à 11h00. Je rencontre pour la première fois le nouveau directeur littéraire. J'arrive devant les bureaux de l'éditeur. J'y suis déjà venu pour reprendre les trois copies du roman que j'avais envoyées pour le prix Robert-Cliche. Une marche étroite donne sur le trottoir. La porte déborde presque sur la marche. Une fois qu'on l'a ouverte, on entre par une autre, à gauche, qui fait angle droit avec l'entrée et qui, la dernière fois, était ouverte. Elle est fermée. J'essaie de l'ouvrir, elle semble fermée à clef. Je ne vois pas de sonnette ou quelque marteau. Un escalier monte, raide, à ma droite (il fait face, en somme, à la première porte). Il n'est pas encore onze heures du matin. C'est bien l'adresse où je suis convoqué. On m'attend quelque part dans cette maison; je dois être à l'heure; et l'entrée n'est pas où je pensais. Il faut que je m'adapte aux lieux de mon futur éditeur. Je m'engage dans cette cage d'escalier. Tout en haut, une sorte de petit hall. Des bureaux de différentes maisons d'édition ou succursales, je crois. L'un d'eux est ouvert. Je demande à une secrétaire où est celui du directeur littéraire, en le nommant, sans doute. Elle m'indique une porte, en arrière de moi, à ma droite. Je ne sais plus si elle était entrouverte ou si j'ai dû frapper, mais le premier mot que me dit un grand bonhomme dégingandé, que je vois de profil, debout, penché sur un bureau, c'est que je n'ai pas affaire là, que ce n'est pas une façon pour les jeunes hommes en mal d'écriture de chercher à rencontrer sans rendez-vous les directeurs

ou les éditeurs. Je crois qu'il a dit aussi que ce n'était pas une façon d'arriver à son bureau, qu'il fallait passer par les secrétaires, etc. Je cite de mémoire, après plus de 15 ans. Mais cette mémoire est vive, quand je revis qu'on me met à la porte, sans me demander comment je m'appelle ou ce que je désire. Et j'étais convoqué à 11h00, pourtant. La porte, en bas, était bien fermée. Ne connaissant pas les dédales de cette forteresse, me sachant attendu, et la dame ne s'étant pas scandalisée de me voir à l'étage, j'ai cru que l'entrée n'était plus celle que j'avais déjà prise, etc. Il s'est calmé, bien sûr. Mais je crois qu'il était content de son effet : ce n'est pas moi, qui aurait le dernier mot. Tu as compris, jeune homme ? J'exagère sans doute. Le contrat, les détails techniques des copies à numériser, ont pris le dessus. Je n'ai même pas parlé de cette « réception » dans mon agenda-journal. Mais tous les avatars que j'ai connus avec cette maison d'édition, entre autres, les longs délais entre les recommandations de l'un et les décisions de l'autre, je me demande si ces portes fermées, cette façon de me prendre pour un jeune en mal d'écriture, quand j'avais, il le savait, 60 ans, en somme, si cette réception méprisante n'avait pas pour but de me décourager, me blesser, me faire réagir de façon brusque et les débarrasser de ma présence, et de mon roman. Cela, je le sais encore plus depuis que j'ai découvert les relations de mon entourage avec cet aréopage éditorial. Parano ? C'est toujours possible chez les gens qui se battent contre les moulins, comme les écrivains, mais quand vous verrez la suite des aventures qu'on m'a préparées pour le roman gay, vous comprendrez mes supposées élucubrations.

RETOUR À L'AN 2000

Si ce directeur avait entre les mains, *François, Jude, Phaedra et Xavier*, depuis le 30 avril 2000, il s'est passé d'assez longs jours avant que le directeur de la collection, qui est en somme le principal lecteur, reçoive le manuscrit. D'ailleurs, ils savaient tous les deux que c'était la xième version de l'oeuvre misogyne qui, les années passées, avait attristé les lectrices attristées, amies de l'impératrice, elle-même affolée de cette bombe nucléaire sexuelle sur la renommée familiale. J'en « remets », sans doute, mais quand on nous joue dans le dos, on ne peut reprocher aux dévoyés de ne pas savoir avec exactitude les réactions des femmes de l'ombre.

Comme je m'y attendais, c'est un mois et demi plus tard, le 11 juin, que le lieutenant m'apprend qu'il commencera à lire la nouvelle version, le lendemain. Le 22, il aura lu cent pages et me donnera une réponse, au milieu de juillet. Maintenant, je comprends la logique inhérente à ces temps morts. Il savait, et les croisements des astres devaient le prédire tous les jours, que ce livre ne serait jamais publié chez son éditeur. De mon côté, encouragé, je me répète, par le succès certain, auprès des critiques, des *Oriflammes noires*, je filais avec plaisir ma vie d'auteur, fut-ce entre quatre murs, en continuant d'accorder, enfoncé dans mon inconscience naïve, ma confiance à l'éditeur qui avait publié mon premier roman, même si la publicité, je le sais maintenant, avait été minimale de façon délibérée. Dans ces moments, on vit ailleurs que dans les bas-fonds envieux ou moralisants des gens qui ne pensent qu'à vous couper la tête. Attention! Je vivais quand même dans le réel. N'échafaudez pas vos théories sur le rêveur, le déconnecté ou que sais-je encore. Je vivais un présent enrichi, et

du passé et du futur, un présent qui se transformait en cet ailleurs dont je parlais plus haut. Un ailleurs, pas plus intelligent ou plus ceci ou cela. Un ailleurs parallèle où l'on mange, se lave, comme tout le monde, mais où l'on a des antennes qui syntonisent, dans son écriture, d'autres ondes, essentielles pour qui ne veut pas voir à l'avance les coups tordus qu'on lui prépare.

Cependant, le directeur de collection, qui est aussi écrivain, avait quelquefois des bontés pour celui qu'on menait dans l'ombre à l'abattoir éditorial. Le 24 juin, il en est à la page 280 et *tient à me dire qu'il aime beaucoup Jude*. Je commente ainsi sa réaction dans la même page de mon journal : *Ah! que cela me fait plaisir! - j'attendais cela depuis le 1er mai; il me parle aussi de (la) scène entre Orestis et Jude, à Cos, dans la chambre - l'angoisse s'abaisse et va se loger dans les tréfonds des viscères* . Cette dernière phrase était prémonitoire : mes angoisses ne disparaissaient pas pour autant; elles restaient logées quelque part, au plus profond. Le 26, il a pourtant envoyé un message au littéraire, où il parlait d'une *heureuse surprise : le roman*. C'est donc que, pour lui, il y avait nette amélioration, par rapport à la version qu'il avait lue, lors du premier refus.

En septembre, quatre mois après l'envoi du manuscrit, j'écris au directeur littéraire, pour savoir quelle interprétation il faisait des articles de mon premier contrat (pour *les Oriflammes*) sur les délais qui, une fois épuisés, indiqueraient le refus d'un nouveau manuscrit. Je plaçais aussi ma cause en explicitant l'importance des changements récents que j'avais apportés au roman. Je cite, en partie, le troisième paragraphe de cette lettre du 5 septembre 2000.

UNE AUTRE CITATION ÉGOCENTRIQUE DE MES LETTRES

...ce roman, auquel s'est intégrée comme par enchantement la nouvelle que j'ai publiée dans la *Nouvelle Revue française* (...), m'est encore plus cher que *les Oriflammes noires*, et cela non pas tant à cause de l'intrigue meurtrière et homosexuelle, ce qui est bien secondaire de nos jours, mais à cause, d'une part, de la façon dont sont étudiées (...) les relations entre les faits vécus par [Jude] le personnage-auteur et les transformations qu'il leur fait subir dans son écriture, et à cause, d'autre part, de la façon dont le temps qui passe intrigue ce personnage au point qu'il en fait sa *nourriture* quotidienne (...), qu'il en arrive à la conclusion que ce temps n'est rien, que la perception que nous en avons est contenue et ne peut être approfondie que dans l'espace, surtout quand cet espace est chargé d'histoire comme (...) Santorini (Thira) où se passe la dernière partie du roman; ce pourrait en somme être le roman d'un *lieu* ou même du *LIEU*.

MAIS TOUT VA POUR LE MIEUX

Deux jours après ma lettre, le directeur littéraire me rassurait au téléphone. Les rapports de lecture étaient en général favorables, sauf quelques remarques. Il était probable que tout serait mis en branle après Noël (Ma belle-famille me voulait-elle de belle humeur, à Noël ?). En se disant désolé de m'avoir inquiété, il ajoutait qu'on allait de malheur en malheur là-dessus. J'étais si rassuré, que j'ai interprété cette conversation comme une acceptation *de facto* de mon texte. Mais quatre mois plus tard, en janvier 2001, je recevais une douche froide. J'apprenais qu'il aurait dit qu'il mettait mon roman sur une tablette (sic), mais pas trop éloignée; il publierait plutôt un livre que ne recommandait pas le directeur de la

collection, l'histoire d'une famille italienne qui immigré au Canada, d'abord à Vancouver, etc. Durant la nuit, je me suis mis à cogiter. J'aimerais retirer mon roman, par bravade. Il est évident qu'on cherche un *poulain gagnant, des ventes* (agenda, le 20 janvier 2001). Je songe, ce que je jugeais impossible il y a quelques mois, à envoyer *Jude* chez un éditeur français, où j'avais pourtant obtenu beaucoup de refus. Je commence une réécriture, découvrant encore des défauts aux précédentes versions. Mais le 22, j'apprends du directeur de collection que mon livre paraîtrait quand même à l'automne, au lieu du printemps. Bonne nouvelle, donc, mais de jour en jour, on semble jouer au yo-yo; et il m'apprend que le manuscrit de son dernier roman connaît lui aussi des difficultés, et qu'il pense à démissionner, durant l'été.

LES FOLLES ANNONCES ET EXPECTATIVES DU PRIX ANNE-HÉBERT

Les choses s'arrangeront, et je signerai un contrat, six mois plus tard, pour *François, Jude, Phaedra et Xavier*. Mais entre-temps, il m'appelle, le 5 février 2001, pour m'annoncer que j'ai de grandes chances de recevoir le prix Anne-Hébert, pour mon premier roman, *les Oriflammes noires*. Ce prix serait décerné par le Centre culturel canadien et la radio française de Radio-Canada, en récompense d'une première oeuvre canadienne en français - c'était à peu près les mêmes « objectifs » que le prix Robert-Cliche -. Il se disait même plus que confiant, et je devais m'attendre à un téléphone, la semaine suivante.

Je n'ai rien ébruité, pour une fois. Quatre jours plus tard, par les journaux, j'apprenais que j'étais en effet parmi les finalistes, mais je n'ai jamais reçu d'appel, et cet appel auquel je devais m'attendre, ne m'avait pas été présenté, comme destiné à un des finalistes, il était pour le prix. J'en ai parlé à quelqu'un que je croyais un ami, en lui demandant de garder cela pour lui; sa conjointe le saurait, et je n'y voyais aucune objection; je ne pensais même pas qu'elle pourrait compliquer les choses. Mais là aussi, je me trompais; elle jouait, elle aussi, la messagère. Souvenir, sans doute, de négo syndicales provinciales avec une de mes soeurs. Tout cela, pour mon bien. Je ne parle toujours pas, ici, de ma présence parmi les finalistes - on n'en faisait pas un plat, je vous assure, mon sentiment était qu'on la ressentait plutôt comme une erreur -, mais de cet appel téléphonique, de cette grande chance de l'emporter, etc. Je craignais je ne sais trop quoi, si j'en parlais à d'autres, que cet espoir soit mal vu ou que cette idée que je puisse gagner un prix, ne cadre pas avec les efforts déployés (par qui ?),

pour retarder le plus possible la publication du prochain roman et lui donner son coup de mort. Paranoïa ? Mais qui aurait menti, et pourquoi, au directeur littéraire en lui disant, le jour de la réunion du jury à Montréal, que j'avais de grandes chances ? Si par hasard on lui a reproché cette information plus ou moins confidentielle qu'il m'avait faite au téléphone (que mes proches et ses collègues auraient apprise, et par qui ou quel moyen technique ?) au point de précipiter - je fabule - sa démission à la fin de l'été, pourquoi m'en faire payer le... prix (dans les deux sens du mot) ? Peu importe.

LE CONTRAT EST SIGNÉ, LE 2 MAI 2001

On oublie donc le prix, et six mois après ma lettre et son téléphone encourageant, et apprécié, de septembre 2000, il m'a appelé, le 4 avril 2001, pour me parler du contrat à signer pour *François, Jude, Phaedra et Xavier*. La signature eut lieu, le 2 mai. Je proposais aussi un nouveau titre, *J'ai vu le jour en Bavière*, et je déposais une nouvelle copie du texte, avec des changements qui tenaient compte de suggestions que m'avait faites le directeur de la collection. On a encore parlé de l'automne, pour la publication.

À la fin du mois, le roman ne faisait pourtant pas partie des parutions à venir, et le 6 septembre, le directeur littéraire démissionnait. Tout ce qu'il m'avait dit, n'aurait plus une grande crédibilité. Quelqu'un d'autre prendra la décision finale, et ce sera l'éditeur même, le grand copain des amis de l'impératrice, qui jure qu'elle ne connaît personne de ces gens-là. Quand les gens protestent, jurent ne rien savoir de *ces gens-là*, ils emploient un ton méprisant, comme pour nier l'existence même de leurs ami(e)s. Cela me révolse.

En novembre, donc en automne, j'appelle l'éditeur et dois laisser un message. Sa secrétaire me rappelle, le lundi suivant. Elle ne sait rien. elle me rappellera la semaine suivante, et la semaine suivante, c'était le Salon du livre, à Montréal.

Pas de nouvelles. Je m'y rends, donc. Notons, ici, que le directeur de la collection, **qui avait recommandé la publication**, avait lui aussi démissionné. Au kiosque de l'éditeur, sa fille, comme par hasard une ancienne étudiante de l'une de mes soeurs, me dit qu'il arriverait sous peu, pour quelque cocktail. Je dis que repasserai. Quand je reviens, il est

évident que j'étais attendu : il me voit du coin de l'oeil. Des gens qui l'entourent, l'une, grande dame blonde qui d'habitude me saluait, me snobe. Je m'arrange pour qu'un autre se voie obligé de me saluer, me parler et de participer, comme malgré lui, à l'entretien critique. Alors, mon éditeur, signataire du contrat, le 2 mai dernier, en tournoyant quelque peu sur lui-même, un quart de tour, à peine, dans son habit noir (le cocktail...), m'annonce que les démissions (providentielles ?) de ses deux directeurs l'avaient obligé à renvoyer mon manuscrit à la lecture. (Les lectures en général favorables de septembre 2000, ne valaient donc plus rien ?) Le directeur littéraire lui aurait dit, trop heureux sans doute d'aider *in absentia* son directeur amiral à se débarrasser de moi, qu'il n'y avait jamais rien eu de définitif au sujet de mon roman. J'invoque le contrat, la période de l'automne dont m'avait parlé le démissionnaire, et même de l'été, selon la secrétaire. - Elle n'a pu te dire cela, dit-il. - Tu mets ma parole en doute, dis-je. (Eh! oui, on se tutoyait.). Il s'offense, alors, que je l'accuse d'avoir mis ma parole en doute. (Que faisait-il?) Je hausse le ton. Depuis le 2 mai, la date du contrat, on me traite comme un nul qui ne saurait pas de quoi il parle, qui ferait dire aux gens des choses qu'elles n'auraient pas dites. (À ce moment, l'auteur célèbre que j'avais obligé à me saluer, prend la poudre d'escampette (façon de parler). L'éditeur, alors, de me dire : *en plein salon, tu veux qu'on règle*, etc. C'était le début de la fin de notre conversation. Il m'appellera la semaine prochaine. Il songe à une redéfinition des éditions et il ajoute que ce n'était pas lui qui dirigeait! Je n'en revenais pas. J'ai répliqué qu'il prenait pourtant les décisions finales, que j'avais signé le contrat avec lui. Il a dû faire un autre quart de tour. On ne se donne pas la main.

Optimiste increvable (et imbécile), je me suis demandé, si cette relecture ne serait pas dans la norme des choses, avant que l'éditeur donne le OK final, et si alors, il ne vaudrait pas mieux ne pas y voir un retour à zéro. Le 28, n'ayant pas eu d'appel de la part de monsieur l'éditeur, comme il l'avait promis, le 16 novembre, au beau milieu du Salon du livre, je l'appelle. Il serait malade. Sa secrétaire me renvoie à la semaine prochaine (ça recommençait). Mais ce fut vrai, elle m'a rappelé. J'ai rendez-vous, le 19 décembre à 14 h00, avec mon opposant, celui qui avait pourtant édité mon premier roman, *les Oriflammes noires*, sans doute à son corps défendant et, je le crois, malgré les menées de l'impératrice familiale qui, je le sais maintenant, estimait que l'univers de la famille était presque souillé par le fait que j'en avais détaché quelques bribes de mon enfance (on aurait d'autant plus adopté cette attitude, si l'enfant avait été adopté durant les années de la guerre, et avait osé s'approprier les secrets de la famille charitable). Pourtant, je n'empêchais quiconque d'avoir un autre point de vue sur ces bribes, de l'écrire, et de se trouver un éditeur qui, je le souhaite à quiconque, n'aurait pas de compromissions amicales ou se garderait de toute collusion - je dérape comme dirait une psychanalyste dogmatique.

Je suis calme. Il m'expose la situation. Selon le directeur littéraire d'avant le déluge, je n'ai pas déposé la disquette contenant la nouvelle version, lors de la signature, et aujourd'hui, des réarrangements seraient encore à faire dans le texte. Mais sur la table, devant nous, il y a le manuscrit que j'ai déposé lors de la signature, et qui se trouvait aussi dans la disquette dont j'ai toujours parlé. Il me dit, alors, que le directeur parlait sans doute de la première version, déposée en 2000, sans disquette. Bon! Mais peu

importe la version, il l'avait renvoyée en lecture, et les deux rapports étaient négatifs. Il y aurait un *embrouillamini* dans la première partie, qui commence avec Jude, etc. Je n'ai pas gardé les détails de la discussion qui s'ensuivit. Je reprends quand même le manuscrit pour le revoir, le parfaire, et le déposerai en février 2002, et la publication serait à l'automne 2002. Faudrait-il un addendum au contrat, qui prolongerait le délai prévu de 12 mois, à 24 mois... Mes notes indiquent : *laisse tomber*. Je crois que j'étais le sujet de ces verbes. Quand je lui ai dit que j'avais prévu un refus définitif, il me dit, dans sa grande bonté, comme s'il ne pouvait en être question, que les auteurs de fiction sont portés à imaginer le pire. Quel culot, il avait, et quel imbécile, j'étais. Je sais maintenant qu'il temporisait. Le scénario de refus que je craignais, existait bel et bien. Cette rencontre a eu lieu, en décembre 2001. Je répète souvent les dates, mais elles sont les seules qui parlent juste.

Le 20 février 2002, je dépose de nouveau une disquette et le tapuscrit corrigé à partir des remarques des lecteurs-lectrices, dont il m'avait fait part, le 19 décembre. Le 28 mars, j'appelle. Pas de réponse. Le 2 avril, la secrétaire laissera un message à l'éditeur. Le 5, on me fait savoir qu'il me rappellera dans huit jours pour discuter du manuscrit. Le 12 avril, le 2^e lecteur-lectrice demande une prolongation. Les 18 et 22, des appels *stériles*. Le 1^{er} mai, la secrétaire aurait entendu parler du rapport du 2^e lecteur; il serait arrivé. Le 9 mai, l'éditeur est malade, la réceptionniste me passe la secrétaire, et c'est son répondeur : j'enregistre un message, et je rappelle la réceptionniste pour lui dire qu'elle m'avait « passé » un répondeur... Futilités.

Le 15 mai, l'éditeur m'appelle. Le premier rapport et le deuxième rapport sont négatifs. (Vous y croyez, vous, à ces rapports subséquents qui seraient demandés à de nouveaux, et différents, lecteurs-lectrices, aux frais d'un éditeur, plus que frileux quand il s'agissait de mousser la vente des *Oriflammes noires* ?) Est-ce qu'on se trompe, se demande-t-il. Ton texte est ambitieux. Je crois que je lui ai parlé encore du contrat, mais ne sais plus dans quels termes. Il me reproche d'avoir envoyé cette nouvelle version à d'autres éditeurs. C'est faux. Il a le front d'en douter. À mon avis, ses « aviseurs », côté grandes amies et côté famille, le renseignaient mal et, soit qu'elles se trompaient d'années et de conversations téléphoniques sous écoute, soit qu'elles avaient pris des velléités pour des actes en bonne et due forme. Il me parle du narrateur qui, d'habitude, est omniscient, et le mien ne le serait pas. Je ne comprends pas trop : les narrateurs devraient-ils être aussi omniscients que Dieu ? À qui d'autre pourrait-on comparer son omniscience ? À son tour, de ne pas comprendre à quoi je fais allusion. Il me réplique que le mien intervient, et cela ne serait pas habituel. Cela me fait penser à un autre éditeur, grand connaisseur des théories narratives, qui me reprochait de donner le titre, *Histoires de François Froiban*, à un texte où le narrateur intervenait dans les histoires, ce qui, pour lui aussi, serait interdit. (Les lecteurs ou lectrices des éditeurs ne seraient-ils qu'une seule et même personne assez ignorante et de plus, en contact constant avec les femmes impérieuses de mon entourage à qui, beau naïf, je racontais mes péripéties romanesques et énumérais même les défauts possibles qu'on découvrirait, sans doute, dans mes textes, et souvent c'était ce qu'on me reprochait... ?) Cessons ces remarques paranoïaques. Au téléphone, il me dit, enfin, qu'il m'enverrait

une lettre. Je l'avais demandée, au cours de la conversation, histoire que ce soit enregistré de quelque façon.

JE TOURNE EN ROND

Entre-temps, je recherche des copies de lettres concernant ces événements, et je découvre, l'ayant oublié, que j'avais commencé à écrire un texte, en 2006 et 2007, *On ne peut pas te le dire*. Je découvre que j'avais mis alors sur papier une bonne partie des démêlés romanesques, que je décris ici même, dans cette note, avec tous les non-dits de ma famille et de mes supposés amis qui s'intéressaient avec un plaisir maladif à la façon dont je m'en tirais dans mes écritures obsédantes, quand ils étaient toutes et tous au courant de ce qui se tramait, entre autres des refus et annulations. Je découvre que, dix ans plus tard, je tourne toujours en rond. Je me limiterai donc, devant ces impératives découvertes, à citer un paragraphe de la lettre que l'amiral éditorial m'écrivait, le 23 mai 2002.

**LE JUGEMENT DU COMITÉ ÉDITORIAL DE L'AMIRAL EN
HABIT NOIR**

... j'ai le regret de vous confirmer que j'ai pris la décision de ne pas publier votre roman *Il y a la mer* (précédemment intitulé *J'ai vu le jour en Bavière* et *L'extrême-Occident*) aux éditions (...) et cela, après avoir pris connaissance de deux rapports de lecture négatifs et d'un avis unanime de mon comité éditorial.

Malgré le travail de clarification et de concision que vous avez accompli suite à un rapport de lecture très critique dont je vous ai fait part à la fin de l'automne 2001, la dernière version de votre manuscrit ne rencontre pas nos attentes. (...) ce roman demeure décousu, sans cohérence ni au niveau de l'intrigue ni au niveau des personnages qui manquent de crédibilité. L'écriture reste souvent laborieuse, parfois même incompréhensible. Il manque de liens organiques entre les quatre parties. La position du narrateur qui change plusieurs fois pose aussi problème. En somme, à tort ou à raison, nous n'arrivons pas à adhérer à ce projet romanesque. Je dis à tort ou à raison car je ne prétends pas détenir la vérité en cette matière et il est fort possible qu'un autre éditeur lui trouve d'autres qualités et se sente mieux à même de le défendre.

(...) La présente lettre de refus met donc un terme à cette entente.

Veuillez recevoir, Monsieur Ouellette, mes salutations respectueuses.

JE FAIS AMENDE HONORABLE

Je ne sais sur quelle version sont basés les deux rapports négatifs, mais s'il s'agit de celle que vous avez téléchargée et que j'avais déposée, lors de la signature, vous pouvez juger de la justesse, ou non, de ces rapports. Quant au « comité éditorial », j'y vois de l'enflure verbale... Je me dois, toutefois, d'ajouter que le texte remanié, et encore remanié, présenté sous un pseudonyme, a été refusé par au moins six éditeurs, trois français et trois québécois, entre fin 2002 et 2004. Il ne me restait qu'à l'offrir, sans frais, aux lecteurs éventuels des années 2016 et suivantes.

L'HISTRION EN COULEUR

N'avais-je pas raison ? Qu'est-ce qu'il faisait celui-là, à Délos, en 1986, une année avant de commencer le manuscrit d'*Il y a la mer* ?



mars-avril 2016 © gabriel-pierre ouellette